

Bibliothèque d'Information Sociale

\* Dirigée par C. BOUGLÉ, Professeur à la Sorbonne \*

Le Socialisme des Producteurs

Henri  
de Saint-Simon

PAR

MAXIME LEROY



\* \* \* \* PARIS \* \* \* \*

Librairie des Sciences Politiques et Sociales

\* \* MARCEL RIVIÈRE \* \*

NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY  
LIBRARY





Le Socialisme des Producteurs

---

Henri de Saint-Simon

## DU MÊME AUTEUR

---

- L'Esprit de la législation napoléonienne* (1898). -  
*Le Code civil et le Droit nouveau* (1904).  
*Le Droit des fonctionnaires* (1906).  
*Les Transformations de la puissance publique*  
(1907).  
*La Loi, essai sur la théorie de l'autorité dans la  
démocratie* (1909).  
*Syndicats et services publics* (1910).  
*La Coutume ouvrière* (1913).  
*L'Alsace-Lorraine, porte de France, porte d'Alle-  
magne* (1914).  
*Le Statut des Alsaciens-Lorrains* (1917).  
*L'Ere Wilson. La Société des nations* (1917).  
*L'Organisation de la Société des nations*, par  
FERDINAND BUISSON, JEAN HENNESSY, MAXIME  
LEROY, VICTOR BASCH, TH. RUYSSSEN, PAUL  
OTTLET, D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, ET. FOUR-  
NOL (1917).  
*Pour gouverner* (1918).  
*Vers la Société des nations. Leçons professées  
au Collège des Sciences sociales pendant l'an-  
née 1918*, par MM. FERDINAND BUISSON, JEAN  
BRUNHES, AULARD, J. CHARLES-BRUN, MAXIME  
LEROY, J. ERNEST-CHARLES, JEAN HENNESSY  
(1919).  
*Les techniques nouvelles du Syndicalisme* (1921).  
*Vers une République heureuse* (1922).

SOUS PRESSE :

- P.-J. PROUDHON, *De la capacité politique des  
classes ouvrières*. Edition critique, avec notes  
et introduction. (Marcel Rivière, éditeur.)  
*Les premiers amis français de Richard Wagner,  
d'après des documents inédits*. (Albin Michel,  
éditeur.)

BIBLIOTHÈQUE D'INFORMATION SOCIALE

Dirigée par C. BOUGLÉ, Professeur à la Sorbonne

---

MAXIME LEROY

---

Le Socialisme des Producteurs

---

Henri de Saint-Simon



PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES & SOCIALES

MARCEL RIVIÈRE, Editeur

31, Rue Jacob, et 1, Rue Saint-Benoît

1924

AX 268. 54 L 45



« Je n'ai qu'une passion, celle de pacifier l'Europe ; qu'une idée, celle de réorganiser la société européenne. Elevez vos cœurs à cette hauteur de sentiment. Elevez vos esprits jusqu'à cette grande pensée. »

SAINT-SIMON.

(*Mémoire sur la Science de l'Homme*,  
1813.)

« L'ère des idées positives commence. »

SAINT-SIMON.

(*L'Industrie*, 1817.)

« Tous les hommes travailleront. »

SAINT-SIMON.


(*Lettres de Genève*, 1802.)

« Respect à la production et aux producteurs. »

SAINT-SIMON.

(*L'Industrie*, 1816.)

128008



Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

## PRÉFACE

---

Il faut aller à Saint-Simon pour trouver le point de départ de toute la philosophie sociale moderne ; mais moins un système que des excitations à penser et à agir ; plutôt des méthodes pour la recherche que des certitudes pour la foi. Il n'a pas été de ces philosophes sociaux qui proclament une vérité définitive dans un tonnerre sinaïque : toute sa vie, il a fait peiner son beau génie, très humblement, pour trouver des vérités utiles, grandioses, certes, mais dont il savait aussi bien que nous aujourd'hui, par un privilège de son sens critique, les limites dans le temps et dans l'espace.

Le moment est venu de relire ce grand homme, cet observateur d'une perspicacité unique, et de chercher à le faire connaître, comprendre et aimer. Il est bon de retourner, de temps en temps, à nos origines, non

pour accabler notre époque sous des souvenirs artificieusement embellis, mais pour marquer l'ancienneté, par conséquent la nécessité, de quelques idées qui nous sont chères et que nous aurions tendance peut-être à croire trop neuves.

Sentons-nous solidaires entre générations pour être plus patients, plus modestes, plus audacieux. Plus patients : devant l'inexorable lenteur des mouvements sociaux ; plus modestes : devant nos maîtres, devant un tel initiateur ; plus audacieux : pour la réalisation des projets saint-simoniens de réforme de l'Etat qui, à notre honte, traînent depuis tant d'années, un siècle, dans notre lointaine tradition démocratique et industrielle.

Par ce retour en arrière, c'est toute une méthode de vie individuelle et de gouvernement que nous aimerions suggérer. Et ce sont les raisons et les motifs d'un tel dessein que nous voudrions dire, ou plutôt indiquer, en évoquant l'esprit et l'œuvre du plus puissant et du plus hardi penseur du XIX<sup>e</sup> siècle.



Ce qui reste de durable dans les œuvres les plus anciennes de l'art et de la pensée philosophique, à travers les siècles atteste que l'intelligence et la sensibilité humaines demeurent semblables à elles-mêmes, en leur fond, plus que n'est disposé à le croire l'historien des drames du pouvoir et de la guerre. La monotonie grandiose de ces permanences unit la diversité des générations les unes aux autres assez fortement pour qu'il soit souvent difficile d'arriver à saisir, comme dans une fraîcheur d'aube, la première ligne d'une idée ou le premier tremblement d'une émotion.

Pendant de longues périodes, tout se ressemble tellement que l'on est obligé de reculer les origines pour percevoir enfin l'étincelle ou saisir le germe. Les précurseurs se succèdent pendant longtemps, en arrière des âges, avant que l'on trouve la différence vraie qui rompt la parenté et brise la similitude.

Il y a un Saint-Simon, précurseur du

socialisme, en arrière d'un Proudhon et d'un Marx ; des Encyclopédistes en arrière d'un Saint-Simon ; des libertins et des rationalistes, tous les irrespects des fabliaux et des romans du Moyen âge en arrière des Encyclopédistes, qui n'ont pu bousculer cinq cents ans de servitude féodale et catholique éclatante qu'avec cinq cents ans de raison et de doute cachés et persécutés.

Chaque époque ignore sa parenté historique avec celle qui l'a précédée ; et elle veut, véhémement, être elle-même, s'affirmer originale, dominatrice : ce n'est que nous, les petits-neveux, qui voyons les filiations et les continuités.

Chaque époque veut cette originalité ; et chaque catégorie dans chaque époque, chaque individu dans chaque catégorie.

C'est de l'orgueil : peut-être ; mais c'est aussi le signe de la vie, la bienfaisante illusion des recommencements. Les jeunes bousculent leur aînés parce qu'ils croient tout comprendre et voir mieux qu'eux ; et pourtant combien ils se ressemblent ! Tout cela s'explique ; mais on est tout de même

étonné, en ce siècle de l'histoire-résurrection, qu'une élite d'êtres humains puisse croire à son originalité totale, à l'originalité totale d'un système philosophique ; et surtout croire à la décisive efficacité révolutionnaire ou réformiste d'une idée, d'une loi, d'un geste, si ample et si collectif soit-il.

Comme le médecin d'autrefois mettait sa confiance en des panacées, c'est-à-dire en des remèdes universels convenant à tous les cas, victorieusement, des philosophes et des partis croient, de nos jours, à l'efficacité universelle d'une formule, d'une hypothèse, d'un moyen de gouvernement.

Après l'échec de la « panacée » des chrétiens qui assistent impuissants au permanent fratricide des sectes ; après l'échec de la « panacée » des rationalistes, qui ont dressé l'échafaud révolutionnaire comme un bûcher d'Inquisition, il existe de nos jours des partis qui croient à la réussite de la violence meurtrière, en tant que moyen décisif de révolution là où le Dieu des Galiléens a été vaincu, là où la raison des véritables tolérants se contemple avec honte

dans le Jacobin dictatorial qui invoque pourtant, lui aussi, l'agnosticisme libérateur. Et ils croient à cette efficacité avec la même véhémence, la même cruauté que le Dominicain ou le juge révolutionnaire, incapables tous de faire supporter à leur idée une contradiction ou une alliance, un retard à leur volonté de réalisation.

Un retard : au spectacle de certaines impatiences, on dirait que l'humanité n'attend pas depuis plusieurs milliers de siècles une halte de bonheur sur le chemin où la poussent, avec des brutalités diverses, le Guerrier, le Prêtre, le Gouvernant, « les sabreurs et les faiseurs de phrases », disait Saint-Simon.

Aucune idée, si belle et si profonde soit-elle, ne vaut la mort d'un homme : toute idée n'est-elle pas qu'un à-peu-près ? Ce n'est que le jour où l'humanité le saura qu'elle aura fait un bond décisif vers la paix, à l'appel, qui se répète d'âge en âge, de sa vieille misère à la miséricorde, noble et blessée du sincère agnosticisme.

Dans leur *A B C du communisme*, MM. Boukharine et Préobajensky ont écrit



que l'avènement du communisme valait l'hécatombe d'innombrables victimes ; et, à les croire, le *prix n'en serait pas trop cher*. La violence est, à leurs yeux, nécessaire, elle est bienfaisante : n'est-ce pas là la très vieille notion du pire engendrant le bien ? Une transfiguration du mythe de la souffrance libératrice ?

Si vraiment l'hécatombe devait avoir cette efficacité, on pourrait peut-être la vouloir ou l'excuser ; mais vit-on jamais une hécatombe politique ou religieuse fournir cet exemple purificateur ?



Les doctrines politiques dernières venues au jour ne contiennent jamais, si neuves soient-elles, tout l'essentiel de l'expérience humaine réalisée au jour de leur naissance : toutes retardent.

Toutes retardent et ne peuvent pas ne pas retarder pour des raisons tirées des lois de notre psycho-physiologie : les faits de notre milieu s'accrochent aux cellules de notre mémoire, y font corps ; et nous ne

pouvons pas plus nous débarrasser, par un acte de volonté, des idées ou des sentiments qu'ils ont suscités en nous que de ces cellules elles-mêmes. Notre mémoire les incorpore lentement à notre chair ; mélangées à notre matière, elles entrent dans nos habitudes, dans nos gestes ; et ainsi nous pensons et agissons presque avec la même fatalité que nous respirons, suivant un rythme dont nous ne sommes jamais entièrement maîtres.

Dont ne sont maîtres que quelques hommes d'élite, dans la perpétuelle anxiété de maintenir la liberté de leur cerveau ; et dont ils ne sont d'ailleurs maîtres qu'en partie, si grands soient-ils. Nul être humain, en effet, ne se recrée constamment une âme pour la mettre au courant des perfectionnements intellectuels : nous vivons sur les acquêts de notre mémoire.

Si les grands cerveaux restent en retard, quel retard immense est celui des multitudes que leur misère rend encore plus dépendantes des idées révolues, des idées anciennes, des idées fixées dans notre mémoire !

Nous savons tous par expérience que certaines doctrines prédisposent plus que d'autres à ce *statu quo* ; que certaines excitent le cerveau à de constantes revisions. Mais il faut insister sur ce point que les cerveaux les plus pénétrés des méthodes scientifiques, c'est-à-dire du doute, ne sont pas nécessairement les plus ouverts aux nouveautés : l'hostilité des savants contre les innovations pastoriennes a naguère illustré, de façon saisissante, ce misonéisme fondamental de l'esprit humain jusque chez les plus âpres chercheurs de vérité.

Cette constatation doit nous rendre justes à l'égard de ceux qui ne nous comprennent pas ; et elle doit aussi nous inciter à nous maintenir le plus possible en état de perpétuelle réceptivité intellectuelle à l'égard des pensées et des sentiments d'autrui.

Nous sommes assez imperméables les uns aux autres : nous avons tendance à considérer comme ennemis ceux qui ne pensent pas comme nous. Dans l'antiquité, étrangers et ennemis étaient mots synonymes. Certes, nous avons fait des progrès d'intelligence sur nos frontières ethniques ; mais des pro-

grès encore insuffisants pour nous amener à une compréhension les uns des autres assez profonde pour tuer en nous la haine de l'étranger, c'est-à-dire l'horreur de l'inconnu. Tous, nous sommes guerriers jusque dans la défense de nos idées les plus pacifiques.

Les hommes sont même si guerriers qu'ils tendent, presque tous, dans leur immense majorité, à donner un caractère belliqueux à leurs doctrines sociales, aujourd'hui même, trois siècles après Descartes, un demi-siècle après Claude Bernard et après Renan, à l'époque des hypothèses de la science et du doute historique, en plein mobilisme intellectuel.

Par guerrier, je veux dire qu'ils présentent leurs doctrines sociales comme un tout parfait en dehors duquel il ne saurait y avoir vérité et salut : ces doctrines sont comme les nations de l'univers invisible ; et, comme elles, intolérantes, armées et impérialistes. Bien loin de se limiter dans le champ étroit de leurs observations et de leurs inductions, même les porteurs de doctrines dites émancipatrices prétendent à

l'empire universel des esprits, poussant l'ambition de leur impérialisme jusqu'à vouloir contraindre les volontés, sans respect pour le for intérieur, en invoquant la vérité, la nécessité et même une raison d'Etat. La Raison asservie par l'Etat.

Tant que nous nous rattacherons à de telles doctrines de totalisme, nous serons des esprits religieux, nationalistes, cruels, incapables de réaliser la révolution de l'indistinct messianisme de justice que les classes laborieuses portent en elles comme une vérité sensible et que leurs grands conducteurs, Saint-Simon le premier, ont essayé d'amener à la lumière d'une argumentation universellement intelligible.

\*  
\*\*

Une des idées que suggère le plus impérieusement l'histoire du passé, c'est la permanence d'un certain mal social et de la chétivité des remèdes qui, à chaque époque, sont proposés pour en guérir la société. Quelque écrivain que l'on ouvre, s'il a pris l'Etat et la société comme sujets, on voit

se répéter dans son œuvre la critique déjà formulée par tous ses contemporains, et un même espoir de régénération l'illuminer d'optimisme.

Saint-Simon lui-même n'a pas échappé à cet espoir ; et son cas appelle notre méditation.

Saint-Simon a critiqué dans le présent théologique et féodal de l'Empire et de la Restauration les plus néfastes survivances du passé ; et il a cru que la science et l'industrie remettraient définitivement de l'ordre dans la société dès qu'elles en auraient le gouvernement. Mais de la science et de l'industrie sont nés d'autres injustices, d'autres désordres, qu'il n'avait pas prévus : toute une génération a dénoncé parmi ces apports nouveaux, qui devaient nous sauver, une féodalité industrielle dont le développement a provoqué d'autres critiques et d'autres remèdes, ceux-ci proposés dans les mêmes termes absolus, comme si nous n'avions pas été déjà déçus.

Saint-Simon a espéré aussi que de la science viendrait une renaissance dogmatique : aussi vaine prophétie que celle de

Littré dans sa célèbre préface aux *Principes de Philosophie positive* d'Auguste Comte, où il crut pouvoir *rattacher toute la stabilité mentale et sociale à la stabilité de la science.*

Les événements n'ont réalisé ni l'espoir des années 1800, ni celui des années 60 : n'avons-nous pas vu les savants de tous les pays, aussi grands que les Pasteur et les Berthelot, sauveurs de l'humanité, faire servir leur savoir à la perpétuation du plus grand désordre qui ait jamais accablé cette humanité aveugle !

Nous devons puiser une leçon de tolérance dans le fait que tout régime nouveau apporte avec ses améliorations des défauts, des vices et des crimes, inhérents aux progrès eux-mêmes qu'il a pu réaliser dans l'ordre moral ou technique ; aussi, celui qui regarde le mouvement des faits en se défendant de participer à l'extase collective a pour devoir : d'abord, de ne pas s'irriter contre l'aveuglement religieux des foules, voire des élites conservatrices, ensuite de les préparer aux nécessaires, aux inévitables déconvenues du réveil.



Il faut nous y préparer tous en même temps, en anathématisant le bourreau, et aussi en arrachant son auréole à l'idée du martyr. Ces deux types sociaux éminents, la victime (Socrate) et le bourreau (Saint-Just), ne peuvent plus être nos maîtres. Rejetons Socrate mourant par respect pour les lois athéniennes, et Saint-Just criant féroce : « N'espérez de repos dans l'Etat que lorsque tous ceux qui le troublent seront morts. »

Ce philosophe et ce politicien ne sont plus, ils ne doivent plus être, de nos jours, les exemples du plus parfait sublime civique.

En s'offrant aux holocaustes (nous ne parlons que des victimes volontaires), les martyrs entretiennent l'humanité dans le sentiment qu'il y a une grandeur morale, une beauté juridique, une utilité civique dans le sacrifice d'un seul ou de quelques-uns. Ne nous font-ils pas croire à la fécondité de la violence ? La rédemption universelle par le sacrifice de Jésus ?



---

Apprenons dans Saint-Simon que la fureur du bourreau et la résignation de la victime, parfois même son exaltation mystique, ont cessé d'être les sentiments auxquels nous devons nous attacher dans le temps qui, en invoquant la justice, doit apprendre à tous, dans l'expérimentation, la grandeur de l'inachevé et la puissance de l'imparfait.

La création est continue. S'il n'y a rien de parfait ou de stable, de vrai pour tous et pour tous les temps, sur la terre et dans le ciel, où trouver le motif, l'excuse ou la justification d'une affirmation absolue ou d'un homicide ?

La pensée destructive de Saint-Just, dont on a comparé les discours à des haches, implique une certitude sociale, aussi bien que la résignation de Socrate : ce sont là des sortes de grandeur qui font encore passer un frisson d'émotion à travers notre cœur moderne, mais qui ne devraient plus être d'aucune vertu sur les jeunes imaginations de la postérité de Pasteur. Car où est, légitimement, leur certitude ? L'idée même du progrès, idée essentiellement

moderne, et si chère à Saint-Simon, ne nous enseigne-t-elle pas l'instabilité ? Affirmer du provisoire et tuer en son nom !

Déjà Pascal, Pascal lui-même, en des époques de foi, dut précipiter sa main sur un jeu de dés pour trouver dans son cœur le *Credo* dont son esprit ne voulait pas ; et depuis cet acte de désespoir l'humanité n'attend-elle pas toujours, malgré le génie de Bossuet et de Fénelon, la preuve qu'il existe un définitif et un éternel dans le plan du possible ?



Il y a plusieurs sortes d'aveuglement politique et social ; et la plupart vont jusqu'au fanatisme. Saint-Simon les a lui-même dénombrés, pour nous préserver de leurs funestes effets.

Il y a celui des gouvernés qui « sont ou se disent persuadés que les opinions des gouvernants légitimes sont inaccessibles à l'erreur » ; il y a celui « d'autres fanatiques » qui ont « transporté aux nations l'infailibilité papale » : là, les ultras, ici, les démocrates, élèves de Rousseau, qui a

écrit que « le peuple ne peut errer ». Entre les deux groupes, toutes les nuances des idées ou des intérêts ; notamment celui des aveugles par esprit de fausse modération, les optimistes béats aux propos desquels Saint-Simon attache le mot de « niaiserie ».

Ce que Saint-Simon a compris, c'est qu'il y a une erreur commune à tous les partis, à celui des aigris et à celui des satisfaits ; une erreur de méthode : « Il paraît difficile de surpasser en absurdité des hommes qui veulent que, dans des querelles prolongées pendant une longue suite d'années ou même de générations, les torts aient été exclusivement et à tout jamais d'un seul côté. » Il y a une « parfaite réciprocité des torts » (1).

La diversité des intérêts gêne le développement de l'observation impartiale ; et on ne peut espérer qu'elle finira jamais par se résorber complètement dans ce respect de la vérité qui est l'animateur de la science ; mais on voudrait qu'à défaut de

---

(1) Du *Système industriel* (1821), *Œuvres de Saint-Simon et Infantin*, t. XXI, p. 38, note, et p. 40.

l'adhésion des multitudes, les savants adonnés à l'étude des sociétés finissent à tout le moins par sentir la vérité générale de cette « parfaite réciprocité des torts » entre partis, groupes et classes. A eux le devoir de faciliter « le passage du système féodal et théologique au système industriel et scientifique », en faisant large part aux faiblesses de l'esprit et du sentiment.

Avec Saint-Simon, souhaitons des règles de vie, un gouvernement selon la science, nous voulons dire selon les indications d'un fort et beau scepticisme scientifique qui, socialement, s'exprimera en pardon, en solidarité, en tolérance. La loi de sursis, qui honorera à jamais la mémoire de son promoteur, René Bérenger, a fait entrer dans la partie la plus trouble du droit public les premiers éléments de ce doute bienfaisant, de cet espoir expérimental que nous demandons aux gouvernants et aux gouvernés de posséder et de développer en eux, comme l'élément le plus favorable à leur bonheur, et aussi à la justice.

---

Regardons-nous, et parlons-nous, avec la volonté d'aider à cette révolution qui aura quelques effets bienfaisants si, selon la leçon de Saint-Simon, nous nous préoccupons avec amitié de fortifier nos liens d'associés au travail de la production.

Tu as ta vérité, ta petite vérité partielle ; garde-la, puisqu'elle a seule l'évidence pour toi ; mais laisse-moi servir la mienne, que baigne une même lumière de sincérité. Crois que je suis dans l'erreur, je le veux bien ; mais respecte jusque dans mon erreur la dignité de mon effort. Sous le ciel que tu as dépeuplé, avec mon aide, de ses dieux et de son Dieu, ton intolérance n'a plus l'excuse que tu frappes en moi le profanateur des demeures divines. Puisqu'il n'y a plus d'absolu entre toi et moi, regarde-moi dans ma misère terrestre, qui est la tienne aussi, et aide-moi, sans vouloir me punir de ne pas penser comme toi.

---



LE SOCIALISTE

# HENRI DE SAINT-SIMON

---

## I

### L'Œuvre et l'Homme

Trois images se détachent avec éclat de l'autobiographie de Saint-Simon (1) : Charlemagne, dont il croyait descendre, d'Alembert, qui dirigea sa première éducation, Washington, sous les ordres duquel il servit pendant la guerre d'Amérique, aux côtés de La Fayette.

Chateaubriand, lui aussi, a vu Washington et invoqué son nom dans ses *Mémoires* : « Heureux que ses regards soient tombés sur moi ! Je m'en suis senti échauffé le reste de ma vie ; il y a une vertu dans les regards d'un grand homme (2). »

---

(1) Henri de Saint-Simon est né et mort à Paris : 17 octobre 1760-19 mai 1825.

(2) *Mémoires d'outre-Tombe*, éd. Biré, t. I, p. 359.

Henri de Saint-Simon a laissé un nom prestigieux ; mais sa vie ne nous apparaît qu'à travers quelques légendes, et on ignore presque tout de son œuvre ; ou du moins, on la méconnaît au bénéfice des livres et de l'action de ses disciples. L'histoire ne fournit sans doute pas un autre cas d'une telle obscurité jointe à tant de gloire. L'école saint-simonienne a absorbé son génial initiateur, lui, à peine mort, elle, à peine née, en 1825, comme si elle n'était que le développement fidèle de sa pensée.

En fait, cent nuances séparent de cette école théocratique l'homme extraordinaire qui, promoteur au XIX<sup>e</sup> siècle d'une immense paix laïque, d'un gouvernement scientifique, d'un art social, enfin du socialisme, est venu à la vie philosophique et civique au XVIII<sup>e</sup> siècle, par les mains du plus grand encyclopédiste et de l'homme politique qui reste, pour tous les temps, l'exemplaire unique d'une telle alliance de la vertu et du génie.

Saint-Simon a suggéré des idées, proposé des observations, levé des plans : ne les avons-nous pas oubliés ? Ces plans, dès qu'on les a feuilletés, découvrent leurs mérites ; regardons-les attentivement. Pour-



quoi refaire un travail qu'il a fait? Et s'il faut le refaire, quelle sagesse serait-ce d'y procéder sans tenir compte de ses suggestions ?

Saint-Simon ouvre toutes les avenues de la pensée du XIX<sup>e</sup> siècle, et du nôtre, par conséquent. Nul ne peut penser sans lui.

Le positivisme vient de lui, par son élève, Comte; partant, Saint-Simon, qui fut très préoccupé de physiologie, va jusqu'à Claude Bernard; le socialisme marxiste vient de lui, autant que de Ricardo; n'est-ce pas parce qu'il l'a utilisé qu'Engels a rendu hommage à sa « géniale perspicacité » ? Le régime bancaire moderne, il l'a prévu; l'industrialisme aussi. Et ce mot qui fait trembler le vieil ordre social: « Producteur », il sort de sa plume, déjà tout frémissant des fureurs révolutionnaires de l'âge suivant.

Il n'eût pas approuvé les socialistes et les communistes dans leurs violences, sans doute, quoiqu'il ait souhaité des « cassures brusques » entre les temps, quoiqu'il ait demandé qu'un régime industriel entièrement neuf succédât à notre époque de transition : ces écoles audacieuses n'en sortent pas moins de lui, car il a démontré que le

travail devait être le fondement du monde nouveau ; or là est leur idée essentielle, et là est son idée essentielle.



Saint-Simon est un cerveau énorme d'où jaillissent, frappés visiblement à l'image de leur créateur, non seulement le positivisme et le socialisme, mais aussi l'industrialisme bourgeois avec ses principes moraux et même ses règles juridiques. Retenu simplement comme anecdote intéressante dans l'histoire des idées politiques, par l'effet d'un certain dédain universitaire, Saint-Simon y occupe, à la vérité, une place de premier plan ; et sa situation éminente y est égale à celle d'un Rousseau ou d'un Montesquieu.

La cité politique du XIX<sup>e</sup> siècle est incompréhensible sans Rousseau et Montesquieu ; son activité économique n'a eu de pensée centrale qu'en Saint-Simon, son observateur et son théoricien : observateur et philosophe supérieur à Rousseau en cette partie, qui lui est propre.

Rousseau et Montesquieu ont orienté le courant politique du XIX<sup>e</sup> siècle : ce sont

leurs idées qui alimentent notamment Sieyès et Robespierre, les deux meilleurs praticiens du nouveau droit politique.

Moins particulariste que celle de Montesquieu, la pensée de Rousseau sert à deux fins, à cette fin politique et à une fin sociale ou économique ; mais c'est une pensée encore d'ordre politique même lorsqu'elle est tournée vers des objets économiques. Au fond, ce sont des *règles de pouvoir* que l'on cherche dans ses livres ; et c'est l'existence en Rousseau de ces règles de pouvoir qui explique ces durables et profondes influences dans notre milieu mal démonarchisé.

Rien de semblable chez Saint-Simon, qui ne voulait voir dans le gouvernant qu'un policier *subalterne* : Saint-Simon est directement un philosophe de l'économie politique. Sa pensée n'est point politicienne ; aussi n'a-t-elle jamais suscité d'école partisane, par exemple une école de libéraux comme Montesquieu, ou une école de montagnards comme Rousseau. La production seule le préoccupe. Et là est son originalité.



Admirable par sa pensée, Saint-Simon est aussi admirable par sa vie.

Vie unique.

Point d'homme qui, comme lui, ait vécu avec autant d'intensité pour savoir, pour comprendre, surtout pour enseigner aux humains les secrets utiles à leur bonheur.

Si grands soient ses mérites d'écrivain, d'autres philosophes ont eu plus de continuité dans l'effort littéraire ; il a des éclairs d'artiste ; d'autres ont eu plus de patience dans la description du détail : aucun n'a eu avec la même magnificence, en outre du don de la prophétie sociologique, sa passion forcenée, infatigable, de l'humanité.

Ne serait-ce que comme « vie de saint » ou « vie de héros », vie émersonienne, la biographie de Saint-Simon mériterait déjà qu'on l'écrivît et qu'on la répandît. Mais ajoutons sans tarder, pour prévenir quelque méprise et rester dans une terminologie vraie, Saint-Simon n'est pas le saint suivant un calendrier d'église ou le héros selon un manuel civique. Prophète à la façon de

Le Verrier annonçant la réussite d'un calcul prodigieux, Saint-Simon est un héros moderne avec des passions et des trébuchements.

Point d'ascétisme. Ce qui est saint et héroïque en lui, c'est sa constance inouïe. Nul égoïsme.

Il est le représentant du caractère le plus original du XIX<sup>e</sup> siècle : il est le producteur, comme Bayard fut le chevalier, et François, le saint.

Héros selon un honneur purement terrestre ; saint sans Dieu.

Saint-Simon a eu comme secrétaires Augustin Thierry, créateur de l'histoire scientifique : il s'intitulait lui-même le « fils adoptif » du maître ; Comte, dont le génie remplit l'univers d'une pensée qui aura le même rayonnement universel que celle de Kant. Voilà d'autres titres à notre admiration, dans cet ordre personnel. « Dis-moi qui tu hantes... »

Tour à tour riche et pauvre, il a donné l'exemple d'une énergie sans précédent dans l'effort intellectuel. Il a cherché la gloire ; on le lui a reproché. Mais est-ce une faute ? Comme a dit Vauvenargues, nous avons si peu de vertu que nous trouvons

ridicules ceux qui l'aiment. Et de quelle gloire Saint-Simon fut-il affamé ? D'une gloire d'ami du genre humain.

\*  
\*\*

Ce très beau génie n'est ni connu ni honoré, autant et comme il le mérite.

Un de ses biographes l'a appelé un « aventurier de la philosophie ». Il n'y a pas de mot plus malheureux, car nul autre mot ne pourrait mieux attester l'incompréhension d'un génie dont on peut enfin sentir aujourd'hui l'extraordinaire puissance dialectique et historique.

En Saint-Simon, rien d'aventureux, rien de louche.

De sa jeunesse à sa vieillesse, il n'a eu qu'une pensée qu'il exprimait en ces termes en 1783, c'est-à-dire à vingt-trois ans : « Faire un travail scientifique utile à l'humanité. » Bien loin d'être une aventure dans sa vie tourmentée, la philosophie en est l'essentiel ; et bien loin que sa pensée se soit « aventurée » dans mille sens opposés, sans ordre, en touchant à tout, comme d'autres l'ont écrit, on sent ses progrès d'année en année, au travers des plus logi-

ques, des plus savants, des plus riches développements.

On est ébloui par cette pensée ; et on comprend l'éblouissement d'un Augustin Thierry, d'un Comte, d'un Infantin, la sympathie réfléchie d'un Chateaubriand ou d'un Sainte-Beuve, tous dignes de comprendre Saint-Simon.

Pensée d'un cerveau sain.

On l'a contesté. Charles Lemonnier, à qui nous devons une des meilleures études de la doctrine de Saint-Simon, a vu juste lorsqu'il l'a déclarée marquée de bon sens.

*Un homme singulier.*

Voilà les mots qui le peignent. Ils sont de Carnot, du grand Carnot.

Original ? à l'excès ; très évidemment, mais point fou ; ou alors fou comme peut le paraître un homme doué d'extraordinaires organes de perception et de volonté parmi une humanité un peu veule, où il y a surtout des myopes et des demi-sourds.

En pleine ferveur de travail, Pasteur écrivait aux siens, en 48 : « Il faut être un peu fou pour entreprendre ce que j'ai entrepris » : voilà peut être quelle fut la folie de Saint-Simon.

Rien en lui du visionnaire ou d'un

messie, donc rien d'un Fourier vésane. Il faut vraiment bien mal le lire pour ne pas comprendre que ses « visions » dont on fait grand état, après l'avoir lu, ne sont que des artifices littéraires pour dramatiser des développements arides, pour forcer l'attention d'un lecteur frivole. Il aime les paraboles ; et elles lui ont inspiré des pages de grand style. Il n'y a pas plus de vision de Dieu à la fin des *Lettres d'un habitant de Genève* que de vision dans les *Ruines*, où Volney, esprit sec et sensé, fait parler un « génie ».

Si un cerveau est vide de mysticisme, c'est bien le sien ; crut-il même en Dieu ? On doit en douter très sérieusement. Et son *Nouveau Christianisme* n'est pas plus religieux, malgré son titre, que son *Catéchisme des Industriels*.

Jamais Saint-Simon n'a eu la « vision » de Charlemagne, ainsi qu'il la dit à la fin de ses *Lettres genevoises* ; et Newton, promu premier ministre de Dieu dans le même livre, n'est qu'une belle image poétique. Il faut lire son autobiographie, si sublime en sa simplicité et si émouvante en son orgueil, pour s'assurer qu'il a toujours eu la maîtrise de son cerveau.



Un passionné, certes, mais non un fou, un demi-fou, encore moins un amateur ou un aventurier d'idées.

Honorons, aimons ce grand penseur. Et pour l'aimer, avant même de le connaître dans tous ses traits intellectuels, lisons ce texte qu'il écrivit en 1812 :

*« Depuis quinze jours, je mange du pain et je bois de l'eau ; je travaille sans feu, et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais de copies de mon travail. C'est la passion de la science et du bonheur public, c'est le désir de trouver un moyen de terminer, d'une manière douce, l'effroyable crise dans laquelle toute la société européenne se trouve engagée, qui m'ont fait tomber dans cet état de détresse. Ainsi, c'est sans rougir que je puis faire l'aveu de ma misère, et demander les secours nécessaires pour me mettre en état de continuer mon œuvre (1). »*

---

(1) Œuvres de Saint-Simon, éd. Olinde Rodrigues, p. XXXVIII.



Comment le comprendre ?

Pour le comprendre, il faut s'oublier soi-même.

A un ami qu'il engageait à lire Saint-Simon sans se laisser rebuter par la forme de ses écrits, Enfantin, chef de l'école saint-simonienne, écrivait : « Lisez... et surtout suivez la méthode de Descartes. Dépouillez-vous un peu, pour cette étude, de quelques idées... (1). »

Voilà la bonne règle : s'oublier soi-même pour ne pas rester extérieur aux idées que l'on étudie.

De même que l'on n'écrira bien une langue qu'après s'être bien imprégné du génie du peuple qui la parle, c'est-à-dire être devenu un peu Anglais, Allemand ou Espagnol, on n'exposera sans trahison une philosophie aussi mêlée aux passions politiques et sociales que dans la mesure où l'on aura été, pendant quelques heures ou quelques mois, fictivement, saint-simonien. On

---

(1) *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, t. I, p. 258.

ne la décrira fidèlement que si l'on a compris qu'un jeune homme cultivé et passionné a pu, a dû être saint-simonien, dans les années 20 et 30 ; et on la décrira d'une plume pauvre, d'un esprit indigent, si, faute d'imagination, on est resté froid devant tant d'enthousiasme, tant de générosité, tant d'intelligence.

Il ne s'agit pas de perdre sa liberté d'esprit, de rogner sa griffe à l'esprit critique : il s'agit d'une trêve dans le combat des croyances ; ce n'est que fictivement, temporairement, pendant un temps très court, qu'il y aura volonté d'amitié.

Point de sympathie : incompréhension, inéluctablement.

Nous sommes dans une grande ville industrielle, bruyante, fumeuse, que n'a pas connue Saint-Simon ; nous sommes menés au rythme massif d'une production énorme qu'il n'a pas davantage connue : point question de fuir ou de fermer les yeux, de se boucher les oreilles, pour nous refaire vainement une âme villageoise, ou une âme de banquier sous la Restauration. Par l'intermédiaire d'une étude sur Saint-Simon, nous voulons, tout au contraire, en provoquant à sa compréhension,

augmenter la hardiesse de notre élan vers l'avenir et vers de nouvelles idées ou institutions.

Aimer, pour mieux connaître, pour mieux agir, vouloir plus audacieusement.

On ne doit pas seulement décrire, mais encore expliquer ; or, comment expliquer sans avoir compris ? Et comment oser dire que l'on a compris tant que l'on n'aura pas restitué l'idée à son moment d'attente et de création, à son geste vers l'inconnu, par un effort de dédoublement de notre personnalité ?

Les biographes s'attachent communément, en général avec complaisance, à critiquer leur auteur avec les apports nouveaux de la science ou de la philosophie : c'est facile ; et c'est stérile, les confrontations de ce genre ne présentant d'intérêt que lorsque le biographe est lui-même un grand homme ; or celui-ci s'en abstient presque toujours. Le biographe par excellence, Sainte-Beuve, qui est précisément un grand esprit, fournit rarement l'occasion de telles confrontations, car il en sait l'inanité. Ce qu'il cherche avant tout, c'est restituer l'auteur ou l'idée à son milieu ; il se met en arrière, avec humilité. Ce qu'il a voulu, il l'a dit

dans la conclusion de son *Port-Royal* : il a voulu, en contemplant les pieux solitaires, « donner et sentir l'étincelle, celle même qu'on appelle divine, *mais une étincelle toujours libre, aussi serein dans sa froideur, aussi impartial après que devant.* »

\*  
\*\*

On ne saurait étudier Saint-Simon au mètre classique, et lui moins encore qu'aucun autre homme du XIX<sup>e</sup> siècle. La ligne droite de la raison s'est brisée pour tous dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et, au fait, n'est-elle pas brisée dès Pascal ! Aux âges anciens, dominés par une certitude, l'effort des artistes et des penseurs classiques tend au définitif, au stable, au fermé ; leurs œuvres sont faites de pierre dure, avec des alignements rectilignes.

Les mots durée et éternité ont un sens pour eux. Pour nous, fils des âges récents, tout n'est qu'évolution dans l'art, dans la philosophie, dans les faits sociaux : la grandeur du XIX<sup>e</sup> siècle est dans la curiosité et dans le doute. Il sait que rien n'est définitif. Il n'écrit pas l'histoire, il écrit des *contributions* à l'histoire ; et tel grand

savant a dit n'aimer dans la science que son incertitude. Il est passionné et instable. Il est à la chasse du fugitif.

M<sup>me</sup> de Staël et Chateaubriand, élèves de Jean-Jacques, inventent la passion comme thème philosophique et poétique; Stendhal, Saint-Simon, Balzac, Lamartine écrivent rapidement, avec feu, tout entiers à leur enthousiasme, emportés par des instants dont chacun eût fait une éternité dans un esprit classique, instants se bousculant avec intensité vers un avenir qu'ils poursuivent infatigablement, quoiqu'ils sachent qu'ils ne le posséderont jamais.

L'esprit moderne est impressionniste, expérimentateur, cinématographique; il tient plus à sa méthode qu'au système qu'elle aura suggéré; il est plus inquiet du lendemain que joyeux du moment présent: et c'est que l'idée de l'avenir, inconnue avant le XIX<sup>e</sup> siècle, a mis en nous une inquiétude qui a marqué toutes nos œuvres de sa fièvre.

Tout n'est que ruine durant le XIX<sup>e</sup> siècle si on le regarde avec l'esprit classique, qui est architectural; tout y est même raté; mais si nous le regardons avec un esprit romantique, avec l'esprit de curiosité qu'a

---

façonné la science, hypothèse et doute, tout y apparaît avec un mouvement dramatique qui a sa grâce et sa grandeur propres.

Notre siècle a inventé la beauté des expériences, la noblesse du doute, la valeur de la vie terrestre; et il a fait son cloître du laboratoire en perpétuelle agitation. Ce sont des beautés de cet ordre que dégagent la vie de Saint-Simon, qu'un de ses historiens déclara manquée, comme d'autres critiques ont écrit que Stendhal et Balzac écrivent mal, sans doute moins bien qu'eux.

La vie, l'œuvre de Saint-Simon sont belles précisément par ce qu'elles présentent de mobilité et d'inachevé, par tout ce qu'il y a d'exploration en elles, par la merveilleuse compréhension des circonstances propres au xix<sup>e</sup> siècle qu'elles révèlent, par leur perpétuelle aspiration vers l'indistinct et le problématique, par la volonté de ne s'enfermer jamais dans un système clos.

Comme Pascal, ce grand homme eût pu dire : *Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses* (1); ou comme Claude Bernard : *Dans la science le connu*

---

(1) *Pensées*, art. IX-XXXIV.

*perd son attrait, tandis que l'inconnu est toujours plein de charme (1).*

*Aucune jouissance, a-t-il lui-même écrit, n'égale celle de se sentir force virtuelle... (2).*

Beauté du mouvement après celle du repos ; grandeur du doute après celle de la foi.

Admirons, envions cette vie orageuse, intelligente, passionnée, et qui, si remplie d'œuvres durables, s'est terminée par une agonie sublime de plusieurs heures.

Celui qui a su mourir comme un sage, entouré d'amis, en parlant avec eux de l'avenir de la cité, celui qui prophétisa la survie de ses idées au moment où son corps défaillait à jamais dans d'affreuses souffrances, n'a pas manqué sa vie, car une telle mort, si sereine, si noble, d'une ferveur intellectuelle aussi confiante, n'eût pu couronner une vie qui, en son fond, en arrière du drame extérieur, n'eût pas été faite de sérénité, de noblesse et de ferveur.

Saint-Simon n'a pas « manqué » sa vie, s'il est vrai que la valeur d'une œuvre, aux

---

(1) *Introd. à la Médecine expérimentale*, p. 352, première édition.

(2) *Mémoire sur la Science de l'Homme (Œuvres choisies, t. II, p. 52).*



yeux d'un moderne, est moins dans sa perfection technique que dans ses qualités de suggestion ; s'il est vrai qu'une vie est belle, surtout par son rayonnement spirituel ; s'il est vrai que Stendhal est encore plus grand que Flaubert.

---



## II

### Liberté et Organisation

Dans la copieuse étude qu'il lui a consacrée, Faguet a appelé Saint-Simon un *féodal* : il ne l'a jamais lu, ou l'attention de l'auteur du *Culte de l'incompétence* a été bien superficielle. Saint-Simon est un esprit complexe qui échappe aux formules simplificatrices. Il n'est pas un libéral ; mais cependant il n'est pas non plus un autoritaire : sa pensée se meut sur un plan où ces qualifications ne peuvent être d'aucun usage.

Organisateur, homme de science, théoricien d'une science sociale, Saint-Simon ne prétend pas plus appliquer la liberté que l'autorité à la société : il cherche des faits pour les organiser au mieux des intérêts de « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre », avec la tenace volonté de ne pas laisser d'oisifs dans la société, ou, pour reprendre les expressions de ses *Lettres*

*genevoises*, « d'ouvriers volontairement inutiles dans l'atelier ».

Il se pose expressément en observateur des faits et non en philosophe essayant de réformer l'Etat à l'aide de règles déduites de principes généraux, tels que ceux de liberté ou d'autorité.

Auguste Comte a défini Saint-Simon un « libéral » (1); le mot serait aussi inexact que celui de Faguet si l'auteur de la *Politique positive* avait entendu le faire servir à définir son ancien maître comme un autre Benjamin Constant; or, ce n'est pas le cas. Le mot est exact parce que Comte a entendu seulement le proposer pour définir un grand esprit se mouvant parmi les faits, sans idées préconçues, sans systèmes métaphysiques, avec liberté. Comte n'ignorait pas, au surplus, que Saint-Simon a rejeté la doctrine autoritaire par excellence: la théologie; et, avec elle, toutes les formes de pensée ou de gouvernement qui s'inspirent encore de ses principes.

Toute l'œuvre de Saint-Simon est une critique ardente de la féodalité, une exaltation véhémement de la raison. Mais cependant il

---

(1) *Lettres à Valat*, 1870, p. 51-52.

ne fait pas appel, comme agent social, à la liberté, autrement dit à la raison individuelle telle qu'elle a été conçue par le libéralisme, à l'intérêt individuel : il savait déjà, avant que les trusts, fils de la liberté légale, eussent vérifié sa prévision, que la liberté abandonnée à elle-même tend au despotisme et ainsi se nie par son exercice même.

La raison et la liberté dont elle a besoin pour se développer, Saint-Simon ne les maintint que dans la recherche scientifique. Dès qu'il entra dans la pratique, c'est à un régime tout autre qu'il entendit nous soumettre, lequel régime n'est ni libéral, ni autoritaire : au régime du travail universalisé.

La règle n'est pas autoritaire, puisqu'elle a pour objet de nous préserver de l'oppression des oisifs puissants ; elle n'est pas libérale non plus, puisqu'elle nous prive de la pleine liberté, notamment de la liberté de ne rien faire. Disons, pour la définir, qu'elle est une règle de nécessité : ajoutons pour l'expliquer que la vie en société l'a créée, une société ne pouvant être comprise sans travail productif.

Saint-Simon pense, écrit en organisateur,

en observateur : l'idée éclore suit les faits de près ; surtout organisatrice, elle est aussi peu abstraite que possible.

« Le maintien de la liberté, dit-il, a dû être un objet de première sollicitude tant que le système féodal et théologique a conservé quelque force, parce qu'alors la liberté était exposée à des attaques graves et continues. Mais aujourd'hui il ne peut plus exister la même inquiétude en s'occupant de l'établissement du système industriel et scientifique, puisque ce système doit entraîner, de toute nécessité, et sans qu'on s'en occupe directement, le plus haut degré de liberté sociale, au temporel et au spirituel (1). »

Ce n'est pas là, certes, une pensée autoritaire ; mais ce n'est pas non plus une pensée simplement libérale. Ce que Saint-Simon a voulu suggérer, c'est que le monde moderne possède de la liberté une large théorie dont les déficiences sont toutes de l'ordre pratique ; que, spirituellement, la liberté a cause gagnée ; qu'elle ne peut plus progresser dans cet ordre supérieur de la

---

(1) *Système industriel (Œuvres complètes, t. XXI, p. 15.*

doctrine ; partant, que c'est d'organisation qu'il faut se préoccuper pour conjurer l'effet malfaisant de ces déficiences.

Proche de Benjamin Constant par cet hommage à la liberté, Saint-Simon est loin de lui, pourtant, car il a senti que le problème de la liberté appartenait aux publicistes du passé ; qu'il n'y avait plus lieu de s'y appesantir : et, en effet, rien de ce que l'école libérale a pu écrire sur elle, après Benjamin Constant, ne l'a enrichie : est-ce que le vieux libéralisme n'est pas tombé, de nos jours, dans la platitude, preuve de son épuisement politique et intellectuel ? Au contraire, quelle vigueur d'intelligence, quelle audace dans l'action chez les continuateurs de l'industrialisme et du socialisme saint-simonien !

Le problème moderne de l'ordre social, Saint-Simon l'a vu avec des yeux d'organisateur social, en fonction de ses observations sur le phénomène fondamental des sociétés : la production. Thèse suggérée par l'observation : puisqu'il faut produire, il faut travailler. Si tous consomment, tous doivent produire. Les faits appellent non pas la distinction ou la division des êtres humains, mais leur réunion : des groupes

pour produire. C'est à les mieux grouper pour produire qu'il faut tendre.

De plus en plus, que nous le critiquions ou que nous le trouvions bon, chaque homme dépend de la « masse ». Et Saint-Simon l'a dit en termes formels : c'est cette action de la masse sur les individus « que nous avons le devoir d'étudier et d'organiser, ou, plus exactement, les rapports de chaque individu avec cette masse progressivement active, étendue et pesante » (1).

Il n'est pas douteux que la liberté de pensée, fondement de toutes les libertés, n'a cessé de croître, depuis Descartes, en importance politique et en dignité rationnelle : elle a pu être voilée dans les esprits, parfois, mais pour un temps seulement, un temps court, l'opinion la plus générale lui demeurant favorable, même celle de ses persécuteurs, au secret de leur cœur. La liberté est dans l'esprit des hommes modernes comme la foi dans celui des hommes de l'ère théologique : et tout cela, Saint-Simon l'a vu avec netteté.

L'individu est créé : il a sa philosophie d'exaltation spirituelle et sa morale d'ac-

---

(1) *L'Industrie* (*Œuvres complètes*, t. III, 90).



tion pratique. On admet universellement qu'il a une « éminente dignité ». On ne dispute plus là-dessus. Depuis Pascal et Descartes, nous savons quelle est sa supériorité; nous connaissons la source de son existence : la pensée ; la pensée de sa raison. Au regard des hommes d'aujourd'hui, le roseau pascalien a la majesté du chêne apollonien. Toute l'Antiquité a peiné sur cette création ; nous la devons à la Grèce de Socrate. Dans les temps modernes, elle a connu deux époques de renouvellement, 1637, date du *Discours* cartésien ; 1789, date de la *Déclaration des droits de l'homme*.

Au point sur les notions d'individu et de liberté individuelle, la pensée de l'humanité ne fait encore que balbutier sur la société. L'individu, qui se connaît dans sa raison repliée sur elle-même, ne se connaît pas encore, ou ne se connaît qu'imparfaitement, dans son déterminisme social.

Des luttes religieuses ont précédé la création de la liberté et de la raison individuelles ; d'autres luttes non moins âpres, non moins sanglantes, économiques, président sous nos yeux à la formation du concept social. Est-ce que la Russie des Soviets

ne représenterait pas le premier effort collectif, grand et douloureux, pour créer ce concept nouveau ?

Tous les peuples, à la suite de Saint-Simon, s'efforcent d'arracher à la « masse », à la « masse » encore mystérieuse, le secret d'une formule sociale évidente, aussi évidente que celle du roseau de Pascal, du *Cogito ergo sum* de Descartes, de l'homme fin en soi de Kant, de l'article premier de la Déclaration de 1789.

Le principe de liberté, de la liberté selon le libéralisme, n'a plus guère de partisans ; il est désormais infécond ; selon la remarque de Saint-Simon, les combinaisons dont est susceptible un système ne sont pas infinies. Il y a une usure sociale. On voit ce principe, si longtemps plein de vie, rejeté par tous les socialismes, par tous les démocrates sociaux, rejeté même par les puissances publiques les moins socialistes, qui, toutes, sont interventionnistes, au nom d'un intérêt social supérieur à l'individu. Une nouvelle idée est née, l'idée que nous appelons la question sociale.

La question sociale, ou la question du travail. Il y avait un problème collectif, ou social, de liberté à résoudre à la fin du

xviii<sup>e</sup> siècle, en face de la royauté : la royauté vaincue, la France restait devant un problème collectif ou social du travail.

Du travail : ou de l'industrie, ou de la production, les mots sont équivalents dans le vocabulaire saint-simonien. Problème dont il a posé les données et même, comme nous le verrons plus loin, fourni la solution, suivant une méthode et en des termes dont notre temps commence seulement à prendre conscience, en rapprochant sa solution des empiriques tentatives contemporaines d'organisation industrielle.

Les institutions détentrices de la puissance véritable dans la cité moderne, les banques, les sociétés anonymes ou Etats du fer, de la houille, du transport, les grands organismes consultatifs du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, adjoints aux services publics avec un caractère plus ou moins paritaire, les commissions de surveillance ou d'établissement des prix, appellent, et n'appellent que le nom de Saint-Simon.

Voilà où aboutit la tendance organisatrice de Saint-Simon. Nous allons examiner maintenant la méthode d'observation qui l'explique.



### III

#### Saint-Simon, physicien social

C'est dans les *Lettres d'un Habitant de Genève*, son premier écrit public (1802), que Saint-Simon a fait la comparaison d'où sortira l'interventionisme social moderne, et surtout la méthode de toute la sociologie moderne : *il faut considérer les relations sociales comme des phénomènes physiologiques.*

Il écrit, en 1807, dans l'*Introduction aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle* : « Il faut tout examiner et combiner en se plaçant au point de vue du physicisme. » En 1823, dans le *Catéchisme des Industriels* : « L'histoire est une physique sociale. »

On dira peut-être : voilà l'organicisme contemporain ; ce n'est que de l'organicisme. Mais ne pas dépasser ce propos critique, ce serait restreindre à l'énoncé d'une simple explication sociologique (la société est un organisme) cette phrase, dont la portée va bien au delà de cette hypothèse ou de cette formule.

Par ces mots, Saint-Simon entend poser cette règle très générale de méthode dans l'observation sociale : les relations sociales doivent être étudiées comme le sont les faits physiologiques, sans considérations tirées de l'ordre naturel ou de l'ordre surnaturel. C'était biffer de l'étude des sociétés l'*apriorisme* courant de son temps, cette croyance spiritualiste à l'ordre pré-établi formulée par Joseph de Maistre sous l'Empire, dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, en ces termes absolus : « *Ce monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement. Toutes les sciences commencent par un mystère.* »

Un mystère : Dieu ; donc tout n'est pas objet de science, même dans l'ordre des faits strictement humains ; et moins encore dans les faits de l'esprit, dans les faits relevant de la psychologie collective, que dans ceux de la matière, parce qu'ils sont plus proches de Dieu.

On objectera que les physiocrates ont cru avant Saint-Simon à un ordre naturel ; et on rappellera que Dupont de Nemours a défini leur tentative d'explications « la science de l'ordre naturel ». On écrit généralement qu'ils sont les premiers à avoir

rejeté la théorie d'un ordre artificiel, soumis à la volonté arbitraire de Dieu et de l'homme. Mais, à la vérité, ils ont plutôt aiguillé les esprits vers la conception des lois naturelles qu'ils n'ont fourni une méthode pour les étudier objectivement. Une métaphysique les domine.

Dupont de Nemours met Dieu à l'origine de « l'ordre naturel » ; Mercier de la Rivière le rattache à la « volonté de Dieu, à la « divinité bienfaisante » ; Quesnay a parlé d'une « notion ineffable », des lois qui le constituent ; et le mot ineffable a ce sens que tout ce qui concerne Dieu et la religion est inexprimable en langage humain. Chez tous, l'ordre naturel est synonyme d'ordre divin ; chez tous, la théodicée est le premier chapitre de l'économie politique.

Saint-Simon rejette cette idée suprême : ce « mystère », pour parler comme Bonald, ce « divin », pour parler comme les physiocrates. C'est d'un point de vue absolument laïque qu'il regarde et commente les faits. Pour lui, l'idée de Dieu n'est pas une idée vraie, mais s'il la rejette de la science, il la conserve en pratique avec un souci que nous appellerons aujourd'hui

pragmatique. « Je dis que l'idée de Dieu ne doit point être employée dans les sciences physiques ; mais je ne dis pas qu'elle ne doit pas servir dans les combinaisons politiques, au moins pendant longtemps. Elle est la meilleure manière qu'on ait trouvée de motiver les hautes dispositions législatives (1). »

Saint-Simon est un « physicien social » ; disons, avec notre vocabulaire actuel, un sociologue ; il est même, chronologiquement, le premier sociologue. Plus qu'un simple philosophe de l'histoire.

Il a compris, par delà la vieille idée de l'intérêt général, somme d'intérêts particuliers, qu'il existe une réalité collective qui ne se borne pas à être ce total ; réalité collective ayant sa vie propre et ne se confondant pas avec celle des individus et des nations. Il a annoncé la science qu'il a appelée, dans son *Travail sur la gravitation universelle*, « une histoire de l'espèce. »

Espèce, humanité, corps social. Il croit à l'existence d'un « corps social », à « une nature des choses » indépendante des opi-

---

(1) *Introduction aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle (Œuvres choisies, t. 1, p. 219).*



nions, même de celles de la masse ; il croit à un mouvement social, mû par des forces susceptibles d'examen scientifique et non par un ensemble d'opinions ou de puissances plus ou moins arbitraires (1).

Saint-Simon a eu de la « civilisation » humaine une notion qu'il n'a pas confondue avec les histoires particulières de chaque pays ; et c'est cela qui est original en un temps où l'on ne conçoit que des histoires limitées dans leur objet chronologique et territorial, en un temps où Condorcet lui-même reprochait aux physiciens d'avoir été trop peu métaphysiciens.

Les saint-simoniens ont compris, dès le début, la nouveauté du point de vue de leur maître. « Henri de Saint-Simon, est-il dit dans *l'Organisateur*, quatre ans après sa mort, conçut le premier la loi du développement de l'humanité, prise collectivement... (2). » Voilà la remarque importante : *prise collectivement*.

Le progrès que Condorcet, puis Saint-Simon, ont affirmé, constitue sans doute une idée métaphysique allant au delà des faits observés ; mais n'était-ce pas, tout de

---

(1) *L'Organisateur* (*Œuvres choisies*, t. II, p. 373).

(2) N° du 7 décembre 1828.

même, la première affirmation d'un mouvement non accidentel des sociétés, la négation du hasard et du miracle dans l'histoire ?

L'humanité se développe et se perfectionne *selon certaines lois* : voilà l'affirmation scientifique incluse dans la théorie du progrès ; Saint-Simon a, le premier, découvert et mis en lumière sinon les plus générales de ces lois, du moins quelques-unes d'entre elles, et surtout le principe laïque de ces lois, en même temps que la méthode positive propre à les découvrir et à les énoncer.

La civilisation, il l'a divisée en grandes périodes qu'il a appelées organiques ou critiques, suivant leur contexture idéologique ; il a reconnu qu'elle avait pour support non l'Etat, non le contrat, mais les faits économiques ; il a même poussé son analyse si loin au delà de ce qui se voit, qu'il a même fini par reconnaître en un de ces faits économiques la propriété, l'assise primaire de tous les Etats, « la base de l'édifice social » (1).

---

(1) *L'Industrie (Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin)*, t. XIX, p. 83.

Les époques critiques sont celles où il y a diversité doctrinale ; les époques organiques, celles où il y a unité doctrinale.

Au cours de sa distinction des époques en critiques et en organiques, Saint-Simon a peut-être fait quelques généralisations aventureuses ; cela n'a pas grande importance : ce qui demeure de cette classification, nonobstant les erreurs de fait ou d'interprétation, c'est le point de vue scientifique qui l'a inspirée ; c'est le mouvement sociologique qu'il a déclanché.

Par sa division de l'histoire en époques organiques et en époques critiques, Saint-Simon, en effet, n'a pas seulement formulé une vue philosophique à la Condorcet ou à la Guizot, c'est-à-dire proposé sa compréhension morale et politique des faits historiques et sa distinction de ces faits en bons ou mauvais éléments sociaux, ce qui est sujet à controverse : il a, en même temps, suggéré une méthode d'observation et formulé une loi générale applicable, pour tous les temps, à tous les faits, quelle que soit leur variable expression politique et philosophique.

Cette loi, c'est l'affirmation qu'il y a une unité entre tous les faits et les dates d'une

époque, entre la théorie et la pratique, entre les groupes d'un même temps, analogie entre les époques, qu'il y a solidarité et interdépendance, rapports de nécessité. Ensemble d'affirmations qui ont préparé les observateurs contemporains des faits sociaux à concevoir et à chercher un permanent social, un normal sociologique, à affirmer l'existence d'éléments universels à la base des mouvants événements humains.

Que Saint-Simon n'ait pas trouvé les lois de ces rapports, pour le droit, la religion ou le pouvoir, qu'il n'ait guère pu que les affirmer, cela ne saurait étonner : il y avait, à son époque, trop peu de faits historiques connus scientifiquement pour lui permettre des généralisations précises ; mais ce qui est digne d'une durable admiration pour la pénétration de son génie, c'est qu'il ait affirmé la genèse sociologique de tout l'humain et, en particulier, la genèse religieuse des obligations dérivées de la vie en société, devançant ainsi en histoire le Fustel de Coulanges de la *Cité antique*, et en sociologie le Durkheim des *Formes élémentaires de la vie religieuse*.

Dans chaque époque, qu'elle fut critique ou organique, Saint-Simon a étudié les

types dominants, le féodal, le théologien, le producteur ; n'est-ce pas le début de la théorie contemporaine des types sociaux ? Il a isolé dans chaque temps une période, dans chaque période des types, comme Durkheim isolera, plus tard, divers éléments, recueillis dans tous les temps et sous toutes les latitudes, pour arriver à décrire les unités sociales élémentaires, la horde, par exemple.

Ce n'est pas Comte, c'est lui qui a créé la « physique sociale », cette science d'une réalité sociale, qui est autre chose que la statistique et que l'économie politique : une science plus générale, allant jusqu'aux phénomènes les plus cachés de la réalité sociale.

Sans doute, n'a-t-il pas porté cette science au point de perfection qu'elle doit à l'auteur de la *Philosophie positive* ; mais c'est à lui que remonte l'affirmation d'une réalité des faits sociaux, la preuve que la « série des faits humains » est une réalité.

Saint-Simon ne dit pas, il est vrai : sociologie. Le mot est d'Auguste Comte. Pas plus qu'il n'a dit, lui, le premier socialiste, socialisme : le mot est peut-être de

Pierre Leroux. Pour socialisme, il dit : organisation sociale ; pour sociologie, il dit : carrière physico-politique, physique sociale, physicisme, comme il a dit pour dénommer la pièce maîtresse de son système politique, et le système lui-même : industriel ou industrialisme, mots qui sont peut-être de sa main (1).

Ces dénominations sont claires et neuves. Mais voici d'autres formules plus profondes, d'où Darwin et Comte sortent directement : « L'homme, pour être connu, doit être étudié, non dans l'individu, mais dans l'espèce. » « Les travaux qui prouvent, dans une espèce, le plus haut degré d'intelligence, sont les travaux de société (2). » « L'homme est un petit univers ; il existe en lui, sur une petite échelle, tous les phénomènes qui s'exécutent en grand dans l'univers (3). »

Autre formule : « L'intelligence géné-

---

(1) *Enfantin* fait honneur à Saint-Simon de la création du mot *industriel*. Voir *Producteur*, t. V, p. 98.

(2) *Mémoires sur la Science de l'Homme* (*Œuvres choisies*, t. II, p. 39).

(3) *Introduction aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle* (*Œuvres choisies*, t. I, p. 175).

rale et l'intelligence individuelle se développent d'après les mêmes lois (1). »

L'homme appartient à la société ; il est un phénomène social ; il n'existe pas sans elle ; l'homme et la société relèvent des mêmes lois que le reste de l'univers ; une seule méthode, scientifique. Plus de métaphysique dans l'étude des faits humains ; plus de cloison entre les faits. Etude positive, expérimentale. Le mot *positif* revient constamment sous sa plume ; et on connaît sa fortune comtiste.

L'homme appartient à la société ; ou, plus exactement, l'homme n'a cessé d'être un animal que parce qu'il est social, qu'il vit en groupes. Saint-Simon l'a démontré avec une grande pénétration divinatoire en étudiant la psychologie du « Sauvage de l'Aveyron », un malheureux être qui était retourné à la vie sauvage et qui put être observé après avoir été capturé (2).

Saint-Simon a déduit de l'athéisme et du mutisme de ce « sauvage » la preuve que la supériorité de l'homme sur l'animal

---

(1) *Introduction aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle (Œuvres choisies, t. I, p. 175).*

(2) *Mémoires sur la Science de l'Homme (Œuvres choisies, éd. Lemonnier, t. II, pp. 91 et sqq.).*

correspond précisément et uniquement à celle qui résulte de la supériorité de l'organisation collective dont il est membre. Le « sauvage » n'est devenu ou redevenu homme, le fait l'a démontré, que lorsqu'il a été arraché à sa « vie isolée », donc rattaché aux conditions génératrices de l'intelligence humaine, à la vie en société.

Pour Saint-Simon, point d'idées innées : elles naissent de la vie en commun et elles ont besoin du langage pour s'élaborer, c'est-à-dire d'un fait social. Tout cela est peut-être dit sommairement ; mais néanmoins avec force, avec des répétitions qui attestent que l'auteur a bien compris ce qu'il a dit.

Il s'agit d'affirmations réfléchies et non point de boutades géniales jetées dans le feu d'un grand éblouissement intellectuel. Saint-Simon a complété son étude du « sauvage de l'Aveyron » par des faits recueillis dans des mémoires de voyageurs sur les peuplades qu'ils avaient visitées ; et il en a tiré une véritable histoire de l'espèce, tout à fait à la manière des ethnographes et des sociologues contemporains. Et dans ces pages, comme dans les précédentes, on voit l'homme faire d'autant plus de progrès



au delà de l'animalité qu'il est moins isolé, qu'il est rattaché à des groupes plus nombreux.

Avec l'allégresse d'un découvreur de continents, il nous montre l'intelligence humaine croissant en magnificence au rythme de la civilisation ; et avec la patience d'un naturaliste, il nous montre l'intelligence des animaux présentant avec celle de l'homme des analogies d'autant plus grandes qu'ils vivent eux-mêmes en groupes plus ou moins organisés, tels les castors.

Tout cela est plein de force ; et rien n'en a péri, si tout en a été perfectionné.

Pendant tout le cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, et du temps de Saint-Simon lui-même, les « sauvages » étaient utilisés par les publicistes ou les prédicateurs pour des fins d'édification religieuse ou politique : les sauvages étaient déclarés *bons*, comme représentant, dans son exquise candeur paradisiaque, le « roi Adam », disait ironiquement Rousseau, le symbolique homme primitif. En nous éloignant d'eux, nous n'avons pu que déchoir.

Saint-Simon a rejeté loin de lui ces berquinades historiques, et, en rendant le primitif à son infériorité, il ne l'a conservé que

comme l'élémentaire point de départ de l'homme moderne au travers de la longue histoire de sa progressive socialisation.

\*  
\*\*

L'humanité n'agit point au hasard, nous enseigne Saint-Simon ; elle suit un ordre. Donc une science sociale est possible ; et, partant, possible un art politique. Saint-Simon pense en homme de science et en praticien : comme Descartes, son maître, il ne dissocie pas les deux disciplines de la théorie et de l'application.

On peut étudier le passé scientifiquement et, grâce aux lois ainsi découvertes, augurer de l'avenir. « L'avenir se compose des derniers termes d'une série dont les premiers constituent le passé... Du passé bien observé, on peut en déduire l'avenir (1). »

Objet d'une étude positive, comme les autres faits, les faits sociaux seront étudiés par des « savants » et non par des amateurs. Les administrateurs de la chose publique, ensuite, mettront en œuvre leurs découvertes, et, ainsi, la politique sera

---

(1) *Mémoire introductif de M. de Saint-Simon sur sa contestation avec M. de Redern* (*Œuvres complètes*, t. I, p. 122).

expérimentale en fonction de cette science nouvelle: « Une constitution réelle ne peut jamais être inventée, elle ne peut être qu'observée. »

Si nous voulons juger ces idées avec des mots de notre temps, pour les mieux faire comprendre, nous dirons qu'elles présentent un beau réalisme social.

Saint-Simon a fait entrer dans la notion de science des disciplines traitées jusqu'à lui comme des arts mineurs ou des pratiques usuelles.

C'est un grand mérite d'avoir soumis à la commune mesure expérimentale de l'histoire naturelle, de la physique ou de la chimie, toutes ces disciplines qui, à leur plus haut degré, étaient rattachées à l'inconnaissable, aux révélations d'une obscure métaphysique, à ce mystère préliminaire dont a parlé de Maistre. Faits religieux ou arts empiriques, il les a examinés dans des études où les mots de physique sociale attestent fortement l'impersonnel positivisme de l'auteur.

L'originalité de Saint-Simon n'est pourtant point totale: il a eu des prédécesseurs, notamment Bayle, les physiocrates, Smith, Montesquieu et Condorcet. Grande origina-

lité néanmoins. Son originalité, c'est d'avoir relié toutes ces disciplines distinctes : économie politique, politique, morale, religion, sciences diverses de l'homme et de la nature par l'unité d'une même méthode ; c'est d'avoir cru que tous les faits, qu'ils fussent de l'homme ou de la nature, dits de la matière ou de l'esprit, appartenaient à une même série observable, à un développement organique ou logique soumis aux mêmes lois, ou du moins à des lois de même ordre.

Sans doute est-il explicable qu'un contemporain de l'*Encyclopédie*, qu'un homme né parmi les ruines du catholicisme, à l'aube de la physiologie expérimentale, au temps de Cabanis et de Bichat, ait parlé science et raison ; mais encore fallait-il trouver l'analogie scientifique entre les faits de la physiologie et les faits dits sociaux. Or cette analogie, il l'a affirmée avec force, et le mérite est immense, reste immense même de nos jours : est-ce que la sociologie et l'art des avènements sociaux, prévisions des crises et des incidences législatives, notamment, ne rencontrent pas encore des contradicteurs ou des négateurs alarmés par les périls que cette analogie fait

courir à l'inconnaissable, au mystère suprême, comme s'ils vivaient encore sous le régime théologique ?

Saint-Simon a vu, avec le regard le plus aigu, que la méthode de la pensée et de l'action devait être une, que la science de nos jours devait avoir sa politique, comme la religion avait eu la sienne, aux âges de foi ; que la science devait tout dominer dans l'homme et dans la société modernes, de même que la religion avait tout dominé dans la société ancienne. Le politique moderne sera sociologue, inductif, expérimental, comme le politique ancien était religieux, déductif, métaphysique.

Nous qui souffrons d'une incomplète adaptation de la philosophie et de la politique au formidable phénomène laïque que représente la science expérimentale, nous ne saurions trop admirer cette pensée tellement en avance sur son époque : malgré tous nos progrès dans cette voie, la pensée du maître se dresse encore à l'avant-garde de notre temps.

Est-ce que les gouvernements, restés en partie étrangers à la méthode scientifique, ne sont pas encore trop peu inconciliables avec le mystère et l'arbitraire ? Aussi n'exa-

gérons-nous pas en appliquant à Saint-Simon, dans cet ordre du gouvernement scientifique et de la physique sociale, ce qu'il a dit de Descartes dans l'ordre de la philosophie: il a « organisé l'insurrection scientifique contre le roi, bénéficiaire et serviteur du mysticisme théologique ».



En affirmant l'existence de cette science sociale, science directrice du gouvernement, Saint-Simon affirmait par là même l'importance du passé qui domine et engendre l'avenir ; pourtant il n'exalta pas ce passé aux dépens de l'avenir, comme Comte, pas plus qu'il n'exalta l'avenir aux dépens du passé, comme font les écoles révolutionnaires modernes. Mais tout en posant les règles de la science nouvelle avec l'esprit d'un Cabanis ou d'un Bichat, il n'entendit pas méconnaître les besoins et le rôle de la sensibilité: le sociologue Saint-Simon n'est pas un pur rationaliste; il est trop historien pour cela ; trop intelligent aussi; rien en lui d'un Condillac glacé.

Il a eu le sens du progrès, mais en même temps celui de la lenteur du progrès; et il

a su qu'il fallait constamment faire appel à la sentimentalité des hommes, à leur « philanthropie », pour être compris et suivi par eux. Esprit abondant et divers, il y a du Pascal dans le cartésien Saint-Simon, de ce Pascal géomètre et passionné, qui a écrit cette ligne singulière: « *On n'entre dans la vérité que par la charité.* »

La tête de l'homme moderne n'est pas purement raisonnable : après quelques années d'espoir en un proche avenir rationaliste, à la suite des Encyclopédistes, nous ne croyons plus que la société se développera sur un mode logique, comme le rayonnement de quelques principes supérieurs, à la façon d'une vaste et spontanée déduction sociale ; nous avons cessé de croire à la possibilité plus ou moins prochaine d'une organisation universellement scientifique de la société, à une sorte d'induction sociale infatigablement victorieuse de l'*apriorisme* abstrait et du vieil empirisme monarchiste.

A tout cela, nous ne croyons plus guère, malgré quelques affirmations contraires ici ou là ; mais cependant, nonobstant ce scepticisme partiel, nous continuons à vouloir raisonner logiquement sur des données

humaines ; et nous maintenons notre espoir en un renouvellement progressif des valeurs morales et des procédés politiques dans une ligne de plus en plus rationnelle.

Ce qui a changé bien des choses, c'est que nous avons dû reconnaître que la science reste toujours en retard sur les besoins et sur les curiosités : ceux-là sont plus compliqués que la théorie même la plus compréhensive. Nous avons dû reconnaître que la vie, pour tout dire, requiert des solutions immédiates, fragmentaires ; d'où, pour les sociétés et leurs cellules constitutives, l'impérieuse obligation d'agir d'urgence, empiriquement, et de rendre ou de laisser aux sentiments les moins raisonnables, aux instincts, à l'empirisme, une part dans le gouvernement d'elles-mêmes ; d'où la diffusion de ces catéchismes laïques pour exalter le civisme des foules par des moyens qui, tout honorables et nécessaires qu'ils nous paraissent, ne relèvent qu'en partie des sévères disciplines de la science.

C'est le rationaliste, c'est le cartésien Saint-Simon qui a écrit cette phrase sentimentale : « *L'âge d'or qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé*



*est devant nous.* » Il a compris qu'il n'était pas possible de ne gouverner qu'en *physicien social*, parce qu'il existe dans l'esprit de l'homme une sensibilité encore ingouvernable.

L'un des successeurs les plus éminents de Saint-Simon, l'un des chefs de l'école sociologique moderne, Emile Durkheim, a su, lui si fermement scientifique pourtant, ne pas négliger la réalité de ces éléments sentimentaux perçus il y a cent ans par le théoricien du *Nouveau Christianisme* : « La science est fragmentaire, incomplète, lit-on dans un de ses livres ; elle n'avance que lentement et n'est jamais achevée ; la vie, elle, ne peut attendre. Des théories destinées à faire vivre, à faire agir, sont donc obligées de devancer la science (1). »

Saint-Simon, plus tard, a suggéré, nous le verrons, une sorte de religion où tout l'essentiel de la science pût être préservé, sans pourtant dessécher ce qui reste dans l'humanité d'exaltation sentimentale, d'effusion religieuse, de charité, diront les uns, d'ignorance encore invaincue, d'instinct, diront les autres. Magnifique initiative,

---

(1) DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse* ; v. surtout le développement, pp. 611-626.

intelligente, car il y a un fait sentimental dont la constatation et l'utilisation s'imposent aussi bien à l'esprit scientifique qu'à l'esprit des croyants.

Sans doute; mais, bien entendu, l'accord entre les croyants et les physiciens sociaux ne va pas au delà de cette constatation. Entre eux subsiste cette différence immense : l'espoir que possède le scientifique, et qu'il possède seul, en la perfectibilité de la raison dans le sens d'un développement positif. Et c'est par là qu'un Durkheim, en s'éloignant des successeurs de Bonald, se rapproche d'un Saint-Simon, unis tous deux, au delà de la science, par une même idée de progrès, partant par un commun enthousiasme sociologique, expression véhémement d'un même espoir de perfectionnement.

Il y a une physique sociale; mais Saint-Simon a été trop sage pour vouloir courber toute l'humanité sous ses lois, d'où ses efforts, que le temps perfectionnera, pour rapprocher en une même doctrine ce qu'il y a de raisonnable et de sentimental dans le cerveau humain. Nous allons vers un régime de raison, grâce à une observation de plus en plus scientifique des faits;

mais, en attendant, il faut vivre, comme l'a dit Durkheim, c'est-à-dire affirmer en écoutant parfois autant la voix de nos instincts de vouloir vivre que celle de notre raison qui observe, doute et légifère.

Il y a le fait de comprendre et celui de vivre. Ce n'est qu'à la longue qu'ils coïncideront ; du moins est-ce l'espoir moderne de la raison, qui a en elle une force d'expansion que rien ne réfrène. Elle ne se contente pas plus des satisfactions que lui donne la découverte d'un fait que de la joie que lui inspire une théorie bien faite ; elle veut constamment de nouveaux faits, de nouvelles théories, emportées par une curiosité ou une inquiétude qui franchit les faits et les temps avec une audace croissante.

Saint-Simon a, lui aussi, franchi les espaces pour aborder aux rives des régions invisibles à l'œil des observateurs. Mais on ne doit pas plus le reprocher à ce physicien social qu'à tel savant des sciences bio-chimiques d'avoir formulé une généralisation en sautant par-dessus les faits recueillis tous avec l'aide des règles d'une méthode rigoureusement scientifique, puisque nous savons que la généralisation est la loi même de l'inquiète raison moderne.



## IV

### Plus d'oisifs : rien que des travailleurs

On ne comprendra l'extraordinaire nouveauté de Saint-Simon que si on le confronte avec les grands publicistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, Rousseau, Montesquieu, Sieyès, et, plus proche, avec Benjamin Constant : il faut cette comparaison et ce rappel, ce rapprochement historique, pour mesurer l'inégalité des tailles et apprécier les différences des visages. Saint-Simon se dresse au-dessus d'eux de toute sa stature, avec sa tête puissante.

Tous ces grands hommes *ont perfectionné* la réglementation politique de la société ; perfectionnements d'ailleurs importants. Saint-Simon, lui, a *inventé* des fonctions sociales nouvelles, un nouvel équilibre économique.

Avant lui, on ne voyait dans la société que des propriétaires ou des sujets ; on n'honorait que le profit et le pouvoir ; on ne pensait qu'à des ajustements d'auto-

rité entre le centre et la province. Depuis son intervention, on a demandé à chaque homme compte de sa tâche dans la société ; on a séparé l'oisif du travailleur ; on ne pense plus qu'à des assembléments de fonctions, et, désormais, on n'honore que l'outil laborieux relevé de sa déchéance biblique.

Il écrit dans les *Lettres d'un habitant de Genève* : « *Tous les hommes travailleront ; l'obligation est imposée à chacun de donner constamment à ses forces personnelles une direction utile à la société.* »

Les codes moraux et religieux ont toujours fait du travail un devoir, mais un devoir qu'ils n'imposaient pas à tous les hommes. Devoir fatigant, devoir triste, rachat de la déchéance biblique. Travail-servitude.

Saint-Simon a libéré le travail de ces malédictions en le rendant social : il est social parce qu'il est une obligation imposée à tous ; du fait qu'il consomme, tout homme doit travailler utilement au progrès commun.

Il a déshonoré l'oisiveté.

Formée et dirigée par des propriétaires terriens, par des nobles guerriers, par des

prêtres, par des marchands, la société d'avant 1789 est tout entière tournée par eux vers la création, l'exaltation et le bonheur d'une classe d'oisifs. Ce qu'il y a de plus noble, de plus puissant, de plus riche dans l'Etat, c'est le paresseux, l'homme de Cour, prodigue dispensateur des bénéfices, irresponsable dilapidateur des finances publiques.

La société ancienne se concentre autour de ces oisifs de toute sa puissance ; elle tend à cette concentration comme à l'œuvre propre de la civilisation ; et l'art n'est que l'effloraison magnifique, et comme la consécration idéale, de l'immense aspiration des élites de l'humanité vers cette injustice. Elle veut s'affranchir de la malédiction biblique en recréant non pour elle, pour elle seule, mais pour une petite élite de prédestinés heureux, un paradis de paresse parmi les douleurs, à jamais justifiées par Dieu, d'un univers voué dans son nombre à la géhenne du travail sans répit et sans espérance.

Platon et Aristote ont honoré dans la philosophie l'oisiveté ; l'Eglise l'a sanctifiée dans la contemplation et la pénitence du cloître ; la féodalité l'a couronnée dans les

cours d'amour ; le tiers enfin, le dur tiers état, qui s'est adonné aux labeurs utiles, en arrière d'une noblesse de plus en plus paresseuse, imagine de déclarer moral et juste, et même nécessaire, le revenu sans travail, avec toutes ses béatitudes ; tandis que le prolétariat contemporain, enseigné par ses désespoirs et tant d'exemples tirés devant ses yeux de l'art, de l'amour et du négoce, rêve, lui aussi, sans arriver à les réaliser encore, aux joies du repos à l'ombre des courtes journées de travail.

Travaille, travaillez tous. Plus d'oisifs, plus de « frelons » ; mais qui a droit au nom libérateur de producteur ou d'industriel ou de capacité, mots synonymes sous la plume de Saint-Simon ?

L'oisif, pour Saint-Simon, c'est le prêtre, le militaire, le propriétaire non exploitant, le rentier.

Ont droit au nom « d'abeilles » tous ceux qui font une œuvre utile à la collectivité ; utile, l'adjectif revient constamment. Ce sont les industriels, les négociants, les artisans, les laboureurs, les banquiers, les savants, les artistes : liste que le temps doit évidemment modifier avec « le progrès des lumières », et que lui-même a déclaré ne



devoir jamais être close : « J'observe, écrit Saint-Simon, qu'il est essentiel de laisser à l'idée de travail toute la latitude dont elle est susceptible. Un fonctionnaire public quelconque, une personne adonnée aux sciences, aux beaux-arts, à l'industrie manufacturière et agricole, travaillent d'une manière tout aussi positive que le manoeuvre bêchant la terre, que le portefaix portant des fardeaux (1). »

Cette distinction entre oisifs et travailleurs lui a inspiré un pamphlet admirable connu sous le nom de Parabole. Il est véhément, il est ironique, il est insolent, il est sentimental, texte infiniment curieux qui nous fait pénétrer fort avant dans la psychologie nuancée de ce grand homme.

Ces trois cents lignes donnent ce qu'il y a eu de plus parfait dans l'ironie de Stendhal, dans la science de Marx, dans la verve de Courrier ou de Proudhon, dans l'âpreté babouviste.

De cette Parabole date vraiment quelque chose de prodigieusement nouveau dans la littérature et dans la philosophie ; jamais

---

(1) *Introd. aux travaux scientifiques (Œuvres choisies, t. 1, p. 221).*

écrivain ou penseur n'avait, avec un tel bonheur dans l'expression, une telle originalité dans la formule idéologique, critiqué l'aristocratie ni glorifié le travailleur. Pour la première fois, les Français furent mis en présence, par le détour d'une fable allégorique, de la réalité économique enfouie sous la pompe en dentelles de la riche et puissante oisiveté.

Morceau unique par le ton, par la nouveauté, par le style.

Où est l'utilité, où est l'honneur, où est la vie, en leur vérité, dans la société ? Là où est le pouvoir ? Là où est le travail ?

*Nous supposons que la France perde subitement ses cinquante premiers physiiciens, ses cinquante premiers chimistes, ses cinquante premiers physiologistes...*

*Ses cinquante premiers mécaniciens, ses cinquante premiers ingénieurs civils et militaires, ses cinquante premiers architectes...*

*Ses cinquante premiers banquiers, ses deux cents premiers négociants, ses six cents premiers cultivateurs...*

*Ses cinquante premiers maçons, ses cinquante premiers charpentiers, ses cinquante*

*premiers menuisiers... faisant en tout les trois mille premiers savants, artistes et artisans de France.*

*Comme ces hommes sont les Français les plus essentiellement producteurs..., réellement la fleur de la société française..., la nation deviendrait un corps sans âme à l'instant où elle les perdrait...*

Passons à une autre supposition, écrit alors Saint-Simon.

*Admettons que la France conserve tous les hommes de génie qu'elle possède dans les sciences, dans les beaux-arts et dans les arts et métiers, mais qu'elle ait le malheur de perdre ce même jour : Monsieur, frère du roi, Monseigneur le duc d'Angoulême, Monseigneur le duc d'Orléans...*

*Qu'elle perde en même temps tous les grands officiers de la Couronne, tous les ministres d'Etat avec ou sans département, tous les conseillers d'Etat, tous ses maréchaux, tous ses cardinaux... et, en sus de cela, les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement ;*

*Cet accident affligerait certainement les Français, parce qu'ils sont bons... Mais cette perte de trente mille individus réputés les plus importants de l'Etat ne leur causerait de chagrin que sous un rapport purement sentimental, car il N'EN RÉSULTERAIT AUCUN MAL POLITIQUE POUR L'ÉTAT.*

Et ici, les plus délicieuses insolences à la Beaumarchais, sans aucun dommage collectif :

*D'abord, par la raison qu'il serait très facile de remplir les places qui seraient devenues vacantes ; il existe un grand nombre de Français en état d'exercer les fonctions de frère du roi aussi bien que Monsieur ; beaucoup sont capables d'occuper les places de princes tout aussi convenablement que Monseigneur le duc d'Angoulême ; beaucoup de Françaises seraient aussi bonnes princesses que Madame la duchesse de Berry.*

*... Que de commis valent nos ministres d'Etat !*

Et le pamphlet, qui continue sur ce ton, poussa tout à coup l'auteur à la grande notoriété : il amena son auteur devant la Cour d'assises de la Seine, qui l'acquitta.

Cela se passait en 1819-1820 : à partir

de cette parabole, il y a décidément quelque chose d'ingouvernable dans la nation française, parce qu'il y a quelque chose de décidément nouveau dans la pensée collective : la scission des classes.

\*  
\*\*

Depuis la venue de Saint-Simon, le travail a cessé d'être une déchéance : il l'exalte, le glorifie, il en fait le fondement des États, voulant même qu'il ait son honneur propre comme la guerre a eu le sien. Par là, il l'a déchristianisé ; Saint-Simon ferme la Bible, et rien de nouveau n'a été dit là-dessus après lui.

Le travail est l'ordre. « Dans une société de travailleurs, note-t-il (1), tout tend naturellement à l'ordre ; le désordre vient toujours en dernière analyse des fainéants. »

Un ordre impersonnel. Un ordre selon la science. Un ordre selon l'utilité des tâches.

Dans les sociétés anciennes à forme militaire, les rapports entre les hommes sont personnels, d'ordre individuel, hiérarchique, d'où leur caractère autoritaire.

---

(1) *L'Organisateur* (*Œuvres complètes de Saint-Simon et d'Enfantin*, t. XX, p. 152).

arbitraire ; dans les sociétés modernes à forme industrielle, les rapports entre les hommes tendent à avoir un caractère de plus en plus impersonnel et collectif, sous l'action des techniques qui imposent des disciplines progressivement rationnelles. D'où la notion d'une administration des choses : l'expression remonte à Saint-Simon, et elle a son origine dans sa conception du travail utile.

« Il n'y a d'action utile exercée par l'homme, a-t-il écrit, que celle de l'homme sur les choses. » Ajoutant : « L'action de l'homme sur l'homme est toujours, en elle-même, nuisible à l'espèce (1). » Ce n'est plus une hiérarchie de pouvoirs qui doit relier les hommes entre eux, mais une collaboration de travaux utiles, trouvant leur justification, leur raison d'être en eux-mêmes, sans l'intervention d'une métaphysique religieuse ou d'un droit féodal.

Honte à l'oisiveté, dit Saint-Simon : ce n'est pourtant pas à une fatigue dégradante qu'il voue l'humanité. Il ne veut déshonorer que le loisir du paresseux ou

---

(1) *Œuvres complètes de Saint-Simon et d'Enfantin*, t. XX, p. 192.

du jouisseur. Son idéal est un équilibre entre le travail, le loisir et la joie; et ainsi, il a espéré introduire, grâce à cet équilibre, la paix et la liberté dans une société arrachée à ses seigneurs et à ses dieux paresseux.

C'est donc une véritable expérience saint-simonienne que tente notre époque avec ses lois diminuant les heures de travail selon les règles scientifiques; mais expérience faussée par l'antagonisme entre l'ouvrier qui veut trop peu travailler et le patron qui veut le faire trop travailler. Antagonisme dont l'enjeu est, sous nos yeux mêmes, le loisir équilibré, générateur des arts et de toutes les douceurs sociales.

Chateaubriand, merveilleusement intuitif dès qu'il se penchait sur l'avenir, a senti, peut-être le premier, l'extraordinaire révolution que la distinction saint-simonienne entre oisifs et travailleurs préparait dans les mœurs, dans la morale, dans le droit, dans la constitution des Etats. « Les mots d'oisifs et de travailleurs ont de la portée », écrit-il dans la *Revue Européenne*, au lendemain de 1830. Il n'en a pas dit plus; mais qui ne sent en ces quelques mots ramassés la lumière et le mouvement de Saint-Simon lui-même!





## Le Gouvernement professionnel

« Les hautes capacités se trouvent dans la classe des gouvernés. »

SAINT-SIMON.

En 1800, deux principales doctrines politiques régissent les esprits : le libéralisme historique, incarné en Benjamin Constant ; le théocratisme, dont les grands théoriciens sont J. de Maistre et Bonald. A ces deux doctrines principales s'ajoutent, sur un autre plan, l'économie politique, née en Angleterre, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, toute prête à prendre un magnifique essor en France à la suite de J.-B. Say (1) : elle joint aux préoccupations publiques de liberté politique de Benjamin Constant et de servi-

---

(1) La première édition de son *Traité d'économie politique* a paru en 1803.

tude politique de Bonald des pensées qui dérivent de l'examen des faits de production, de circulation et d'échange, deux sortes de préoccupations que Bonald, Maistre ou J.-B. Say mettent le plus grand soin à ne pas confondre. Il y a un domaine de la politique et un domaine de la production ; Smith, J.-B. Say, Benjamin Constant, tous sont d'accord pour élever entre eux les plus hautes barrières.

Saint-Simon a brisé les barrières et réunit les deux domaines : « La politique, écrit-il, est la science de la production (1). »

Il est le premier théoricien de l'Etat professionnel ; et, sans doute, le premier également, il a comparé la nation à une société de producteurs, les citoyens à des sociétaires d'industrie.

Dans l'Etat, il a vu un atelier : comparaison reprise par Proudhon à qui la C. G. T. l'empruntera par la plume de Léon Jouhaux, son secrétaire général, cinquante ans plus tard, sans connaître le nom de son inventeur.

Saint-Simon parle de gestion de l'Etat :

---

(1) *L'Industrie* (*Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, t. XVIII, p. 188).

les actes contraires aux intérêts publics, il les qualifie d'opérations frauduleuses.

Ces métaphores qui se tiennent font image et système.

Il demande que les administrateurs sociaux fassent « prospérer le capital de la société. » Toujours le style du droit privé, les mots du commerce et de la banque !

Si régir un Etat est une affaire, ne disons plus : gouvernement ; parlons d'administration.

Plus de gouvernement ou presque plus de gouvernement ; rien que de l'administration. Administration ou gestion. Ce n'est plus aux hommes puissants, aux oisifs, mais aux hommes capables, aux hommes laborieux, aux savants, aux artistes, aux chefs des travaux agricoles et industriels, que doit être confié le pouvoir administratif, « c'est-à-dire le soin de diriger les intérêts nationaux » (1).

Au gouvernant, une seule fonction : « maintenir la tranquillité publique » (2). Fonction « subalterne » de police. C'est dans ce sens que, plus tard, Vigny compa-

---

(1) *Opinions*, p. 113.

(2) P. 113.

rera le gouvernant à un *cocher* et que Proudhon ne voudra plus voir en lui qu'un *monsieur*, c'est-à-dire un simple particulier sans prééminence sur les autres simples particuliers.

Saint-Simon prophétise l'Etat futur : une administration industrielle. Il veut « voir introduire le mode administratif dans la direction des intérêts généraux de la société » (1).

Chaque capacité aura sa tâche propre. Les artistes, « hommes à imagination », proclameront l'avenir de l'espèce humaine, *passionneront* la société pour son bien-être en lui présentant un riche tableau de prospérités nouvelles. Passionner : voilà la langue de Vauvenargues et de Rousseau chez ce disciple de d'Alembert.

« A eux, le soin de développer la partie poétique du nouveau système. » Saint-Simon n'est pas un barbare chef d'usine ; pour lui, tout n'est pas affaire exclusive de rendement matériel : il veut que l'art embellisse la cité.

Les savants « établiront les lois hygiéniques du corps social » ; par eux, « la poli-

---

(1) *Opinions*, p. 132.

tique deviendra le complément de la science de l'homme » (1). Politique expérimentale, « physicisme », nous en avons déjà parlé.

Aux industriels enfin, l'œuvre de la législation : les lois et les mesures administratives seront la mise au point par eux des projets élaborés par les savants et les artistes.

Aux banquiers, la direction exécutive.

Les banquiers : ne nous étonnons pas. C'est le temps où prospéraient, avaient prospéré, d'extraordinaires fortunes et puissances bancaires : Perregaux, dont Saint-Simon fut le client pendant la Révolution ; Laffitte, dont il fut le correspondant et l'obligé, peut-être l'ami. Le mot et le nom de Rothschild sont déjà l'impersonnel symbole du nombre et de l'innombrable, dans l'imagination populaire.

Nous qui sommes nés au temps des grands établissements anonymes de crédit, nous avons quelque peine à imaginer le prestige du mot banquier pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, même avec le secours de Balzac ou de Stendhal ; même en interrogeant le proche passé qui nous

---

(1) *Opinions*, p. 124.

montre l'ordre entrant dans l'Etat avec les premiers banquiers et commerçants qu'il appela à lui : un Delaborde, un Necker, sous l'ancien Régime ; un Laffitte, sous le régime moderne.

Ce sont les banquiers qui ont peu à peu créé le crédit public, en s'associant avec la puissance publique ; et, avec le crédit public, est né l'Etat constitutionnel. Crédit public et Etat constitutionnel sont liés organiquement : l'Etat a dû rendre en droit de contrôle les bénéfices qu'il tirait des emprunts ; ceux-ci ne lui arrivaient qu'affectés d'une confiance conditionnelle. Le droit moderne du contribuable a d'abord été un droit de prêteur.

Il n'est pas inutile de rappeler, pour bien situer la pensée de Saint-Simon, qu'en 1817 les Chambres de commerce coopèrent, avec Laffitte, à l'établissement du premier budget régulier : Saint-Simon en fut très frappé. Et ajoutons que cette même année les patentés deviennent électeurs et éligibles dans la cité censitaire de la Restauration.

Saint-Simon est bancaire ; mais il garde le sens de la hiérarchie entre les praticiens des plus hautes disciplines intellectuelles

auxquelles il remet la suprême direction sociale. Notez que le banquier n'est que la main ; le cerveau est chez l'industriel et l'artiste, les créateurs.

Des militaires ont suffi à assurer l'ordre dans les sociétés simples et ignorantes ; « mais aujourd'hui que les nations sentent le besoin et éprouvent le désir d'être organisées de la manière la plus favorable à la production, la classe des hommes qui sont exclusivement consacrés à la profession militaire doit être peu nombreuse et ne doit plus être envisagée que comme une classe subalterne » (1).

Le gouvernement, on l'a vu, doit être remis aux cultivateurs, aux fabricants et aux banquiers ; Saint-Simon ajoute : réunis en un « conseil industriel » : très nettement, il a donc pensé à un gouvernement de producteurs ; non sous notre forme syndicaliste actuelle, mais sous une forme qui est assez proche de la nôtre pour mériter la dénomination de pré-syndicaliste.

L'idée n'est pas lancée par lui sans précision, boutade géniale, parmi les vagues

---

(1) *Opinions*, p. 151. Cf. *Œuvres choisies*, t. III, p. 11 et s. -

pressentiments d'une prophétie sybilline : elle est exprimée clairement, longuement, au cours des paragraphes sériés d'un projet détaillé (1).

Si novateur soit-il, le projet de Saint-Simon ne dépasse qu'en quelques-unes de ses parties l'intelligence du xix<sup>e</sup> siècle naissant. Il est novateur par le principe de l'idée ; mais il subit son temps tel qu'il se pensait en ses élites, lorsqu'il remet la direction spirituelle ou scientifique de la société à l'Académie des Sciences et à l'Académie des Beaux-Arts, toutes les deux subordonnées à une « académie philosophique », dite « Académie suprême ».

Les académies ne représentent qu'une partie de la science et de l'art, la partie la moins vivante, la partie stylisée et officielle, aussi bien qu'un gouvernement reste étranger en son personnel courant aux tendances les plus novatrices du réformisme constitutionnel. En dehors d'elles vit ce qu'il y a de jeune et de libre, d'aventureux et de plus curieux dans la sensibilité, dans la curiosité, dans l'intelligence d'une épo-

---

(1) *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*, 1825, p. 152.



que. Ce n'est qu'à la longue, rappelons-le, que l'Académie des Sciences et l'Académie de Médecine comprirent le bacille, le ferment, le téléphone et les chemins de fer : corps enregistrants et non pas corps inventeurs.

Ici encore, l'histoire rend compte du prestige que l'Institut a exercé sur l'esprit de Saint-Simon, cependant dégagé de toute mesquinerie officielle : Bonaparte nous a fait mesurer ce prestige le jour où il a sollicité les suffrages de l'Académie des Sciences. Aux environs de 1848, Renan sera le dernier grand théoricien d'une élite académique gouvernante : ce rapprochement souligne la persistance de ce prestige chez un autre esprit équilibré. Tout cela est marqué au sceau du rationalisme encyclopédique.

Saint-Simon a pensé aux organisations collectives qui existaient de son temps : marque d'esprit pratique ; mais on doit ajouter qu'il ne les a pas investies du « pouvoir spirituel » telles qu'elles existaient alors ; il voyait, par exemple, l'Académie des Sciences composée de *tous* les savants, du moins des principaux savants. Ce sont des groupements très généraux, très larges

qu'il a eus en vue ; aussi peut-on dire que le terme d'Académie vise peut-être moins les classes constituant l'Institut à son époque que des groupements professionnels et techniques.

Oui, des groupes ; nommément, des groupes de mathématiciens, physiciens, chimistes, physiologistes et mécaniciens ; comme il devrait y avoir des groupes de cultivateurs, de fabricants, de négociants et de banquiers, des groupes de poètes, de peintres, de sculpteurs, des groupes d'ingénieurs et d'architectes.

Saint-Simon va jusqu'à vouloir imposer aux hautes puissances de l'Etat une collaboration avec les « employés qui se seront le plus distingués dans les différents départements dont le gouvernement se compose ». Intuition singulière que notre âge s'efforce de réaliser.

« Le temps des illusions est décidément passé », dit-il en forme de conclusion. Des illusions du despotisme, entendons-nous. Ce sont presque les mêmes mots qu'écrit Chateaubriand, à la même époque, en juillet 1824, dans les *Débats*, mots repris dans les *Mémoires* admirables : « L'âge des fictions est passé... ; on ne peut plus avoir

un gouvernement d'adoration, de culte et de mystère (1). »

Curieuse rencontre des deux gentilshommes géniaux : ils parlent en républicains, et pourtant l'un fut héroïquement monarchiste et l'autre plein d'un tranquille mépris pour tous les régimes politiques.

Plus de fictions ! Quel optimisme ! Merveilleux optimisme du génie ! Est-ce la vérité ? Oui, si l'on accepte le propos moins comme un point fixe arrêtant l'histoire que comme une ligne s'infléchissant, incertaine et indécise, vers l'avenir.

L'objection vient aux lèvres : nous vivons dans les fictions ; les partis les plus extrémistes ne s'adorent-ils pas eux-mêmes en s'asservissant à des « missions historiques », renouvelant ainsi la Providence de Bossuet ? Sans doute, mais il y a dans l'adoration du démocrate, du syndicaliste ou du communiste de l'ère scientifique une indiscipline, une rudesse et parfois même une ironie, pour tout dire, une telle dissidence latente, que l'on peut espérer la création d'une élite professionnelle gouvernant sans l'aide des fictions, précisément dans la

---

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. IV, p. 319.

ligne que Chateaubriand lança en prophétie et dont Saint-Simon seul sut tracer la trajectoire en géomètre cartésien.

Quelques mots chez Chateaubriand; tout un projet chez Saint-Simon; là, une vision; ici, une observation.

La « nouvelle ère » annoncée par Chateaubriand, c'est, à quelques pas de lui, Saint-Simon qui l'ouvrait sans qu'il s'en doutât pleinement, quoiqu'il connût l'extraordinaire idéologue, son contemporain.

---

## VI

### La Royauté industrielle ou l'Industriel-roi

Saint-Simon veut convaincre, aussi emploie-t-il le plus souvent une argumentation qui correspond moins à sa pensée de derrière la tête, selon le mot de Pascal, qu'aux aptitudes ou aux façons d'être intellectuelles de ses interlocuteurs. Il sollicite la pensée de celui qui l'écoute, et c'est parce que l'on a oublié cette attitude toute socratique de son esprit en quête de disciples que l'on s'est si communément attaché à l'extérieur de ses livres. Que n'a-t-on fait un effort pour reconstituer ses intentions profondes sous ces artifices dialectiques, sous ces démonstrations si tendancieusement ésotériques.

Son genre favori, c'est le dialogue ; son *Catéchisme des Industriels*, qui est particulièrement réussi, fait très bien saisir le souple ressort de son intelligence. Elle fait des concessions, puis les reprend ; il emploie des mots faciles, courants, qu'il abandonne bientôt pour des synonymes

plus expressifs, plus novateurs, parce qu'il espère avoir suggéré à son interlocuteur suffisamment de sa propre pensée sans l'avoir rebuté, pour oser enfin la dépouiller de tout stratagème terminologique. Ainsi, dans ce *Catéchisme*, il suggère constamment, à partir d'un certain moment, l'idée d'un monarque industriel ; et c'est l'idée qu'un lecteur pressé ou superficiel retiendra à tort, car, à un moment, l'idée de roi disparaît pour faire place à l'idée d'un « régime industriel ».

L'expression profonde de Saint-Simon, c'est : régime industriel ; et le roi n'est là que comme une habileté dialecticienne. Cela est si vrai, qu'immédiatement après l'avoir invoqué, il supplie le roi de confier aux industriels le soin d'établir le budget ; il le convie donc à se dessaisir entre leurs mains de la réalité du pouvoir, qu'il a paru tout d'abord lui attribuer en entier. Ce qui intéresse l'observateur-prophète, c'est le régime industriel et non la royauté industrielle. Il hasarde même de dire qu'il laisse à son lecteur le soin de décider si l'idée de sa requête au roi est une « fiction » ou une « réalité ».

On aura là-dessus toute sa pensée si l'on

veut remarquer que Saint-Simon, toujours à partir d'un certain moment, fait tout à coup du mot « industriels » le synonyme de nation. Il écrit : « La classe industrielle c'est-à-dire la nation. » Ce que souhaite Saint-Simon, c'est que les industriels assument la direction des affaires ; et le roi n'est plus dans son système qu'un figurant magnifique auquel s'applique merveilleusement l'insolent propos de Thiers : « Le roi règne et ne gouverne pas. »

Pour ceux qui douteraient de la vérité de cette interprétation, ajoutons que dans le roi ancien Saint-Simon vante surtout la valeur industrielle. Par exemple, il a montré que Louis XI fut un grand roi parce qu'il s'unit aux marchands, aux « chefs des travaux industriels » ; ce n'est pas aux faits militaires qu'il reconnaît de l'importance, mais au fait économique relevant de cette alliance : la lutte de cette « classe » des industriels contre les militaires et les nobles, qui eut pour fin d'enlever à ces oisifs la qualité de « chefs du peuple dans ses travaux journaliers ».

En Louis XIV, ce qu'il admire, ce n'est, certes, ni sa dépense, ni son faste, ni sa conquête, c'est l'impulsion donnée à tous

« les travaux en beaux tissus de laine » ; c'est la création de l'Académie des Sciences à laquelle, rappelle-t-il, Louis donna « pour occupation spéciale le soin d'éclairer et de seconder les travaux industriels ». Pour tout dire, Louis XIV est grand pour avoir « combiné l'alliance entre la capacité scientifique positive et la capacité manufacturière ».

En 1825, Saint-Simon, précisant sa pensée dans le *Nouveau Christianisme*, dénierait aux successeurs de César tout droit à commander en tant que César, c'est-à-dire en vertu d'un droit fondé sur la conquête, sur la loi du plus fort. Une effigie de roi ; un simulacre de roi ; un emblème royal, mais pas un vrai roi, comme à la porte de l'ancien Saint-Gobain veillaient des Suisses à la livrée bourbonnienne. C'est là tout ce que Saint-Simon garde de la monarchie dans les communs de l'atelier : un costume.

Saint-Simon veut faire passer, on l'a vu, les industriels du plan économique sur le plan politique, donc les élever au rang de gouvernants « chargés de diriger l'administration de la fortune publique » (1) au

---

(1) *Œuvres de Saint-Simon*, éd. O. Rodrigues, p. 6.



lieu et place des militaires, des rentiers, des nobles et des légistes. Et cette substitution donnera à la politique un « caractère entièrement neuf » ; de « science conjecturale », elle deviendra une science appuyée « sur des faits observés ».

Les industriels, rois de l'époque, pour reprendre un mot célèbre de Toussenel sur les grands banquiers juifs.

La classe industrielle doit être appelée à tenir le premier rôle dans la société parce qu'elle travaille utilement. Saint-Simon organise ici sa philosophie du travail. Et que reste-t-il alors du gouvernement ? Rien. « Une société éclairée, affirme-t-il, n'a besoin que d'être administrée (1). »

Et c'est ainsi qu'il a entrepris « d'élever les industriels au premier degré de considération et de pouvoir. » D'où « un système industriel fondé sur le principe de l'égalité parfaite. » Point de privilège. Il engage l'industrie à se « saisir de la direction de la société ». Et par industriels, il entend, rappelons-le, les producteurs, qu'il partagea en trois groupes, les cultivateurs, les fabricants et les négociants ; puis, en cinq

---

(1) *Catéchisme*, pp. 16 et 49.

groupes, en y ajoutant les artistes et les savants.

Ces industriels, il les comprend comme constituant une unité professionnelle ou économique ; unité dont l'intérêt et la formation sont indépendants des frontières. Voilà encore l'idée de classe. Idée internationale. Idées très nettes chez Saint-Simon.

Idée internationale : ainsi il reproche à l'industrie anglaise de n'avoir pas « senti que, par *la nature des choses*, elle se trouvait plus intimement liée d'intérêt avec *les industriels des autres pays* qu'avec les Anglais appartenant à la classe militaire ou féodale » (1).

En tant que producteur de richesses, un peuple n'a besoin que d'une administration. Pour acquérir de l'aisance, une nation procédera, dans son gouvernement, de la même manière que les manufacturiers et que les marchandises, et son « budget sera formé de la même manière que celui d'une société ayant fait une entreprise d'industrie » (2).

Une nation doit s'organiser ou pour

---

(1) *Œuvres*, éd. O. Rodrigues, p. 334.

(2) *Eod. loc.*, p. 343.

*voler* (conquêtes militaires, régime féodal) ou pour *produire* ; mais comment accomplir le passage de la féodalité à l'industrialisme ? Quel est le moyen légal « qui fera passer le pouvoir politique entre les mains de l'industrie » (1) ? C'est là une question qu'Adam Smith ne s'était pas posée ; et Saint-Simon la pose dans ses vues *sur la propriété* (1818) et dans *l'Industrie* (1819), ajoutant aux textes du célèbre économiste, et à ceux de J.-B. Say, des préoccupations constitutionnelles que n'eurent pas ces grands observateurs.

C'est au Parlement, composé en totalité, du moins en très grande majorité, d'industriels, que Saint-Simon confie le soin d'assurer ce passage.

Au Parlement, plus de légistes, *la tourbe des légistes*, ni de militaires ; il faut rejeter ceux qui ont toujours travaillé à augmenter l'action du pouvoir et à « diminuer les libertés de la nation » (2), à aggraver les charges de l'impôt, corporations favorables à la révolution et au despotisme. Place aux « économistes », aux industriels,

---

(1) *Œuvres*, pp. 348 et 349.

(2) *Ibid.*, p. 359.

qui sont *au centre réel, au foyer de la civilisation.*

Saint-Simon a prévu la substitution des règles économiques aux règles politiques ; la substitution d'une administration technique à un gouvernement militaire ; on peut donc dire, sans forcer sur sa pensée, qu'il a annoncé le régime de la grande industrie, avec ses formes entièrement nouvelles, où l'administration l'emporte sur le gouvernement.

Du haut du *xix<sup>e</sup>* siècle, où la noblesse triomphait au gouvernement et dans le Parlement, avec la Chambre introuvable, en face des ultras du milliard des émigrés et de la loi du sacrilège, son mérite est grand d'avoir prophétisé la victoire de l'industriel alors subalternisé ; mais son mérite apparaît plus grand encore de l'avoir annoncé par delà les libéraux, qui représentaient alors l'intelligence de l'élite tournée vers l'avenir.

Il voit plus loin qu'eux ; il va en avant de leurs systèmes pour pénétrer plus profondément qu'aucun d'eux dans l'avenir. Les libéraux ont perfectionné le régime ancien : Saint-Simon qui, rappelons-le, avait en horreur « l'avocasserie, quintessence du

---

parlage », a aperçu et préparé un progrès social, un renouvellement collectif hors du pouvoir : par l'action directement économique des industriels, c'est-à-dire des manufacturiers, des paysans et des artisans.

Une civilisation professionnelle ; une administration professionnelle : voilà ce que notre temps réalise sous nos yeux dans la ligne des géniales anticipations de Saint-Simon. De même que l'armée féodale marqua le chef civil à son image, l'usine moderne a fondu son administrateur au feu des brasiers de l'industrie lourde ; Rathenau, Stinnes, Ford, Loucheur prolongent le rêve saint-simonien jusqu'au seuil des plus immédiates et vivantes réalités du Comité des Forges.

---



## VII

### Le Socialisme, Accomplissement des prévisions religieuses de Saint-Simon

Saint-Simon a écrit, à la fin de sa vie, un *Nouveau Christianisme* qui n'a pas été bien entendu parce que l'on s'est contenté d'adopter son sens le plus immédiat, et, nécessairement, le plus pauvre ; surtout parce que de tous les mots employés dans ce livre singulier on a surtout retenu les mots religion et christianisme, avec leur signification étroite et traditionnelle. D'où une explication mystique qui a faussé la pensée vraie de la vision la plus étrangement prophétique. Au reste, il l'avait prévu : une note du « disciple de Saint-Simon », Olinde Rodrigues, nous apprend, en effet, qu'il a dit, à son lit de mort, que « la dernière partie de ses travaux sera peut-être mal comprise ».

Erreur d'ailleurs explicable en partie : Saint-Simon enveloppe toujours sa pensée dans des prudences et des habiletés ; aussi rien n'est plus dangereux que de s'en rapporter tout de suite au sens suggéré par une première lecture. Il emploie souvent de très vieux mots pour exprimer des idées nouvelles, avec l'intention très nette de contraindre à l'attention ou à la bienveillance un auditeur que rebuterait peut-être un langage trop entièrement novateur.

On sent constamment qu'il faut aller au delà des mots eux-mêmes pour découvrir la vraie pensée de ce chrétien non-chrétien, de ce religieux-athée, de ce prophète-observateur.

Il y a un certain ésotérisme saint-simonien ; et l'écrivain a, plusieurs fois, levé le voile de ce secret, notamment dans cet endroit de son *Nouveau Christianisme* où il dit, en réponse à une objection touchant l'insuffisance intellectuelle ou morale de quelques paroles des Evangiles : « Jésus n'a pu tenir aux hommes que le langage qu'ils pouvaient comprendre à l'époque où il leur a parlé. » A nous de deviner, maintenant, ce qu'il aurait pu dire plus tard.

Les fondateurs de religion, qui n'ont pas



manqué dans la postérité de Saint-Simon, ont tous été hantés par le problème que posait la chute du catholicisme ; mais alors que tous, surtout Comte ou Infantin, pour ne parler que de son entourage, ont proposé des copies mal laïcisées des religions révélées, ont refait Dieu, Saint-Simon a annoncé une religion d'une forme si inédite que le mot lui-même lui convient moins comme terme de définition dans le présent que comme terme de comparaison avec le passé.

Doctrines d'une forme très neuve ; et pourtant religion ; et pourtant autre chose qu'une religion. On a beaucoup discuté sur le sens du *Nouveau Christianisme* ; on sait que des saint-simoniens en ont même tiré une véritable religion d'un type traditionnel, avec un clergé et des cérémonies liturgiques. Il nous paraît que le sens profond, admirablement original de ce livre, est expliqué par notre temps et, à la vérité, n'a pu être expliqué que grâce aux grands phénomènes sociaux de notre temps.

Au début de son *Nouveau Christianisme*, Saint-Simon jette un brutal « je crois en Dieu » ; mais ce Dieu qu'il confesse est le Dieu glacé des déistes, cause impersonnelle

errant dans un ciel vide, aussi impuissante à sortir de son principe que Saturne de la fatalité chaldéenne où l'enferme le double anneau de ses satellites.

Saint-Simon a-t-il même cru à l'existence de cette cause suprême? Rappelons-le, on doit en douter sérieusement; et de son vivant il n'a pas échappé à l'*accusation* d'athéisme; ce Dieu abstrait disparaît d'ailleurs assez vite de son argumentation. A peine l'a-t-il confessé qu'on le voit mettre la religion de l'avenir sous la direction de ce seul principe de morale: *tous les hommes doivent se conduire les uns à l'égard des autres comme des frères.*

Dieu n'est plus qu'un précepte moral. Osons dire que son nom n'est là que comme l'hommage à une opinion dominante; car vraiment que reste-t-il de Dieu après que Saint-Simon a écrit que « ce principe sublime (c'est-à-dire cette maxime morale), renferme *tout* ce qu'il y a de divin dans la religion chrétienne »? Au fond, il songe moins à fixer les termes d'une théodicée que ceux d'une morale nouvelle, le culte et les dogmes n'étant à ses yeux que des « accessoires » ou des « minuties ». Dans son argumentation, il insiste seulement sur

cette morale, qu'il décrit longuement sans pouvoir ou sans vouloir fournir de véritables précisions sur ces « accessoires »...

Donnant un tour social à sa règle de fraternité, Saint-Simon dit encore : « La religion doit diriger la société vers le grand but de l'amélioration la plus rapide possible du sort de la classe la plus pauvre (1). » Aux dernières pages de son livre, le mot religion tombe et il finit par dire, en termes purement laïques : « Toute la société doit travailler à l'amélioration de l'existence morale et physique de la classe la plus pauvre ; la société doit s'organiser de la manière la plus convenable pour lui faire atteindre ce grand but. »

L'Eglise avait déjà dit que les hommes sont frères : si Saint-Simon s'était borné à le redire sous une forme déiste ou même athée, il n'eût pas apporté dans le fonds traditionnel des idées et des sentiments une grande nouveauté. Ce qu'il a dit et dit le premier, ce qui résulte de toute sa doctrine, c'est que les hommes sont frères, non par la charité, mais par le travail, non en

---

(1) Ed. Rodrigues, p. 104.

Dieu, mais par l'industrie et la science ; et que cette fraternité doit s'accomplir non par des œuvres de piété ou de pitié, mais par des œuvres positives, entièrement terrestres, dans l'intérêt de l'amélioration physique et morale d'une catégorie sociale.

Saint-Simon a prévu que l'humanité industrielle aurait besoin d'un idéalisme pour réaliser cette fraternité, et qu'elle le créerait d'accord avec le système des sciences et de l'industrie, idéalisme religieux, qui pourtant n'imiterait pas les formes anciennes : sans Dieu, sans prêtres, sans culte. Idéalisme qui resterait science, *science moderne*, idéalisme qui attacherait l'homme à la terre aussi fermement que l'ancienne foi l'attirait au ciel...

« On croit généralement, a-t-il écrit, que les hommes ne sont pas susceptibles de se passionner dans la direction religieuse ; mais c'est une profonde erreur. Le système catholique était en contradiction avec le système des sciences et de l'industrie moderne ; par là, sa chute était inévitable. Elle a lieu, et cette chute est le signe d'une nouvelle croyance qui va remplir de son enthousiasme le vide que la critique a laissé dans les âmes : d'une croyance qui tirera sa *force*

*de tout ce qui manque*, comme de tout ce qui appartient à l'ancienne (1). »

Cette religion entendue avec des fins aussi terrestres ne serait-elle pas la doctrine toute temporelle, toute terrestre, que les socialistes ont tenté de formuler dans leurs systèmes successifs ?

Nous voulons, certes, comprendre Saint-Simon en le rattachant à son temps ; mais lorsque la pensée d'un auteur est tellement en avance sur son époque qu'elle en reste obscure aux contemporains, le commentateur, possédé du désir de la comprendre plus que de le critiquer, n'a-t-il pas le devoir de chercher son explication dans les faits ultérieurs qu'elle a en quelque sorte prophétisés !



Témoin des reconstitutions religieuses suscitées par Robespierre sous le vocable de la Raison ; du retour à la foi traditionnelle provoquée par les appels du *Génie du Christianisme*, Saint-Simon a été amené à noter comme un fait permanent le senti-

---

(1) *Œuvres complètes*, t. II, p. 115.

ment mystique de l'humanité. Où il a été original dans sa notation, c'est en écrivant que la science et l'industrie, faits déjà dominants de la civilisation post-révolutionnaire, noueraient des rapports avec cette mystique, comme celle-ci avait précédemment noué des rapports avec la guerre et le despotisme ; en croyant enfin qu'une doctrine générale d'amélioration sociale ne pouvait être purement scientifique, — lui, l'aïeul du « scientisme » dont son disciple Auguste Comte a été le père.

Ce qu'il a ainsi compris au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le milieu du siècle l'a réalisé : une doctrine sociale *formée scientifiquement jouant le rôle d'une religion*.

L'homme moderne a besoin de croire et pourtant tout lui apprend à douter : Saint-Simon a voulu donner satisfaction à ces particularités disparates.

Le socialisme est une science, la science sociale, dans la mesure où les explications qu'il a fournies de la production ont été faites suivant les règles de l'observation et de l'expérience : nul n'ignore avec quelle véhémence Marx et Engels ont critiqué le « socialisme utopique ». Le marxisme, comme l'a écrit M. Antoine Labriola, est la

révélation *scientifique* et réfléchi du chemin que parcourt notre société civile (1).

Mais il cesse d'être une science dans la mesure où il a donné à ces explications la forme de croyances émotionnelles excitatrices d'action, dans la mesure où ces explications sont devenues en fait, dans l'âme populaire, des symboles, c'est-à-dire les « signes de ralliement » (2) du prolétariat révolutionnaire. Mots de passe indiscutés, mots sauveurs, mots divins.

Il y a deux démarches dans l'esprit socialiste moderne, démarches qui ont eu leur figuration dans le *Manifeste communiste* : la description scientifique des faits est suivie de leur affirmation sentimentale. C'est la réalité observée qui inspire à Marx ses lois : loi de la plus-value, loi de concentration des entreprises privées, loi de la catastrophe. Mais ces lois, s'il les a observées en savant, c'est en croyances, en symboles, qu'il les a formulées : et elles n'ont été comprises par la classe ouvrière que sous cette forme symbolique sans que l'expérience industrielle qui y était incluse ait réalisé,

---

(1) *La Conception matérialiste de l'Histoire*, p. 24.

(2) Etymologiquement, symbole veut dire : signe de ralliement.

au delà de leur part de vérité immédiate, la part de prophétie qu'elles contenaient.

Lorsque Karl Marx et Engels ont écrit que la victoire du prolétariat supprimera l'existence des classes elles-mêmes; que le régime futur sera collectiviste; que la masse se prolétarisera de plus en plus, tandis que les entreprises capitalistes se concentreront progressivement; que la propriété privée sera abolie dans l'avenir; lorsqu'ils ont magnifiquement décrit la lutte entre les classes comme une controverse entre deux dialectiques diamétralement contraires, il n'est pas douteux que ces conceptions théoriques ne sont pas, pour reprendre une formule du *Manifeste communiste*, une simple « expression générale des conditions de fait données » (1).

Là, le socialisme cesse d'être une science, la science du prolétariat cherchant les lois de son développement dans sa vie quotidienne comme dans une expérience, pour devenir une grandiose inspiration populaire, une sorte de vaticination collective.

Il y a là un élan passionné vers le futur que l'on sera d'autant moins fondé à décla-

---

(1) *Manifeste*, trad. Audler, I, p. 25.



rer scientifique qu'on lui reconnaîtra plus de grandeur et d'audace. Anticipations exaltantes. Mysticisme. Messianisme. Religion.

Religion : mais cependant il n'y a pas dans le socialisme le « je crois » désespéré du fidèle ; et c'est en cela qu'il diffère des religions précédentes, en particulier du catholicisme : ce qui est nouveau en lui, ce n'est pas la croyance, c'est la science, l'observation scientifique ; c'est, comme Saint-Simon l'a fait remarquer, le doute latent. Le catholique croit d'abord et observe ensuite ; le marxiste observe d'abord et croit ensuite. Et on doit ajouter que le socialiste se dit homme de science, il discute, pèse et raisonne, religieux seulement, sans qu'il s'en doute, par son attachement sentimental à ces grandes espérances simplificatrices.

C'est bien en accord avec ces espérances que le prolétariat se comprend, lorsqu'il agit en masse ; ce sont elles, plus que la doctrine, qui sont venues lui annoncer son émancipation : au reste, ses moniteurs l'ont dit ou écrit, emportés, eux aussi, par ce même courant d'enthousiasme.

A une « Semaine ouvrière », tenue en

1919, M. Jean Longuet, petit-fils de Karl Marx, déclarait, avant la scission communiste, que « le socialisme est aujourd'hui pour des millions d'hommes une foi, une espérance (1) ». Et plus tard, M. Frossard, secrétaire général du parti communiste, écrivait dans *l'Humanité* (3 juillet 1922) que l'adhésion ouvrière à l'Internationale de Moscou fut « enlevée de haute lutte, grâce à une sorte de mysticisme révolutionnaire qui s'exprimait par un véritable culte pour la République socialiste russe ».

M. Marcel Cachin, directeur de la communiste *Humanité*, a écrit que « les prolétaires se tournent vers les communistes comme vers la grande espérance des écrasés de ce temps... (2) ».

Les « écrasés » de Marcel Cachin ne sont-ils pas les « pauvres », la classe la plus pauvre de Saint-Simon ? Des « écrasés » cherchent une consolation, un idéal, une mystique, une religion ; et n'est-ce pas d'une autre misère des foules écartées du droit de la cité antique qu'est né le catholicisme, cri de la foi intolérante, qui de la

---

(1) *Le Christianisme social*, n<sup>os</sup> 7-8, 1923, p. 670.

(2) *Humanité*, 15 octobre 1922.

terre monte jusqu'au ciel en espoirs éperdus ! Dans ces textes, ce n'est pas le travailleur, en tant que technicien, qui regarde au-dessus de lui pour découvrir la cité future de Marx ; mais *le pauvre, la victime, l'écrasé*. Le pauvre, le croyant, le fidèle.

Grâce au socialisme, particulièrement grâce au marxisme, la science et l'industrie sont devenues des éléments religieux : c'est, en d'autres termes, le socialisme qui a su, le premier, en tirer à l'usage du cœur humain, éternellement déçu et éternellement crédule, les éléments de sensibilité, foi, extase, sacrifice, qu'ils contenaient. Il n'a point déifié la science ou l'industrie, il ne les a pas personnalisées, mais il les a intégrées en lui, en idées, en sentiments, en symboles, en espoirs tout à la fois mystiques et rationnels, que réclamaient les foules déchristianisées.

Le socialisme explique scientifiquement aux foules laborieuses leur rôle, leur raison d'être dans l'industrie : il leur donne en même temps une morale et un espoir en ne cessant de leur parler un langage scientifique. L'angoisse du divin est devenue par lui la conclusion d'observations scientifiques : c'est des faits que résultera la révo-

lution, c'est-à-dire l'ère qui commença son émancipation. Messianisme scientifique.

Il exalte, il console le travailleur comme une religion ; et vraiment il a rempli le vide de son cœur en l'assujettissant à un rude conformisme révolutionnaire autour de ses *credo* mêlés de science.

Là, science et exaltation messianique sont confondues.

Comme Renan l'a magnifiquement montré, les nabis d'Israël proclamèrent qu'un jour le genre humain se ferait juif ; ainsi Marx a annoncé aux foules usinières, accablées de souffrances, haletantes d'avenir, qu'un jour naîtrait une cité nouvelle, fille de l'universelle prolétarisation du genre humain. Toute la terre sera ouvrière. Mais c'est non plus à un seul être, au « fils de l'homme », qu'est dévolu, en ce siècle des associations, la tâche d'accomplir l'immense prophétie marxiste, mais à l'humanité elle-même, non point en corps universel, mais par l'intercession révolutionnaire de la classe ouvrière. Et c'est non plus d'un Dieu que dépend au siècle de la science ce futur exaltant, mais de la foule laborieuse, porteuse de l'extase d'attente et créatrice des réalisations.

La classe ouvrière, par la voix de Marx, s'est prophétisée comme sauveur de l'humanité ; et c'est de son effort à déclancher la catastrophe libératrice, le crucifiement suivi de l'ascension, guerre civile et dictature, qu'elle attend l'accomplissement de la prophétie. Nulle transcendance médiatrice ; la classe ouvrière se comprend comme prêtre, comme Dieu, comme fidèle, terminant ainsi, en suprême acte de foi en l'humanité, la lente évolution du concept divin vers des formes purement terrestres et humaines. Dieu est de plus en plus une image de l'esprit humain ; il se confond avec l'homme, et, finalement, après un dernier effort, son nom rayé, il ne reste plus de ce Dieu rétréci, au fond de l'âme humaine désaffectée, que l'angoisse de ce bonheur prodigieux qui, arraché au ciel, est promis sur terre aux croyants de la lutte de classe.



Chez Marx, la promesse d'avenir est scientifique ; lui, il n'est pas prophète ; il se défend de l'être, et rien ne serait plus injuste que de le comparer aux nabis : mais de sa promesse, ce n'est pas la partie scien-

tifique qui a été entendue, mais la partie qui dépassait les données de l'expérience ; et c'est ainsi que le marxisme est compris par le prolétariat comme un recueil de symboles scientifiques d'un tour tout nouveau à l'origine desquels il y a un fait vrai, cru vrai et démontré, et non une affirmation mystérieuse démunie de preuves.

Dans la pensée de Saint-Simon, le « nouveau christianisme » devait tendre, comme le socialisme, non à l'exaltation des sentiments religieux traditionnels, ascétisme, charité, puissance, pieuse aspiration céleste, mais à la création d'une « combinaison sociale ». Et il la fondait sur le travail, vue propre au socialisme moderne (1).

Saint-Simon nie le droit de César, qui est « impie dans son origine et dans ses prétentions », il nie la bienfaisance de l'aumône : c'est du travail, des grandes « combinaisons industrielles », de l'action conjuguée des producteurs, artistes, savants et industriels, « directeurs généraux de l'espèce humaine », qu'il attend le bonheur collectif.

Le socialisme a conservé de la religion

---

(1) Ouv. cité, p. 143.

catholique l'enthousiasme qui répond, en cette forme nouvelle, aux besoins religieux persistants de l'humanité : besoin d'une explication de l'univers, besoin d'une consolation présente, besoin d'une forte espérance d'avenir heureux, besoin d'une fraternité. Il a rendu aux foules une croyance en une cause suprême organisatrice, laquelle est le prolétariat lui-même ; s'il explique leur souffrance en exaltant leur orgueil de producteurs, il l'endort en même temps ; enfin il leur donne, selon la parole simonienne, la promesse d'un âge d'or prochain.

L'homme de l'âge scientifique ne crée plus de dieux : il invente des mythes ou des symboles politiques. La mythologie nouvelle est faite de systèmes sociaux. Et le besoin religieux s'étant réfugié dans les idées sociales, c'est d'elles aussi qu'est née l'intolérance contemporaine : chacun peut croire ou ne pas croire en Dieu, symbole périmé en tant que puissance universelle ; mais ce n'est pas impunément que l'on niera aujourd'hui la vérité ou la bienfaisance de certaines idées sociales. Et ce crime de négation est érigé en crime de classe à classe et, dans l'intérieur de la

classe ouvrière, de secte à secte, et, même dans l'intérieur des sectes, de tendance à tendance. L'axe des dogmatismes s'est déplacé, et les seules hérésies graves sont désormais politiques ou sociales.

Que Saint-Simon ait prévu la substitution d'une telle doctrine aux religions, qu'il ait prévu qu'une doctrine scientifique et laïque aussi exaltante qu'une religion munie de rituels et de mystères créerait un idéalisme sentimental avec des éléments qui, de son temps, n'étaient compris que matériellement, voilà la vue la plus extraordinairement géniale de son œuvre.

---



## VIII

### L'art, exaltation de la vie des producteurs

La position de Saint-Simon élève de Descartes, en face de l'art, est à peu près celle que prirent, au xvii<sup>e</sup> siècle, Perraud et ses amis modernistes, tous cartésiens, comme l'a fait remarquer Sainte-Beuve. L'anathème jeté par l'auteur du *Parallèle*, d'un point de vue littéraire, contre l'antiquité, Saint-Simon le jette d'un point de vue sociologique. Les circonstances politiques et sociales sont différentes ; mais c'est le même genre d'alarme.

Saint-Simon a invité les artistes à chercher les motifs de leur inspiration loin de l'antiquité, de la féodalité et de la religion : d'un vaste geste, il leur montre les usines et les laboratoires, leur découvrant dans les travailleurs et les chercheurs un monde nouveau de passion et d'inquiétude.

Saint-Simon a remis la direction de la société, on s'en souvient, aux industriels ;

la surveillance de l'enseignement à l'Institut, alors prestigieux, surtout par sa section des sciences, aux artistes, enfin, il a prétendu confier la tâche merveilleuse d'animer les producteurs, d'émouvoir leur volonté dans la direction des fins actives qui tendent la société vers des destins industriels.

A l'artiste, Saint-Simon donne la mission de « passionner les hommes pour l'établissement du système scientifique et industriel » (1) : à eux, par un effort d'imagination, le soin d'arracher l'humanité au regret de l'âge d'or, à eux de le transformer en une espérance d'avenir.

Ce n'est pas d'eux-mêmes que les hommes aimeront le travail : ils ont besoin de la médiation des artistes qui, grâce à des thèmes nouveaux d'émotion, les porteront à travailler et à penser librement, comme naguère d'autres thèmes les courbaient dans l'attitude de l'adoration et de la prière, ou les jetaient au combat ou à l'amour désœuvré. Le travail est intelligent, il est beau, il n'est plus maudit, il

---

(1) *L'Industrie*, t. II, p. 54.

n'est plus le signe d'une servitude. Voilà la vérité moderne, « actuelle », dit Saint-Simon.

Il y aura, il faut qu'il y ait un art inspiré par le vérifié (science) et l'utile (production), comme il y a eu un art inspiré par l'inutile (militaire) et l'invérifiable (religion). Voilà ce que suggère Saint-Simon, suggestion dont on saisira toute l'originalité, en lisant ces lignes écrites par Hugo, en 1822, du vivant de Saint-Simon, dans la préface des *Odes et Ballades* : « L'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses. »

La passion sociale, voilà l'original apport de Saint-Simon dans l'ordre des émotions rattachées à l'art : en élevant l'industrie et la science jusqu'à l'intelligence, il les a par là même offertes comme objets de sensibilité à l'artiste, qui pense avec ses émotions comme le savant avec ses syllogismes prudents : « Une passion, a écrit Saint-Simon, en 1817, a commencé la Révolution française. La révolution ne peut se terminer que par une autre passion (1). »

---

(1) *L'Industrie*, t. II, p. 54.

Et c'est tout naturellement que de sa plume est tombée cette autre phrase que l'on dirait également extraite de *la Charteuse de Parme* : « *Les gouvernants ont horreur de la passion* (1). »

Passion : voilà le mot qu'il faut retenir, le mot qu'aiment les artistes du temps, depuis M<sup>me</sup> de Staël jusqu'à Stendhal.

L'art du premier Empire n'a pas fourni à Saint-Simon les éléments de sa pensée ; elle est l'effet d'une sorte de prescience des faits futurs.

L'art présente alors en ses chefs officiels une sécheresse que suffira à caractériser les noms de Fontanes ou de Delille : ce sont les plus vieux thèmes classiques qu'ils développent sur un ton guindé, avec des grâces de faiseurs d'herbiers, sans élégance, sans cette élégance que Voltaire ou Bernis, autres poètes mineurs, rendaient si charmante par leur spirituelle nonchalance.

Delille et Fontanes imitent les imitateurs de Racine ou de Corneille ; aussi ne reste-t-il rien de vivant dans leur œuvre, ni même ombre ou écho de ce qui fut la figure ou le mouvement de la vie aristocratique aux

---

(1) *Opinions*, p. 358

époques les plus fécondes de l'ère Louis-quatorzième.

Toute la littérature de l'Empire, il est vrai, n'est pas là, chez ces copistes. De fortes personnalités ont écrit, en marge des écrivains officiels, quelques livres puissants et émouvants : Chateaubriand et M<sup>me</sup> de Staël, précurseurs des renouvellements romantiques. Et le temps cache un autre précurseur romantique, Stendhal, qui se prépare, qui commence à écrire, tandis que ces grands aînés (que d'ailleurs il détestait) écrivent ou publient leurs œuvres célèbres.

Puissants, certes : Chateaubriand réveille le catholicisme et M<sup>me</sup> de Staël crée le germanisme, qui dominera la philosophie et l'art pendant la plus brillante période littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais si grands soient-ils, ce ne sont point de véritables inventeurs en art : ils épuisent une veine ancienne dans la ligne de Rousseau écrivain. Ils sont aristocratiques ; ils ont rouvert les tombeaux des vieilles églises et adoré leurs reliques ; or, c'est une veine nouvelle d'art et d'émotion que Saint-Simon a ouverte, dans un tréfonds vierge. Il disperse tombeaux et reliques ; et c'est un palais inédit qu'il a

entendu construire sous le vocable de Newton, symbole de la science et de la liberté d'examen.

Ni Chateaubriand ni M<sup>me</sup> de Staël ne lui ont rien suggéré de son appel à la vie : s'il leur ressemble, c'est par la grandeur ; et, comme eux, il est une manière d'hérétique en ce temps qui honore deux ou trois versificateurs glacés.

Le « mépris de la vie » a « jusqu'ici dominé les beaux-arts » ; l'exaltation de la vie, pensée et travail, doit désormais les inspirer.

Saint-Simon veut que l'imagination s'émeuve à l'idée de la paix. Les idées pacifiques « ont aussi leur exaltation », écrit-il ; entendez leur lyrisme, leur poésie, leur fantaisie. Les beaux-arts « passionneront la société pour son bien-être, alors qu'ils l'ont jusqu'alors « si facilement passionnée pour son malheur et sa ruine » (1).

Les écrivains ont été, dans le passé, et sont, du temps de Saint-Simon, les gardiens du trône ; les peintres, les sculpteurs, les musiciens, le parent et l'amusement. Racine et Molière, comme dit Stendhal, *travail-*

---

(1) *Opinions litt., phil. et ind.* (1825).

*laient pour les marquis.* Ce que Racine et Molière ont fait pour les marquis, ce sont les écrivains et les artistes des temps industriels qui le feront pour les producteurs : ils défendront le travail, pareront de beauté ses disciplines et ses obligations. Ils développeront « la partie poétique du nouveau système (1) ».

Un art lié au bien-être : mais serait-ce à un art utilitaire que Saint-Simon a convié poètes et peintres ? N'a-t-il pensé qu'à un art scientifique ou moralisateur, à un art en action, comme il y a une morale en action ? Aurait-il proscrit la fantaisie ?

Saint-Simon ne s'est pas posé ces questions ; et il ne pouvait se poser des questions qui ont été formulées par des poètes, et que seuls des poètes pouvaient formuler, assez longtemps après lui, aux temps romantiques de l'art pour l'art.

Saint-Simon a simplement demandé que l'art devînt désormais scientifique et industriel comme il fut religieux, féodal ou militaire en s'inspirant du milieu ; et il espérait qu'un tel art, avec ses techniques propres, aiderait à se formuler et à se per-

---

(1) *Œuvres choisies*, t. III, 238.

fectionner la civilisation nouvelle, dans les conditions mêmes où l'art des temps de la monarchie catholique servait à la défense politique du trône et de l'autel, tout en ne paraissant que l'orner délicieusement.

L'art nouveau aidera le travail, comme l'art monarchiste a aidé l'oisiveté; celui-là sera un hymne excitant au labeur industriel, comme celui-ci a été un hymne excitant à la guerre. C'est par ses sources d'inspiration, c'est par sa fin que l'art sera utile, sans que l'artiste soit invité par Saint-Simon à faire le prêcheur ou le moralisateur.

Saint-Simon a proscrit dans les arts « l'imagination sans objet » ; sans doute ; mais par là il entendait non pas proscrire la fantaisie ou la liberté dans l'inspiration de l'artiste, mais proscrire l'imagination au service de la gloire militaire. Ce qui doit désormais être déclaré sans *objet poétique*, c'est la guerre, c'est la religion.

L'utile auquel pense Saint-Simon n'est ni l'utile selon le marchand, ni l'utile selon le savant. Pour l'entendre, il faut ouvrir le *Racine et Shakespeare*, où Stendhal a écrit que Macbeth, avec ses passions, « touche et instruit à la fois ». Ce genre



d'instruction, voilà l'utile dans l'art, selon Saint-Simon, l'utile perfectionnement spirituel que nous acquérons en lisant les grands artistes.

On connaît la célèbre formule de Théophile Gautier : *Dès qu'une chose devient utile, elle cesse d'être belle* (1). Une telle pensée a été étrangère à Saint-Simon, et à Hugo aussi bien qu'à l'auteur de *Stello*.

C'est en écho de Saint-Simon que Victor Hugo a comparé le poète à un mage : *son esprit doit contenir la somme des idées de son temps ; qu'il fasse flamboyer l'avenir !* La préface des *Rayons et Ombres*, tel poème des *Contemplations* (les mages), tel discours du docteur Noir, dans *Stello*, donnent de l'utilitarisme saint-simonien une traduction littéraire qui, après l'indication stendhalienne, témoigne de sa valeur proprement esthétique. Hugo a lu Saint-Simon ; on le sait ; et, baigné dans sa pensée, comme tous ses contemporains, il ne s'est jamais retourné vers lui pour le dénoncer comme un ennemi des artistes, qu'il eût fait déchoir au rang des artisans ou des

---

(1) Préface aux *Poésies complètes*.

pédagogues, simples fabricants d'objets ou de sentences utiles.

Proudhon a écrit un livre : *Du principe de l'art*, qui est nettement d'inspiration saint-simonienne (1) ; or, s'il a voulu que l'artiste respecte le juste et l'utile, il n'a eu garde de méconnaître que ce respect n'est pas tout l'art. En Courbet, il admire le « profond moraliste », mais aussi « le profond artiste » (2) : les deux mots ne sont pas synonymes chez lui.

Proudhon, qui a pu prévoir l'objection, parce qu'elle avait été faite souvent de son temps, a répondu pour Saint-Simon et pour lui, en maintenant l'artiste dans la part d'autonomie spirituelle et technique sans laquelle il ne serait qu'un brave homme ou un honnête ouvrier. Il y a dans l'art un élément si spontanément étranger à la moralité et à l'utilité, qu'aucune œuvre n'est grande si elle est trop volontairement morale ou trop directement didactique.

---

(1) V. notamment, p. 183 et p. 198. Voici la définition de Proudhon : l'art est une représentation idéalisée de la nature et de nous-mêmes, en vue de perfectionnement physique et moral de notre espèce (p. 198).

(2) P. 211.



Balzac, catholique et royaliste, ouvre l'ère de l'art démilitarisé et démonarchisé annoncé par Saint-Simon.

Balzac a donné leur première forme d'art, avec puissance et génie, aux prévisions esthétiques de Saint-Simon : c'est sous sa plume que, pour la première fois, les faits de la vie industrielle et commerciale modernes, la faillite, la vente d'une maison, l'invention d'un produit, le geste du travail, l'angoisse d'une échéance, se sont trouvés avoir une grandeur du même ordre qu'une bataille, une crise d'amour ou un noble paysage. Le banquier, l'industriel et le marchand, promus co-gouvernants par Saint-Simon, sont élevés par Balzac à la même dignité romanesque que le gentilhomme ou la femme amoureuse.

Tous deux ont puisé le thème de leurs pensées dans le droit privé.

La vie laborieuse que Saint-Simon organisait en politique et en sociologue, Balzac l'a dramatisée en artiste ; et ce sera ensuite Eugène Süe et Victor Hugo, qui, pénétrant plus au fond des événements modernes,

parmi les voleurs, dans les bouges, dans les ateliers, parmi les pauvres et les ouvriers, pousseront plus avant, par leurs œuvres parfois étranges, la portée des prévisions industrielles saint-simoniennes : Hugo donnera aux égouts de Paris la majesté des catacombes romaines ; et, plus tard, Emile Zola parlera du ventre comme on parlait jusqu'alors du cœur et du cerveau, parties nobles du corps humain.

L'année même où meurt Balzac, Wagner écrit, comme conclusion à *Opéra et Drame*, ces lignes d'une portée vraiment saint-simonienne : « Le créateur de l'œuvre d'art de l'avenir n'est autre que *l'artiste du présent qui a le pressentiment* de l'avenir et aspire à en prendre sa part. »

Aux âges suivants, les artistes se sont efforcés de pénétrer plus à fond encore que Balzac et plus systématiquement dans la réalité sociale du siècle, le travail, les conflits économiques et la souffrance populaire, anxieux de l'avenir, selon le conseil de Saint-Simon, tels un Hugo dans les *Misérables*, un Zola, un Constantin Meunier, un Verhaeren, tels les Rosny, plus directement, plus souverainement sociologiques.

Sans prononcer le nom de Saint-Simon,

c'est en saint-simonien que Georges Sorel a étudié la valeur de l'art dans nos sociétés laborieuses ; et la rencontre de ce proudhonien limité et dur avec l'auteur aux multiples curiosités du *Nouveau Christianisme* relèverait du paradoxe, si l'on ne savait à quel point Proudhon, qui ne le croyait guère, a été pénétré de la pensée saint-simonienne (1).

« La forme la plus intéressante de l'art moderne, écrit Georges Sorel, *est celle qui fait complètement descendre la beauté dans l'utile.* »

Et il ajoutait, toujours dans cette tradition saint-simonienne : « Dans une société de travailleurs qui sont obligés de lutter... contre les difficultés de l'existence, l'intelligence se tourne presque entièrement sur la production et cherche à la rendre, à la fois, plus intense et plus parfaite : l'esprit descend dans l'industrie... »

Par l'art, le travail, qu'il pénétrera, se révélera au travailleur en sa spiritualité, en sa supériorité sentimentale, en sa moralité enfin, dans la mesure où il sera un

---

(1) « La valeur sociale de l'art » (*Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1901).

excitant de l'effort. Et ainsi, dit encore Sorel, « *l'éducation artistique*, au lieu d'être destinée à faire la joie des oisifs (oisif, le mot saint-simonien par excellence), *devient pour nous la base de la production industrielle*, pour faire comprendre à l'homme la grandeur de sa destinée et pour assurer le progrès matériel (progrès, autre mot saint-simonien), sans lequel il n'y aurait sans doute aucun progrès moral solide réalisable aujourd'hui. »

On aimerait que la classe ouvrière, qui est, on le sait, très sensible aux beautés d'un Beethoven ou d'un Molière, sentît s'éveiller en elle l'inquiétude de cet art nouveau. Art littéraire et art plastique.

Ce serait la preuve, arrachée aux plus lointaines profondeurs de son âme, qu'elle a dépassé le temps d'une simple philosophie de la misère ; qu'elle a dépassé la phase guerrière ; ce serait la preuve que plus puissante, déjà puissante, elle serait agitée par les premiers élans d'une sourde joie collective, d'une immense joie de puissance, condition nécessaire pour le développement de tout art.

L'art aidera la classe ouvrière à se comprendre comme productrice et justicière ;

*mais un art né d'elle* aura seul cette magnifique capacité de révélation.



Saint-Simon a demandé que l'artiste, *producteur* au même titre que l'industriel et le savant, devînt, comme eux, gouvernant, administrateur de la chose publique : pas plus que le savant dans son laboratoire ou l'industriel dans sa manufacture, l'artiste ne doit rester confiné dans son atelier. Les producteurs ont tous une expérience et des intérêts à faire valoir sur le plan social, des intérêts sociaux : leurs occupations, leur situation sociale, leurs œuvres attestent qu'ils ont une « haute capacité administrative (1). La politique n'étant que la science de la production, aux producteurs, à tous les producteurs, incombe un même devoir politique, un même devoir administratif.

C'est dans notre moment de productionnisme outrancier, devant un socialisme-communisme presque exclusivement préoccupé d'améliorations matérielles, que la

---

(1) *Œuvres choisies*, t. III, p. 287.

pensée saint-simonienne a pris sa pleine signification de civilisation : perdus au milieu du monde férocement industrialisé d'après guerre, les artistes ont eu, avec une sorte de brusquerie, le sentiment de leur force, l'instinct du rôle co-gouvernant que Saint-Simon leur offrit au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Et ils se sont groupés, avec tous les autres intellectuels, à la Confédération des Travailleurs intellectuels, signe de solidarité et moyen de libération, cellule du gouvernement prochain des capacités professionnelles annoncées par le maître d'Auguste Comte (1).

Nous voulons souhaiter que l'artiste soit présent dans tous les petits parlements professionnels que l'Etat moderne crée auprès de tous les grands services : par lui, et par le savant, seraient préservés la beauté ancienne, le culte désintéressé du vrai, en même temps que se fortifierait la nouvelle sentimentalité propre à l'industrie que Saint-Simon leur donna mission d'inventer et de faire aimer.

---

(1) Voir J. Sageret, *Le Syndicalisme intellectuel. Son rôle politique et social* (Plon, 1922).



## IX

### La Société Professionnelle des Nations

En octobre 1814, pendant la première Restauration, Saint-Simon publie, en collaboration avec son « élève » Augustin Thierry, *De la réorganisation de la Société européenne*.

Le sous-titre indique l'objet et la tendance du livre : *Ou de la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique conservant à chacun son indépendance nationale* (1).

Ce n'était pas la première fois que ce sujet immense retenait sa pensée : déjà, en 1802, il s'y arrêtait dans sa première étude imprimée, *Les lettres d'un citoyen de Genève à ses contemporains*, écrites après une visite passionnée à M<sup>me</sup> de Staël. On veut y trouver trace d'une influence de l'illustre publiciste.

L'internationalisme catholique est rem-

---

(1) *Œuvres complètes*, t. I, p. 151 et sqq.

placé, au XVIII<sup>e</sup> siècle, par un cosmopolitisme laïque ; et les rois aident à sa diffusion en parlant français avec Voltaire, Diderot ou Grimm ; M<sup>me</sup> de Staël l'a recueilli et comme systématisé dans son livre ardent et éloquent sur *l'Allemagne*. C'est par elle qu'il atteint Saint-Simon en sa forme la plus récente et la plus littéraire.

Ce cosmopolitisme entre artistes, philosophes et savants, entre rois et écrivains, Saint-Simon essaiera de l'organiser, en pleine gloire consulaire, au profit des peuples, contre les rois, les féodaux et les théologiens, avec le concours d'un conseil de savants et d'artistes. Et, avec sa belle imagination, il suggère, on s'en souvient, la création symbolique d'un « conseil de Newton. »

A ce conseil suprême, il demanda que fût remis le gouvernement de la planète.

Idée neuve, projet singulier, prodigieuse anticipation sur l'avenir de la science. Ce Newton, président de l'humanité, présente à l'esprit un beau et puissant symbole de travail et de liberté sous l'invocation de la science : il entendait ainsi vouer les peuples à l'expérience et à la production.

En invoquant le nom de celui qui, à ses yeux, avait découvert la plus grande loi physique des temps modernes, Saint-Simon prétendait proscrire les guerres, substituer à l'esprit de conquête, qui inspirera bientôt à Benjamin Constant un admirable pamphlet, l'esprit de recherche, faire de la production théorique et pratique la tâche essentielle des humains, grande œuvre en ces temps forcenés d'honneur militaire.

La science régente ; donc une politique expérimentale, une administration positive. Plus d'arbitraire dans les gouvernements ; plus de haines entre les peuples réconciliés par les laboratoires, qu'il appelait audacieusement des « ateliers théoriques ».

Il y a unité dans sa doctrine : c'est avec les mêmes éléments de pensée, avec les mêmes catégories sociales, en utilisant une même méthode scientifique, qu'il entend réorganiser l'intelligence, l'art, l'État, l'Europe enfin, société illimitée transformée en un immense et laborieux *atelier*.

En 1802, le système international de Saint-Simon est trop rationaliste, encore que les artistes fussent appelés à coopérer avec les savants à la gérance de la société. Dans le conseil de Newton faisaient défaut

les producteurs, les représentants de la « société des travailleurs » ; mais que d'idées neuves et hardies ! Dès ce début, il veut que l'Europe agisse *collectivement*. Plus « d'égoïsme national » ; car « cet égoïsme fait commettre de nation à nation les mêmes injustices que l'égoïsme personnel entre les individus. »

Ce que Saint-Simon veut, en 1814, douze ans plus tard, c'est toujours une Europe cohérente, mais plus unifiée encore, transformée en société confédérative, avec des institutions communes soumises à un gouvernement général, « indépendant des croyances qui passent et des opinions qui n'ont qu'un temps ». Par ce projet, les deux auteurs, qui continuent l'abbé de Saint-Pierre, mais en le renouvelant, annoncent, comme lui, notre Société des Nations, fille chétive d'une guerre géante.

Instabilité de l'ordre européen fondé sur des pactes de paix, c'est-à-dire faite de confédérations particulières, de coalitions d'intérêts opposés : ce qu'il faut aux peuples, proclament Saint-Simon et Augustin Thierry, c'est une organisation centrale. « A toute réunion de peuples comme à toute réunion d'hommes, il faut des institutions

communes, il faut une organisation : hors de là, tout se décide par la force. »

Au centre de l'Europe, une force prévoyante et coactive qui unisse les volontés nationales, divergentes de nature, concerté leurs mouvements, rende communs les intérêts qu'elles invoquent, et exécutoires les engagements qu'elles auront été tenues de prendre.

Cette force, Saint-Simon l'appelle, en 1814 : Parlement européen ; gouvernement confédératif. Aujourd'hui, nous disons : Société des Nations, super-Etat.

Saint-Simon ne cesse de penser à cette Europe renouvelée. Il écrit en 1816 : « Les guerres nuisent même au peuple vainqueur. » (1). Il écrit encore : « L'Europe aurait la meilleure organisation possible si toutes les nations qu'elle renferme étaient gouvernées chacune par un Parlement, reconnaissaient la suprématie d'un Parlement général placé au-dessus de tous les gouvernements nationaux et investi du pouvoir de juger leurs différends (2). »

En 1818, il a demandé dans *le Politique*,

---

(1) *De l'Industrie.*

(2) *Réorganisation de la Société européenne, 1814.*

le licenciement des armées permanentes. « L'expérience a prouvé que les armées permanentes ne valaient rien pour la guerre défensive. » Intéressante prophétie que la guerre mondiale, la guerre citoyenne, n'a pas démentie.

Saint-Simon a proposé un système vraiment international : il ne s'agit pour lui ni de fédérer des Etats, ni de confronter des diplomates, mais de créer un Etat, un super-Etat, un Etat de producteurs, une véritable administration européenne, « gouvernement général entièrement indépendant des gouvernements nationaux. » Ses vues, ici, sont vraiment géniales, tant elles devancent les temps, tant elles expriment de vérité et de nécessité.

On a parfois accolé l'épithète de césariens aux projets de Saint-Simon : sa pensée internationale, en particulier, la rejette véhémentement. Le super-Etat qu'il a suggéré ne devrait, il le dit en termes exprès, tirer sa puissance que de la seule force « qui ne doit rien à aucune puissance étrangère : l'opinion publique. » On ne peut contester qu'il ait eu l'idée d'une Société des Nations démocratiques, d'une ligue des peuples ; et on ne doit pas oublier qu'il

définit un peuple une « société de travailleurs ».

Nous ne sollicitons pas l'adhésion de Saint-Simon aux projets, aux doctrines, aux espérances de notre temps ; si on en doutait encore après cette citation, on devrait se rapporter dans son opuscule à un chapitre intitulé : *De la Chambre des députés du Parlement européen*.

Parlement dont il a écarté les oisifs et les discoureurs : c'est à une Chambre professionnelle qu'il songe, puisqu'il la composait des seuls négociants, savants, magistrats et administrateurs élus par leurs corporations.

Corporations : voilà une esquisse syndicaliste ; on en a déjà trouvé les premiers traits dans l'Etat saint-simonien.

Celui que Michelet appelait le plus hardi penseur du XIX<sup>e</sup> siècle a également prévu l'existence d'une Chambre européenne des Pairs ; nous dirions aujourd'hui un Sénat.

En 1802, on s'en souvient, Saint-Simon n'avait admis dans le gouvernement européen que les savants et les artistes ; à la fin de l'Empire, il appelle à la gestion commune les industriels pour des raisons que ses disciples ont, par la suite, bien déduites.

« Puisque la science avait si puissamment contribué à l'affranchissement de l'esprit humain (Réforme, Révolution), il sembla à Saint-Simon qu'elle devait prendre rang dans l'organisation générale. Mais il s'aperçut bientôt que toute théorie tire sa valeur générale de la possibilité de ses applications ; qu'ainsi la science doit être considérée comme moyen, jamais comme but. Alors il comprit que l'industrie, après avoir grandi presque complètement en dehors de l'Eglise, avait agi plus efficacement pour la faire tomber que la science elle-même (1).

L'abbé de Saint-Pierre, que Rousseau, notons-le en passant, a étudié et justement admiré, avait proposé l'institution d'un Congrès diplomatique permanent, ce qui n'eût pas enlevé aux États le sentiment de leur souveraineté, partant celui de leur individualisme, ce qui n'eût pas brisé leurs instruments d'impérialisme : Saint-Simon, perspicace, a dénoncé « dans le système » de son prédécesseur « une garantie réciproque entre les princes de conserver le pouvoir arbitraire. »

La Société des Nations, née en 1918, est

---

(1) *L'Organisateur*, n° 10, janvier 1830.



une assemblée diplomatique qui, dans son « devenir », est saint-simonienne, mais qui, dans son régime actuel, est dans la ligne de l'abbé de Saint-Pierre : elle est, en effet, gouvernée par des délégués plénipotentiaires munis de mandats par leurs gouvernants et non par des députés élus ; elle statue *ad referendum*, donc point d'autonomie. C'est un congrès administratif, une organisation diplomatique et non un super-Etat. La diplomatie y contrarie constamment, par l'effet, de cette constitution, la bonne volonté internationale suggérée par son titre de société, en prétendant soumettre ses délibérations aux intérêts des souverainetés diverses que son statut ne nie qu'implicitement.

Si faible, si nationaliste soit encore la Société des Nations, elle n'en constitue pas moins le premier effort de l'univers, et non plus seulement de l'Europe, pour se soumettre à une règle commune de droit : aussi toute critique doit-elle tendre à la perfectionner en la rattachant de plus en plus directement à la vie, aux intérêts et aux groupements de producteurs, selon l'enseignement de Saint-Simon. Aux producteurs, à tous les producteurs le soin d'administrer

chaque élément de la communauté universelle, et la communauté elle-même, au sein d'un suprême Etat où les vieux Etats ne seraient plus que de vastes départements démonarchisés.

Les vues neuves, qui abondent dans la *Réorganisation de la Société européenne*, atteignent peut-être leur maximum d'utilité dans cette phrase que les Européens, que les citoyens de l'univers ne méditeront jamais trop attentivement : « Il viendra sans doute un temps où tous les peuples de l'Europe sentiront qu'il faut régler les points d'intérêt général avant de descendre aux intérêts nationaux... »

S'il est étonnant qu'un homme ait pu écrire une pensée si supérieure aux circonstances belliqueuses et militaires de son époque, il est peut-être plus étonnant encore que les philosophes et les publicistes du xx<sup>e</sup> siècle soient encore dans l'obligation, cent ans plus tard, de défendre le principe de la primauté des intérêts généraux qu'il a posé avec une impérieuse précision.

Les faits commencent à réaliser cette vue de Saint-Simon : c'est par le Bureau international du travail, partie constitutive de

la Société des Nations, que nous voyons les *législations nationales* adopter, sur ses projets et recommandations, des règles protectrices du travail. Ce que de nombreux Etats abandonnés à leur seule souveraineté n'avaient pu faire, ils le font comme membres de la Conférence internationale du travail, emportés malgré eux dans le mouvement créé par la notion nouvelle d'un intérêt général mondial.

Le temps prophétisé par Saint-Simon n'est pas encore complètement venu, puisque les peuples, restés en partie aveugles sur leurs intérêts collectifs et populaires, après cinq ans de guerre, prétendent encore régler la plupart de leurs intérêts nationaux avant leurs intérêts internationaux, affirmant même l'existence d'intérêts nationaux avant les intérêts internationaux, comme s'il existait, au temps de l'industrie internationalisée et de la science, plusieurs conceptions de l'hygiène et de la liberté humaine, comme si les peuples ne possédaient pas actuellement un fonds commun de certitudes scientifiques et de croyances morales.

C'est Saint-Simon qui a raison ; raison aujourd'hui plus encore qu'en 1814 ;

aujourd'hui où nous voyons plus que jamais la solidarité, s'imposer entre les Etats dans la misère comme dans la fortune, tant les interdépendances économiques les ont liés dans la prospérité comme dans le malheur et dans la mort. Apprenons avec Saint-Simon à ne plus parler d'intérêts purement nationaux, de même que nous ne parlons plus d'intérêts exclusivement provinciaux dans un Etat du type moderne.

Saint-Simon nous aura enseigné la politique expérimentale, le parlementarisme professionnel, enfin la Société des Nations; tous les moyens répondant à l'attente actuelle des peuples rêvant d'ordre et de paix.

---

## Entre Rousseau, Babeuf, Fourier et Marx

Ce qui reste vivant de la pensée de Saint-Simon, si éloigné que soit le socialisme contemporain de son industrialisme, c'est qu'il a eu le premier l'intuition d'une classe ouvrière qu'il appelle la « classe la plus nombreuse et la plus pauvre », d'une classe non révolutionnaire, c'est entendu, mais enfin d'une classe vivant d'une vie propre : cette classe, il a voulu l'incorporer à la société moderne, dont elle était juridiquement et moralement exclue ; il a demandé que ses membres devinssent « sociétaires ». Et à ce prolétariat n'a-t-il pas, en réalité, donné la première place, puisqu'il a fait du travail le fondement de l'ordre nouveau ?

C'est par là que Saint-Simon apparaît comme l'ancêtre du socialisme : en mettant la production au premier plan de la vie et de la pensée. On a toujours insisté sur les différences entre l'industrialisme social de

Saint-Simon et le collectivisme de Marx ; on a rarement dégagé, par delà leurs systèmes, cet économisme fondamental.

Chez Saint-Simon, comme d'ailleurs chez tous les philosophes sociaux, l'idée importe toujours plus que la forme pratique où ils l'ont enfermée ; or, c'est à cette forme pratique que s'arrêtent, en général, les commentateurs, c'est-à-dire à la partie la moins substantielle de sa pensée.

Chez les plus grands de ces philosophes, on voit l'idée rester longtemps jeune, tandis que la forme se dessèche assez rapidement, d'autant moins vivante chronologiquement que la précision dans le plan de réforme a été poussée plus loin. Ainsi, chez Saint-Simon, son énumération des producteurs date ; mais non son idée générale que tout le gouvernement doit être confié aux producteurs.

C'est, en effet, une idée quasi immortelle que Saint-Simon a émise, une idée que le temps du moins n'a pas encore entamée, lorsqu'il a demandé que le gouvernement fût remis aux producteurs, aux travailleurs ; et on en extraira d'autant plus de substance, pour plus longtemps, qu'on la dégagera mieux des projets ou des énumé-

rations par où il a pensé la rendre plus immédiatement sensible à ses contemporains.

Avant Saint-Simon, Ricardo avait rattaché au travail toute justification de la propriété, partant de l'ordre, mais ce rattachement, qui était économique chez ce grand précurseur, devient social chez Saint-Simon, comme il le sera également, plus tard, chez Marx et Engels : social, cela veut dire que Saint-Simon et Marx ont transformé en moyen de réforme ou de révolution, mots synonymes pour l'historien et le sociologue, ce qui resta, dans la pensée de Ricardo, la simple constatation scientifique d'un fait se suffisant à lui-même.

Sans doute Saint-Simon a-t-il envisagé la classe ouvrière sous l'angle de la pauvreté; mais il a pourtant compris, il a déjà compris, il a le premier compris, que l'affranchissement des prolétaires viendrait non de la politique, non de la charité, mais du procès de la production, « des grandes combinaisons industrielles » (1). Et si l'on

---

(1) *Nouveau Christianisme* (*Œuvres de Saint-Simon*, éd. O. Rodrigues, 1841, p. 146).

objecte qu'il a voulu remettre aux puissants le soin de préparer cet affranchissement et non aux ouvriers eux-mêmes, on répondra qu'il range ces puissants, artistes, savants et chefs des travaux industriels, dans la classe des travailleurs.

L'affranchissement, il l'attend non pas d'une action des non-travailleurs, mais d'une élite prise parmi ces travailleurs. Et ce n'est pas une nuance que nous soulignons arbitrairement : il y a ici un large trait tiré par Saint-Simon lui-même.

Au temps de Saint-Simon, la supériorité intellectuelle et sociale, ou capacité, était, uniquement, dans les classes riches ; aussi est-ce vers ces classes riches qu'il s'est tourné pour trouver parmi ses membres des aides intellectuelles et administratives. Mais celui qui le lit attentivement sait que ce n'est pas aux riches entendus comme groupe d'argent qu'il a demandé de fournir à l'Etat des artistes, des producteurs, des administrateurs, voire des gouvernants : c'est aux riches cultivés, qu'il a fait appel, en tant que capacité sociale, à « *l'aristocratie du talent* ». Dans le riche, il a retenu surtout le possesseur de la science théorique ou pratique. Sans doute, cherche-t-il,



ce faisant, une formule d'autorité, mais l'autorité ne la remet-il pas aux plus capables par la culture et le travail dans une société qui, de ce fait même, est déféodalisée, il ne faut pas l'oublier, société où il n'y a que des travailleurs, donc démocratisée ? Quel démocrate d'une authenticité moins discutée que la sienne a demandé jamais que la direction de la nation fût remise aux meneurs démagogiques d'une plèbe inculte et turbulente ?

Il y a dans Saint-Simon une chaleur démophile et un sens de la justice qui l'éloignent de Bonald ou de Maistre, qu'il a loués ; et c'est d'ailleurs parce qu'il a loué ces deux théologiens féodaux, on ne sait trop pourquoi, en dehors de ses sympathies profondes, qu'on les a rapprochés tous les trois les uns des autres, comme s'ils appartenaient à une même famille spirituelle.

Vouloir que les hommes les plus capables seuls gouvernent, et gouvernent seuls, c'est vouloir fonder la société sur la science et le travail : rien de moins féodal ; rien de moins mystique, partant, rien de plus démocratique, si par démocratie il faut entendre le gouvernement du plus grand nombre, le gouvernement favorable au plus

grand nombre ; partant, rien n'est plus socialiste, si par socialisme on entend un régime donnant toute prééminence aux producteurs.



La classe ouvrière, Saint-Simon ne pouvait la voir, de son temps, comme classe créatrice ; c'est tout juste possible aujourd'hui ; il n'a pu la voir que dans la pauvreté : c'était une plèbe exténuée par un travail intensif et long, avilie par une morale inégalitaire et maintenue dans la servitude par un droit despotique.

Le travail emprisonnait pendant douze heures, quinze heures, dix-sept heures de suite, chaque jour, dans des usines sales, noires, *la classe la plus pauvre et la plus nombreuse*, pour reprendre la célèbre formule du maître. Buret, Pecqueur, Audi-ganne ont décrit, plus tard, cette misère en traits ineffaçables.

Mais si Saint-Simon n'a pas parlé de la solidarité révolutionnaire des ouvriers, que Marx d'ailleurs n'a formulée que vingt ans après sa mort, du moins Saint-Simon a-t-il vu en sa complexité l'œuvre elle-même de

la production, les virtualités de rénovation politique en gestation dans la technique ; il a su observer les promesses de transformation constitutionnelle et industrielle là où elles étaient à son époque, chez les chefs des usines, animateurs de ces ouvriers, et chez les animateurs de ces chefs, c'est-à-dire les banquiers.

On doit retenir comme une observation prodigieusement originale cette vue sur l'avenir gouvernemental des industriels, en un temps où le libéralisme de Benjamin Constant ou le républicanisme de Voyer d'Argenson constituaient les éléments les plus audacieux de la pensée politique de l'époque, les noyaux de conspirateurs exceptés.

Ce n'est qu'avec le développement de la classe ouvrière en conscience sociale, en dignité laborieuse, en élan révolutionnaire, ce n'est que devant une classe ouvrière gréviste et associée, qu'il a pu être possible de penser un prolétariat autonome possédant en lui-même ses moteurs d'action et de progrès ; de penser, en dehors de ses chefs, un prolétariat industriel capable par ses techniciens et ses manuels d'assurer, quelque jour, sans le secours extérieur de ces

animateurs de l'ère saint-simonienne, l'œuvre de la production.

Tous les livres de Saint-Simon sont dirigés contre la féodalité. Il a exalté l'art, la science et l'industrie. Bien loin de vouloir rendre ses titres à une caste ancienne, et en particulier à la caste militaire (féodalité), il a demandé un gouvernement dont « les dispositions principales doivent avoir pour objet de combiner le plus sagement possible les travaux à faire pour la société, pour améliorer physiquement et moralement l'existence de tous ses membres » (1).

Les membres de l'Etat : tous des travailleurs dans une France « devenue une grande manufacture » ; « les travailleurs sont la société véritable », la « société légitime ».

Saint-Simon a écrit, dans *l'Introduction aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle*, que les plus grandes œuvres étaient de main de gentilshommes ; et il s'est vanté, dans son autobiographie, on s'en souvient, de descendre de Charlemagne : mais ce sont là boutades sans aucune influence sur

---

(1) *Œuvres choisies*, t. II, pp. 437-438.

ses idées, sur les formes des institutions qu'il a suggérées. En nul endroit, il n'a réclamé de place pour les gentilshommes ; et sa pensée vraie sur la royauté est, on l'a vu, une idée négative. L'éviction des féodaux, voilà à quoi tend tout son système ; recouvrir cette forte tendance sous quelques boutades de nervosité, c'est méconnaître complètement l'essentiel de sa pensée.

Ce que Stendhal a dit du fils de La Fayette, il faut le dire de Saint-Simon, compagnon de Washington : Saint-Simon est un « vrai citoyen des Etats-Unis, parfaitement pur de toute idée nobiliaire » (1).

La grande idée critique de Saint-Simon, c'est que les nobles et les prêtres sont incompétents en toutes choses : en matière de production, de philosophie ou de gouvernement. Sa grande idée constructive, c'est que les savants, les industriels et les artistes, tous producteurs, comme on l'a vu, doivent « combiner leurs forces » pour penser et gouverner en commun au lieu et place de ces désœuvrés et de ces stériles disputeurs.

---

(1) *Souvenirs d'égotisme*, p. 47.

Voilà ce qu'il faut retenir de Saint-Simon ; et cela seulement, du moins si l'on veut voir les grandes lignes directrices de sa pensée vers l'avenir.



Une parenté avec Marx ; nulle parenté avec Rousseau.

Au temps de l'artisan et du petit tenancier rural, une philosophie de la liberté individuelle inspire assez facilement à Rousseau sa philosophie politique ; et comme plus tard Proudhon, il ne songe qu'à des groupes d'étendue médiocre : c'est une philosophie de l'organisation de groupes immenses que les villes-usines inspireront à ses émules de l'âge de l'acier à coupes rapides, d'un point de vue formidablement collectif.

Hier, discipline d'individu à individu ; aujourd'hui, de groupe en groupe.

Au chapitre III du livre II de son *Contrat*, Rousseau proclame que chaque citoyen *ne doit opiner que d'après lui*, et fort de son individualiste pensée démocratique, il proscriit toute « société partielle » dans l'État, comme contraire à cette liberté d'opinion en chaque individu. Nous, au

contraire, nous voyons un agent de progrès possible dans la création de vastes sociétés partielles au sein de l'État, sociétés au milieu desquelles chaque citoyen devra opiner.

Nous voulons des corps intermédiaires entre le centre et les individus, ou plus exactement, les citoyens modernes seraient disposés à ne vouloir reconnaître de bienfaisance politique qu'aux corps intermédiaires qui, autrefois rejetés, sont considérés de plus en plus comme les cadres nécessaires et même obligatoires de notre activité économique ou de notre perfectionnement intellectuel et civique..

La Révolution de 89, en pensant dans le même plan que Rousseau, crut pouvoir unifier tous les intérêts de la nation autour d'une volonté dénommée générale : plus de pouvoirs, de corps ou d'intérêts intermédiaires ; rien qu'un pouvoir central, un corps central, un intérêt central.

Excessive simplification ; utile en son temps, mais que l'histoire n'a pas ratifiée pour les temps suivants : les faits n'ont pas cessé de pousser à la création de corps intermédiaires sous le nom de syndicats, de trusts, de cartels, de comptoirs d'achats,

pour ne parler que des organismes économiques.

À circonstances aussi différentes, points de vue différents : au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est d'une philosophie des rapports entre individus et souverain, c'est-à-dire de la liberté individuelle selon Jean-Jacques, dont a besoin le citoyen pour abattre l'arbitraire du souverain, qui prétendait avoir de la volonté pour tout le peuple ; au XX<sup>e</sup> siècle, la liberté civique demeurant victorieuse, c'est d'une philosophie de relations entre groupes économiques selon Saint-Simon dont on a besoin pour abattre les grandes puissances anonymes industrielles, maîtresses despotiques de la production et de la consommation, et même de la pensée, puisqu'elles sont propriétaires de la presse.

\*  
\*\*

Mais y a-t-il là antithèse autant qu'il y paraît et que nous paraissions le suggérer ? N'y aurait-il que crise d'obéissance en 89 ; n'y aurait-il que crise de production ou de travail au siècle de la grande industrie ?

D'abord conflit de liberté, en 89 ; mais aussi conflit de production ; au XX<sup>e</sup> siècle,



d'abord conflit de production ; mais aussi conflit de liberté.

En 89, la crise de liberté est une crise de travail dans la mesure où Sieyès prétend philosopher au nom de la bourgeoisie, qu'il qualifie expressément de seule classe laborieuse ; et, au xx<sup>e</sup> siècle, nous devons noter une crise nouvelle d'obéissance sous la crise de l'organisation de la production, dans la mesure où les ouvriers nient la légitimité de l'autorité des chefs et bénéficiaires de la production.

Ma liberté, dit le sujet en 89 ; ma liberté, dit encore l'ouvrier des grandes usines. Mais tandis que l'un considère une personne, le roi, suprême détenteur de la volonté politique, l'autre considère des groupes, le capitalisme, suprême détenteur collectif et anonyme de la volonté économique.

Le sujet de 89 lutte contre le roi, contre un individu ; il voit Louis XVI se détachant solitaire au milieu de l'Etat comme une puissance individuelle quasi divine. L'ouvrier et le consommateur de nos jours luttent contre des collectivités massives dont ils ne voient ni ne connaissent les chefs : loin de se détacher en relief à la

façon des anciens rois, ces chefs restent, en général, invisibles, anonymes et collectifs.

Salaires et prix tombent sur l'ouvrier et le consommateur mal groupés comme des oracles mystérieux de trusts et de cartels sinâiques. Partout, des groupes ; les individus pensent et s'affrontent en groupes.

On conçoit que dans les compactes civilisations de ce temps, agglomérant les individus en groupes serrés comme autant de légions thébaines dans des villes tentaculaires, sous la direction de sociétés anonymes grandes parfois comme des Etats, l'esprit des hommes ne soit pas poussé à l'étude des problèmes de liberté individuelle : à ce spectacle, comme au spectacle des rues encombrées de piétons et de voitures, bruyantes et trop fréquentées, il ne peut venir à l'esprit de l'observateur, publiciste ou gouvernant, que des idées d'organisation, c'est-à-dire des idées tendant à restreindre au profit du groupe la liberté de circulation de chaque individu.

Rousseau a ramené l'objet de la société à cette formule : *trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun*

*s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant* (1).

Le « pacte social », pour employer sa terminologie, est d'ordre politique ; il a pour objet de déterminer le rapport nouveau entre le souverain et le sujet ; et, à la vérité, nonobstant quelques belles formules pleinement libératrices, c'est à fixer des limites au despotisme, voire à l'établir, dans certains cas, que tend le *Contrat*, le code du bourgeois-roi. Il cherche à donner une légitimité à l'obéissance nouvelle.

Rousseau a fourni aux démocraties modernes le manuel de servitude dont elles avaient encore besoin, qu'elles utilisent encore, après tant de milliers de siècles d'asservissement monarchiste ; et, en le notant, nous ne songeons point à accabler le Genevois sous le poids d'une civilisation pour laquelle il n'a pas écrit.

Venu après lui, Saint-Simon a parlé pour la civilisation industrielle de l'âge suivant. Aussi sa formule centrale est-elle toute différente de celle de Rousseau : c'est le pre-

---

(1) *Contrat social*, I, 6.

mier chapitre des disciplines scientifiques et usinières du XIX<sup>e</sup> siècle.

Voilà sa formule : « *Le législateur doit combiner l'organisation sociale de manière à stimuler le plus possible toutes les classes au travail et particulièrement aux travaux les plus utiles à la société (1).* »

En d'autres termes, le *but de la société est la production.*

\*\*

Le premier, avant Fourier, il a pensé en producteur, c'est-à-dire en organisateur du travail.

Le premier, avant Fourier, il a reconnu à la société son caractère d'*atelier*.

On accole toujours ces deux noms, Fourier et Saint-Simon : avec justice sous certains rapports ; mais à condition de ne pas pousser trop loin l'analogie entre eux. Il y a entre Fourier (qui n'a commencé à écrire qu'en 1808, alors que Saint-Simon a publié son premier opuscule en 1802) et Saint-Simon ce point commun : c'est que les faits sociaux leur sont apparus comme

---

(1) *Opinions*. (L'article n'est pas signé, mais tout y révèle la main du grand homme.)

soumis à des lois observables dans les mêmes conditions que les autres faits de la nature. Tous deux ont vu dans l'attraction newtonienne une loi générale englobant les faits célestes et humains à la façon de notre évolution darwinienne ou spencerienne. Mais alors que Saint-Simon a tenté un essai de science sociale fondée sur l'histoire, par une histoire sociologique, Fourier, utopiste, a tenté de rejeter, au moins en partie, cette étude du passé comme un « vice » devant empêcher et ayant empêché la « philosophie d'arriver à aucune découverte » (1).

Or, où trouver les éléments d'une science sociale ailleurs que dans l'observation des faits humains présents et passés ?

En réalité, le trouble génie de Fourier est plus étonnant par ses prophéties de détail que par l'ampleur de son système, qui est pourtant original et riche : il a analysé la « féodalité industrielle » naissante, prévu les Palace-Hôtels, selon l'ingénieuse remarque de Ch. Gide ; il est le maître des coopératives de production et de consommation.

---

(1) Egarement de la raison, *Phalange* (Publication des Œuvres de Fourier.)

Tout cela est neuf, intéressant, mais ce n'est pas lui, c'est Saint-Simon qui a eu l'intuition pleine et entière de l'organisation actuelle des facteurs humains coopérant à la production, sur un plan de nécessité, telle que ce temps s'efforce de la réaliser. Nous voyons les industriels, les savants, les ouvriers *poussés* à l'association et non point allant librement à l'association, sur un plan de liberté fouriériste; nous voyons la puissance publique devenir de plus en plus, sur l'injonction d'un déterminisme puissant et inexorable, la confédération de ces groupements nécessaires, l'Etat des producteurs; nous voyons les individus non groupés subir la loi de ces groupes; nous voyons enfin s'affronter non les « papillonnes » des aimables arboriculteurs fouriéristes, mais les ambitions formidables de groupes âpres et tenaces, dans chaque pays, de pays à pays, pour soumettre l'univers aux obligations sans cesse accrues d'une universelle et impérieuse production.



Saint-Simon dépasse Fourier; son génie dépasse plus encore Babeuf.

Babeuf appartient à la lignée politique. Le martyr de la conspiration des Égaux a voulu compléter Robespierre ; il a parlé et agi en Montagnard surtout ; aussi pour lui donner quelque part à la gloire des grands analystes sociaux, il faudra oublier son robespierrisme, son « radical-socialisme », pour reprendre au professeur Aulard une heureuse expression qui caractérise un babouvisme plus traditionnel que novateur.

Babeuf est un terroriste ; un rude et fort agitateur, mais enfin un terroriste. Il croit à l'efficacité des coups de mains, ancêtre de Blanqui et du soviétisme russe.

Saint-Simon est tout différent, et il diffère de Babeuf comme de Fourier, en tant que scientifique. Là est la différence fondamentale entre eux ; et là l'originalité fondamentale du maître d'Auguste Comte.

Babeuf a dit, dans l'*Analyse* de sa Doctrine, que « la nature a imposé à chacun l'obligation de travailler », et il y flétrit l'oisiveté comme un « crime ». Tout cela est dans Babeuf, mais ce n'est pas original comme chez Saint-Simon : Babeuf rejette l'oisiveté parce qu'elle crée une inégalité dans les jouissances entre les individus ; il pense en « partageux ».

Saint-Simon rejette l'oisiveté comme une occasion de diminution dans la production collective de la nation. Babeuf pense à la jouissance, au bonheur, d'abord ; Saint-Simon pense d'abord au travail ; et c'est dans le travail réglé et obligatoire qu'il voit une condition de bonheur. « L'homme le plus heureux, a-t-il écrit, est celui qui travaille (1). »

Au citoyen, Saint-Simon substitue le producteur ; et c'est dans la mesure où ce dernier réalisera sa collaboration avec un Etat, dégagé de la féodalité et de la théologie survivantes, qu'il aura dépassé le stade de la démocratie politique, selon Rousseau et Babeuf, pour entrer dans l'ère professionnelle, selon Saint-Simon.

---

---

(1) *Introduction aux travaux scientifiques de l'Humanité*, deuxième volume, n° 15.



## XI

### Le problème d'organisation et de pensée cent ans après la mort de Saint-Simon

La prépondérance politique et sociale accordée à la répression jusqu'à la fin de la Restauration, et même jusqu'au début du second Empire, s'explique par les circonstances dont la principale était l'insécurité des routes.

La sûreté des voies de communication est une acquisition très moderne. Quelques récents crimes de bandes, crimes de grande route dramatisés par la presse, nous permettent de reconstituer, à plus d'un siècle de distance, les préoccupations que le brigandage, la mendicité et le vagabondage des malfaiteurs nomades et associés ont pu donner aux anciens gouvernants : il y avait chez eux une extraordinaire hantise de rébellion collective.

Fils d'un couple criminel, l'homme n'est-il pas coupable par nature, selon la malédiction biblique ? Comme le proclamait

l'avocat général Servan dans son célèbre Discours sur l'Administration de la Justice (1768), « la vigilance du magistrat est une attention continuelle sur les actions des citoyens ».

Attention continuelle : donc obsession pénale.

Toutes les difficultés sociales, on les voit alors au travers du pauvre ; et c'est le délinquant, le conspirateur latent que l'on craint en lui. Aussi est-ce tout naturellement, Tocqueville l'a très intelligemment fait remarquer, que « le cavalier de la maréchaussée » apparaît, sous l'Ancien régime, comme « l'ordre lui-même » (1).

Plus de mendiants, et l'ordre reviendra. Prétendant, Louis-Bonaparte écrit, dans les années 40, un opuscule célèbre sur *l'Extinction du paupérisme*.

Quel publiciste pose encore le problème social comme un « problème du paupérisme », tel qu'il remplit encore ce livre, tel qu'il remplit plus ou moins les pages des travaux préparatoires du Code pénal de Napoléon recueillis par Locré ? On conçoit à cette époque, sous le premier Empire,

---

(1) *L'Ancien Régime*, 4<sup>e</sup> éd., p. 128.

les dépôts de mendicité comme des instruments d'ordre importants et le législateur se penche sur eux gravement pour leur arracher le secret de la sécurité sociale.

De nos jours, plus de « brigands » commettant des crimes collectifs, ni de mendiants par troupes. Autres préoccupations.

La délinquance s'est nuancée depuis lors et comme repliée sur elle-même : elle est devenue fluide et invisible, par un progrès dans la spiritualisation parallèle, en sa malfaisance, à celui de la Science et de l'Etat. Ce n'est plus le brigand des grands chemins, le voleur, le mendiant et l'assassin qui sont considérés comme essentiellement dangereux parmi les engrenages délicats de nos sociétés à production trustée, animée par un crédit gagé moins par des objets que par la confiance : la délinquance qui nous préoccupe aujourd'hui est presque aussi imperceptible matériellement que ce crédit où il entre tant de vaine imagination. Perdu dans le groupe d'intérêts auquel il appartient, le « haussier illicite » accomplit sa rapine presque sans gestes, avec des mots, par les moyens de la pensée, au milieu des images impérieusement suggestives de la publicité. Par l'intermé-

diaire des symboles du droit, maîtres complaisants de l'achat, de la vente, de l'expédition, du report, par toutes les opérations que de trop adroits comptables savent, dans la crainte du juge, rendre encore plus insaisissables qu'elles ne le sont en réalité, dès qu'elle deviennent abus de confiance ou escroquerie.

La grande délinquance moderne appartient à l'ordre économique ; et de vicinale elle est devenue internationale.

Ce qui nous apparaît illicite, particulièrement préjudiciable à la santé du corps social, c'est la coalition des vendeurs contre l'acheteur ; l'abus du profit : le crime contre la production et la consommation. Et ainsi nous voyons se profiler, en arrière de la pénalité ancienne, une notion toute nouvelle du crime ou du délit économique que le Code pénal de 1810, avec quelques textes sur les coalitions, tenta de définir et de punir sans avoir su donner aux tribunaux un moyen de se rendre efficacement répressifs.

Et il n'y a plus de pauvres ; du moins de pauvres au sens étroit du mot. Le pauvre s'est transformé en une personne juridique respectable sous les formes d'une

victime des risques sociaux ; d'inférieur, il est devenu créancier ; il s'appelle un chômeur, un accidenté du travail ; un vieil ouvrier retraité ; et désormais il invoque un droit sur les impôts en s'intitulant notre associé au compte des profits et pertes de la société.

Arraché au droit pénal, ce pauvre est intégré dans les relations économiques ; il est devenu un cas normal, un élément honorable des crises inéluctables. Sans l'influence des idées de justice et de solidarité, la bienfaisance est une forme d'activité qui perd de plus en plus de prestige ; elle s'effrite en même temps que la vieille notion du pauvre. On ne dit plus « aumône », on dit « secours » : on parle d'assistance ou d'assurance, « d'assurance productive ».

La police, naguère surtout répressive, cherche, en un tel milieu, à se donner des titres nouveaux au respect général, en s'intitulant — tout en restant répressive, d'ailleurs — gardienne de l'aliment sain et arbitre du juste prix, tutrice de l'acheteur. A Paris, le Préfet de Police est gouverneur des Halles et Ministre de la Consommation.

On ne dit plus : combattons le paupérisme ; on dit : organisons la production. Et c'est sur l'usine que se penchent le publiciste et le gouvernant délivrés de la terreur immense des Cartouche et des Mandrin, capitaines légendaires des compagnies routières de voleurs.

Dans notre univers usinier, en tout pays, quel que soit notre parti, notre croyance, notre profession, nous cherchons un moyen de défense dans une théorie de l'organisation économique avec la même âpreté que nos pères ont cherché cette défense dans une théorie de la répression du crime. Nous croyons plus efficacement aux bienfaits de l'organisation qu'à ceux de la peine.

De répressif, le gouvernement devient organisateur. Il pense de plus en plus que le désordre criminel sera mieux combattu par des institutions de travail que par des prisons.

Ce ne sont pas les traités de droit pénal qui abondent de nos jours, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, ou les traités de droit constitutionnel, comme au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais les traités d'organisation économique, les manuels de discipline usinière. Sur le chemin ouvert par Saint-Simon, Taylor a

remplacé Beccaria ; celui-ci conseille, punit ; celui-là : organise. Signe des temps : le dernier grand pénaliste français, René Bérenger, est le promoteur de la loi du *sursis* des peines.

Hier : comment punir ?

Aujourd'hui : comment et pour qui produire ?

L'ordre était lié autrefois à l'existence de bonnes prisons ; aujourd'hui, nous le lions à celle d'une bonne organisation du travail.

Comment produire, nous demandons-nous ? Et nous répondons, dans tous les pays, en formulant des idées vraiment universelles touchant les droits du travail et les besoins de la répartition des choses : socialisme, syndicalisme, communisme, interventionisme.

Partout nous sentons l'impuissance d'un programme qui ne serait que répressif et national, qui ne serait qu'autoritaire.

La préoccupation de la production est aussi vive et directe en nous aujourd'hui que chez nos pères la préoccupation de l'obéissance et de la sécurité vicinale. Ainsi avons-nous besoin de théories :

- Du prix normal des choses et du profit licite :

Du juste salaire ;

De l'administration du travail technique et administratif dans les usines, comptoirs de finances et magasins (taylorisme, chronométrage, fayolisme) ;

Du logement ;

De la collaboration du vendeur et du consommateur ;

De la collaboration du technicien, de l'ouvrier et du directeur dans l'industrie et le commerce ;

Du groupement professionnel ; de la collaboration des groupements professionnels et de l'Etat ;

De l'urbanisme ;

Du progrès administratif ou, en termes socialistes, d'une théorie de la révolution et de la réforme.

Travaillons à l'élaboration de ces règles et de ces institutions, mais en nous disant qu'elles ne répondront qu'en partie aux besoins de ce temps : à leur côté matériel.

Les réformateurs ont trop généralement tendance à ramener le problème du réaménagement de l'Etat à une recherche ne visant que les éléments administratifs de l'ordre. Eléments administratifs ou matériels. Volontiers, ils admettraient même



que l'ordre dépend avant tout des institutions : or, donner au problème de réorganisation de ce temps un caractère aussi exclusivement administratif, c'est vouer à l'échec toutes les tentatives de réforme.

Comme l'a montré Saint-Simon, le problème est d'abord d'ordre moral ou intellectuel ; et c'est dans la mesure où nous le subordonnerons ou le lierons à une réforme des idées générales, et en particulier à une révision de nos conceptions en matière de morale politique, d'unité politique, d'opposition des minorités, de coalition ou de concentration des groupes et des tendances, de développement international, que nous réaliserons un ordre public différent de l'ordre public ancien, qui avait pour principal soutien la puissance répressive de la police et des tribunaux.

Nous ne comprendrons notre temps et nous ne sortirons du chaos où nous nous débattons que lorsque nos Rousseau, nos Montesquieu, nos Beccaria, nos Sieyès nous auront donné, à la suite d'Henri de Saint-Simon, les recueils de préceptes qui, vis-à-vis de nos actuels besoins d'organisation économique, joueront, sur un plan international, le rôle disciplinaire du *Con-*

*trat Social, de l'Esprit des Lois* ou du *Traité des Peines* vis-à-vis des besoins de sécurité vicinale et de liberté politique si nerveusement ressentis pendant toute la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Notre temps sent, mais n'a pas encore formulé nettement ses principes, les principes de sa morale économique ; aussi, en fait, oublieux de Saint-Simon, agissons-nous en jugeant trop souvent les événements, les hommes, les institutions, au mètre de conceptions assez incoordonnées, d'ordre plus monarchiste que nos civilisations usinières ne devraient le comporter logiquement ; au critérium de conceptions plus nationalistes que ne devraient le comporter nos relations et dépendances internationales. Et elles ont, d'autre part, un caractère encore trop mystique en face de nos connaissances scientifiques et de leur agnosticisme latent.

Dans les partis politiques, on croit encore assez communément, par exemple, à la supériorité de l'unité idéologique sur le pluralisme idéologique ; à la supériorité des partis homogènes sur les fédérations de groupes ; il y a une tendance à marquer d'un signe d'infamie morale ou d'infériorité

rité intellectuelle ceux qui ne pensent pas comme nous, en particulier ceux qui ne pensent plus comme nous. La cité politique connaît le crime d'hérésie. Et, tout remplis encore de machiavélisme, nous révérons parfois dans l'homme politique heureux des qualités de cautèle qui ne cadrent plus avec la notion moderne de l'Etat honnête homme progressivement admise par la jurisprudence de notre Conseil d'Etat.

Gouvernés, nous sentons, il est vrai, de plus en plus la disconvenance qui existe entre ces préférences disparates et ces forces contraires, entre certaines méthodes gouvernementales mal démachiavélisées et nos besoins d'honneur et de raison ; de plus en plus, nous demandons au « souverain » des démonstrations ou des excitations rationnelles : les institutions sans idéologie démonstrative ne nous suffisent pas. D'où notre effort saint-simonien pour substituer à tant de reliquats des conceptions qui convenaient à nos pères, peu voyageurs et conquérants, admirateurs du *statu quo*, une philosophie politique en harmonie avec nos nouvelles habitudes mentales, dérivées de la science et de la grande industrie.



Nous cherchons cette nouvelle philosophie politique en êtres auxquels la science et l'industrie ont donné des inquiétudes d'avenir et des besoins de mobilité naguère inconnus : c'est la fluctuation des hypothèses et la facilité des déplacements qui nous ont transformés tous de conservateurs en réformistes plus ou moins déracinés. Nous ne nous satisfaisons plus des seuls horizons de notre village natal, du seul programme de notre parti, de l'art ou de la pensée de notre seul pays, des seuls bénéfices ou honneurs de notre profession.

L'immédiat nous oppresse, nomades de la chronologie et de l'espace.

De grandes théories dogmatiques ne s'ajusteront pas au cerveau de cet homme moderne qui est essentiellement réformiste parce qu'il pense désormais sur le *plan de l'avenir* : c'est là un changement formidable dont ne semblent pas avoir pris nettement conscience les préposés à la pensée collective. Dans sa perpétuelle anxiété du nouveau, l'homme moderne qui mène une vie tourmentée faite d'espérance et de

déconvenue, a besoin de théories rapides, provisoires, à dramatiques déliés.

Là où un rêveur du XVIII<sup>e</sup> siècle ne voyait que fixité, éternité, certitude, le publiciste du XX<sup>e</sup> voit, regarde un impétueux mouvement de faits qu'il sait devoir se modifier à mesure qu'il coule vers un avenir dont il ne comprendra pas la tendance s'il n'en est pas passionnément curieux.

Cette idée nouvelle de l'avenir, d'un avenir meilleur, de l'âge d'or saint-simonien, inspire aux actes des multitudes une instabilité dont les gouvernants et les philosophes devront comprendre la fatalité au siècle des hypothèses scientifiques et des communications rapides.

La politique nouvelle devra tenir compte de cette évolution. Un gouvernement, une philosophie politique ne rallieront, ne rallient les masses que dans la mesure où celles-ci les sentent progressifs : et il faut convenir que les chefs des groupements ouvriers ont été presque seuls jusqu'ici à comprendre toute la force d'entraînement incluse dans un programme dominé tout entier par des rêves d'avenir en perpétuelle revision.

Il est curieux de faire remarquer que le

clergé appuie une partie de sa propagande sur la connaissance qu'il a de cette instabilité de l'esprit moderne : le savant historien Rebelliau a fait remarquer que les pasteurs des confessions chrétiennes prenaient soin « d'alerter et allécher, non seulement la réflexion, mais la curiosité des fidèles » (1).

*Alerter* : voilà le mot qui ouvre des lumières sur l'évolution de notre intelligence.

Idées conductrices mobiles plus grandes que le présent, plus grandes aussi que notre village, notre parti et notre patrie.

L'individu de l'ancien régime pensait en villageois, c'est-à-dire, avec des idées dérivant des besoins et des habitudes du voisinage immédiat. Chaque village est une petite unité assez fermée.

Aujourd'hui, tout villageois tend à avoir une psychologie urbaine, et il a besoin de plus en plus des mêmes explications et institutions que le citadin, qui, depuis longtemps, pense sur un plan universel.

---

(1) « *Le fait religieux* » en France. *Correspondance de l'Union pour la Vérité*, janvier-février 1922, p. 59.



Philosophie laïque. Philosophie inspirée par l'esprit critique. Libre examen.

Les partis politiques et sociaux ont pourtant leur orthodoxie.

Sans doute : mais, répétons-le, dans le fond de la religion moderne et des apostolats politiques, il y a des notions et des tendances qui rendent très dissemblables le citoyen et le sujet, le croyant contemporain du croyant des grands âges de foi. L'homme moderne se montre, dans toutes ses manifestations, turbulent, sceptique et irrespectueux ; et si nous le voyons être mystique dans son action politique, nous le voyons, par contre, comprendre sa religion de moins en moins comme sa plus haute discipline spirituelle, de plus en plus comme un frein et un moyen de gouvernement.

La religion ne remplit plus à elle seule toute les parties élevées de la conscience de l'homme moderne : le catholique philosophe ou savant a la volonté de ne pas confondre ses aspirations religieuses avec ses préoccupations de science.

Pasteur a notamment fait cette distinction en termes célèbres dans son discours

de réception à l'Académie Française ; et c'est cela qui est nouveau.

L'esprit le plus religieux a désormais de sa raison une notion (notion providentielle, ou explicative) qui a résorbé en elle, sans qu'il s'en doute, presque tout ce qu'il y avait de divin en lui ; et, antiquement fils de Dieu, il s'intitule depuis Descartes, lorsqu'il pense ou observe, le serviteur de cette raison. Il n'est plus mû par une puissance extérieure, mais par sa pensée : je pense, donc je suis.

Il n'est point question de nier ici que Dieu joue un grand rôle dans le *Discours* de Descartes ; mais à qui lit attentivement cet opuscule illustre s'impose fortement la pensée que Dieu n'est pas un élément essentiel de la philosophie cartésienne. Dieu y apparaît « surnuméraire », pour reprendre à Bossuet l'extraordinaire et pittoresque expression qu'il a appliquée à la création de la femme au premier jour du monde.

Il en est pour chaque livre, pour chaque expérience des hommes de la science moderne comme pour le *Discours* : l'explication divine n'est plus pour eux, s'ils sont croyants, qu'un accessoire indépendant,



alors qu'avant Descartes elle faisait corps avec chaque livre, chaque expérience, sauf en quelques rares et dangereuses exceptions de *libertinage*.

Si la religion, si la science, si la philosophie ont suivi des voies de raison sinon inconnues avant Descartes, du moins peu fréquentées avant lui, on ne s'étonnera pas que la politique, si mêlée aux croyances, s'efforce si lentement de les rejoindre, d'un mouvement alourdi parce que cette émancipation supplémentaire est concomittante à une formidable émancipation économique. Et là est la difficulté où jusqu'ici ont buté les efforts philosophiques et pratiques d'organisation économique tentés sur un plan d'universalité.

Quoi qu'il en soit de cette difficulté jusqu'ici insoluble, les inventeurs modernes de gouvernement, tout en restant partiellement influencés par la mystique religieuse et régaliennne inventée par la cité antique et portée à sa perfection par l'Eglise romaine, n'en apparaissent pas moins comme essayant de se mettre à l'école de l'expérience. Je veux, donc je suis, déclare à son tour le citoyen issu de la révolution ; et ainsi toute la volonté publique est rai-

*sonnable* depuis le *Discours*, raisonnable scientifiquement.

Les physiocrates ont créé l'économie politique en cartésiens ; Sieyès se rattache visiblement à Descartes ; Henri de Saint-Simon se déclare orgueilleusement son continuateur avec une grandeur dans l'ordre sociologique jusqu'ici inégalée ; et les publicistes et les savants modernes, s'ils ne se sont pas donné expressément à tâche de poursuivre l'œuvre de Descartes, les uns à travers ce puissant Sieyès ou ce génial Saint-Simon, les autres à travers Cabanis, ont du moins l'ambition de la renouveler en l'enrichissant par les apports de la science physique ou sociale. Claude Bernard est bien un fils direct, quoique lointain, de ce même Descartes qui a écrit un expérimental *Traité de l'Homme et de la Formation du Fœtus*, dont quelques fragments, de la portée la plus évidemment novatrice dans l'ordre expérimental, ont été résumés dans la cinquième partie de son *Discours de la Méthode*.

Descartes est le précurseur de la politique expérimentale aussi bien que de la philosophie et de la physiologie scientifiques.

Les temps s'enchaînent et aussi les disciplines spirituelles, les hypothèses scientifiques ou les programmes politiques aux tendances soit laïques, soit religieuses ; et, non moins fortement, en chaque catégorie d'étude ou d'action, s'enchaînent les unes aux autres les pratiques et les doctrines suivant un synchronisme de développement qui atteste tout à la fois l'espèce de monotonie métaphysique du génie humain depuis Descartes, sa prodigieuse diversité et pourtant sa fondamentale ambition d'unité. Le moderne veut être gouverné comme il pense, et il veut penser dans le privé et dans le public en invoquant une même discipline, la discipline mère des sciences expérimentales.

\*  
\*\*

Politiquement, c'est d'une discipline civique dont nous avons besoin : comment ramener à l'obéissance ce citoyen qui veut savoir avant d'obéir ?

La théorie et la pratique de la liberté et de l'autorité traditionnellement entendues dans un sens unilatéral et centralisateur, dans un sens étroitement national, gênent la libre expansion de notre civilisation ins-

table, curieuse, toute entière occupée à créer avec ses groupes économiques mille petits gouvernements professionnels, déjà puissants et impatients du joug bureaucratique. Comment rendre à la civilisation une unité sans amoindrir ces belles libertés innovatrices ?

C'est encore dans les grandes lignes tracées par Saint-Simon à travers le *Discours* cartésien que nous avons à inventer aujourd'hui la théorie de la discipline collective convenant à ces faits et à ces tendances : osons dire, *a priori*, qu'elle vaudra dans la mesure où elle aura su extraire, en vue d'une utilisation générale, ce que contiennent d'universel les innombrables techniques du travail, du travail en commun, dépossédé de ses vieux privilèges individuels par les associations capitalistes et ouvrières.

\*\*

La France du XVIII<sup>e</sup> siècle a inventé une théorie nationale de la *pondération des pouvoirs* que les institutions constitutionnelles ont progressivement organisées en des centaines de lois, de 1792 à nos jours : la France de notre temps requiert, et cha-

que pays avec elle, une théorie internationale de la *pondération des fonctions économiques*.

Pas plus que l'individu moderne ne peut plus se penser dans la solitude de sa conscience, l'Etat moderne ne peut se penser dans l'égoïsme de ses traditions et de ses besoins. Tous les peuples souffrent actuellement de ne pas être arrivés encore à cette vérité ; et ils souffriront dans leur alimentation et dans leur intelligence tant qu'ils ne se seront pas compris comme membres égaux et solidaires d'une société internationale.

Hier, institutions de pouvoir d'ordre surtout répressif, à aire peu étendue ; aujourd'hui, recherche d'institutions organisant la production et la consommation entre tous les peuples.

Ce contraste indique brièvement la dominante sociale et juridique du moment présent : il fixe son originalité propre, sans que l'effort tenté par lui pour se réaliser vers cette fin économique ait d'ailleurs épuisé tout son vieil élan du côté des anciennes puissances de répression et de conquête.

Quand le génie politique du *xx<sup>e</sup>* siècle

enseigné par Saint-Simon répondra-t-il par des œuvres à son inquiétude réformatrice par delà les destins de la patrie xénophobe, de la foi aveugle et de l'autorité despotique ? Nous avons l'espoir qu'il finira par mettre en forme, sans trop de souffrances, les principes jusqu'ici latents d'un « Esprit de la production », propres aux intérêts et aux préoccupations des groupements de citoyens-producteurs, tous solidaires les uns des autres sur toute la surface de la terre douloureuse.

---

## CONCLUSION

Avant Saint-Simon brillent quelques grands noms de réformateurs politiques : Etienne Marcel, Savaron et Philippe Pot, les extraordinaires orateurs du tiers état aux Etats généraux de 1488 et de 1614, Vauban, Turgot, Rousseau, l'abbé de Saint-Pierre, Sieyès, Babeuf. Près de lui, en France, un seul homme social comme lui, Fourier; derrière lui: tous les Français, devenus sociaux à son appel, tous les humains.

Les réformateurs qui ont vécu avant son ère ont pensé en politiques, c'est-à-dire en réorganiseurs du pouvoir. Il a dépassé le stade des droits de l'homme politique; il a écrit: « La Déclaration des droits de l'homme, qu'on a regardée comme la solution du problème de la liberté sociale, n'en était véritablement que l'énoncé (1). »

Les deux faits de notre temps, l'industrialisme et le socialisme, sont saint-simoniens. Nul, avant Saint-Simon, n'avait

---

(1) *L'Industrie* (*Œuvres complètes*, t. XIX, p. 84).

dénombré tous les facteurs sociaux, ni trouvé, ni même cherché les termes d'une loi les obligeant à un travail solidaire, grâce à une organisation collective de la société. Sans doute, Fourier a-t-il eu, lui aussi, la perception de ces éléments et de leur « devenir » social, mais plus tard et sur un plan individuel, puisqu'il les a vus s'agrégant volontairement par affinités de passions.

Saint-Simon a socialisé l'individu : il l'a socialisé en ce sens qu'il a intégré tous les individus dans la société comme facteurs nécessaires de la production. Pas de loisirs. Il ne leur a pas reconnu de liberté devant la production. Tous doivent travailler. Combien pauvres aujourd'hui apparaissent les petits univers auxquels Fourier a pensé, se suffisant à eux-mêmes, coopérateurs dans le travail et la consommation, où chacun entre, sort et travaille à volonté sur un plan d'arbitraire coopération.

Il y a eu des terroristes, des partageux avant et après Babeuf, avant et après Saint-Simon ; avant eux le travail a été exalté. Mais nul avant Saint-Simon, sauf quelques lueurs d'aube dans Sieyès, qui a parlé d'un « art social », n'avait songé à



tout ramener au travail et à ses arts utiles.

Là est son principal apport au fonds commun des idées modernes, son originalité, mais qui n'est pas plus totale que celle de Descartes : si Saint-Simon a Descartes pour prédécesseur, Descartes a pour prédécesseurs les réformateurs du xvi<sup>e</sup> siècle, qui ont les premiers osé rendre les Écritures tributaires du sens commun, de l'histoire et de la raison ; il a pour ancêtre Bacon ; disons plus justement : ils ont tous les deux, lui et Descartes, Bacon pour ancêtre, un prodigieux ancêtre.

La pensée de Saint-Simon correspond, dans l'ordre politique et social, à l'œuvre de Descartes dans l'ordre philosophique ; et ce n'était pas sans une vraie connaissance de ses propres affinités et de son rôle qu'il se disait son continuateur.

Descartes a rendu à la raison l'autonomie et la dignité qu'elle avait connue en Grèce et que la Rome constantinienne lui avait fait perdre, on sait par quels moyens et sur quelle voie douloureuse. Il la libéra de la révélation, en tant que celle-ci était le suprême moyen de connaissance.

Mais cette sécularisation n'a touché qu'aux choses de l'esprit ; expressément

Descartes a ignoré les choses de l'Etat. Aussi le clergé, quoiqu'il fût dépossédé par le cartésianisme de toute souveraineté en tant que penseur et savant, n'en resta pas moins gouvernant, l'Etat demeurant attaché à des croyances et à des pratiques que Descartes n'avait ruinées que dans l'ordre de l'abstraction, dans l'ordre de la science et de la philosophie. Le roi reste l'oint de Dieu et l'Eglise dépositaire d'une vérité pratique, valable aux yeux de Descartes, qui se disait « de la religion de son roi et de sa nourrice ».

Les formes théologiques et féodales de gouvernement ne furent pas soumises à une critique du même ordre rationaliste que la philosophie et la science par les successeurs immédiats de Descartes : tout leur effort demeura métaphysique, comme le sien. Ils discutent Dieu, mais jamais la légitimité des pouvoirs établis. Ce n'est qu'au xviii<sup>e</sup> siècle que commence à naître, avec Rousseau, avec Montesquieu, avec les physiocrates, avec l'abbé de Saint-Pierre, l'idée d'un gouvernement à forme séculière et civile ; mais idée qui ne se réalisa jamais complètement, même dans les esprits, par des projets tendant à arracher l'adminis-

tration de la chose publique aux prêtres, aux féodaux ou aux bourgeois oisifs, pour la remettre aux producteurs, à des industriels, à des savants, à des artistes, c'est-à-dire aux agents de la production aux lieux et place de ses paresseux bénéficiaires.

C'est à Saint-Simon qu'échut la tâche de faire à l'encontre de l'Etat théologique et féodal la critique que Descartes fit de la théologie : plus de théologie ou de métaphysique dans la raison scientifique, a dit l'un ; plus de théologie, plus de « métaphysique » dans l'Etat, a dit l'autre.

Gouverner, pour Saint-Simon, devient un phénomène du même ordre que penser pour Descartes : un acte rationnel. Grâce à lui, le monde de la pensée individuelle est rattaché au monde de la pensée sociale ; et les « chaînes de la raison » du cartésianisme se prolongent jusqu'à l'Etat saint-simonien pour le rendre, dans la mesure du possible, scientifique, expérimental : Saint-Simon dira *positif*.

Saint-Simon a ramené à l'unité l'effort pratique et l'effort théorique : il a appelé la science l'industrie théorique ; il a appelé le cabinet ou le laboratoire du savant un « atelier théorique ». On sent l'importance

formidable d'une telle identité : plus d'inégalité entre les hommes, tirée soit d'une révolution, soit d'une onction, soit du genre de pensée, soit du genre de travail. Un même effort pousse les êtres humains à savoir et à s'organiser dans une même ligne de raison tendant à l'égalité.

La science, qu'elle soit de l'application ou de la découverte théorique, doit devenir le moteur des sociétés, son moteur principal, encore que l'on ne puisse espérer avant longtemps l'élimination de tous reliquats religieux ; à la science, donc, à la raison universelle, la mission d'inspirer l'art, le droit public et le droit privé, l'administration, les relations internationales, comme la foi les inspira jadis et leur imprima despotiquement une forte unité céleste ; et cette mise au point social de l'œuvre cartésienne, voilà l'œuvre menée par Saint-Simon, on a vu avec quelle ardeur encyclopédique, quelle puissance dans l'observation et la synthèse, quelle acuité divinaire.

L'univers se sécularise : l'homme que l'on a appelé pape et prophète, avec une inintelligente ironie, a une place éminente dans l'histoire de cette sécularisation ; il

est notre Descartes social. Esprit laïque, Saint-Simon est grand laïcisateur, mais il a toujours dissimulé ses audaces rationnelles sous des affirmations monarchistes, comme Descartes prit des assurances contre la persécution du clergé en consacrant tant de pages superflues et laborieuses à prouver l'existence de Dieu.

Toute l'œuvre de Saint-Simon est un effort pour arracher l'Etat au clergé et aux féodaux, à ceux qui ne pensent pas selon la science, pour l'arracher aux parasites de la raison et du travail ; et cet effort, notre âge tente de le prolonger en institutions, mais difficilement, au milieu des retours de flamme de l'Inquisition.

Nous voyons tous aujourd'hui, avec ce grand homme, que « la question de l'organisation sociale doit être traitée absolument de la même manière que toutes les autres questions scientifiques » (1) ; et encore avec lui, nous croyons que « la capacité industrielle ou des arts et métiers doit se substituer au pouvoir du militaire » (2) ; que la « capacité scientifique » doit rempla-

---

(1) *L'Organisateur*, 1919-1920 (*Œuvres complètes*, t. XX, p. 218).

(2) *Eod. loc.*, p. 81.

cer « le pouvoir spirituel » des églises : quand toutes les parties de nos connaissances sont uniquement fondées sur des observations, la direction des affaires spirituelles doit être confiée à la capacité scientifique positive, « comme évidemment très supérieure à la théologie et à la métaphysique » (1).

Tout pour le travail utile ; le travail au pouvoir : et voilà l'industrialisme bourgeois et les socialismes s'essayant les uns et les autres à créer avec cette idée, sur des plans antagonistes, une politique expérimentale. Tout cela est neuf, au début du XIX<sup>e</sup> siècle ; tout cela est plein de sève. Nous vivons sur ces idées.



Deux noms dominant la pensée sociale du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle ; deux noms très éloignés l'un de l'autre politiquement et psychologiquement, alors que tout les rapproche dans les faits et dans l'action : Saint-Simon et Karl Marx.

Tandis que l'on voit l'influence de Marx.

---

(1) *Eod. loc.*, p. 83.

longtemps décisive, ne persister que par un effet de la sentimentalité des ouvriers qu'il a génialement éveillés à la lutte de classes, nous verrons celle de Saint-Simon étendre sur les faits contemporains une lumière plus large et sans laquelle nous ne les aurions jamais vus dans leurs détails ni compris dans leur harmonie.

Karl Marx a exprimé un moment de la classe ouvrière, et il est grand à sa mesure ; Saint-Simon, lui, a exprimé tous les moments de la société universelle depuis cent ans, et il est grand à la mesure même de cette société, comprise en ses ouvriers et ses bourgeois, en son industrie, en son histoire, en sa philosophie, en sa science, en sa religion, en ses internationalismes les plus impatients, en ses rois, en ses républicains, en son conservatisme et jusqu'en ses violences.

Marx a créé une grande doctrine, mais une doctrine de parti. Saint-Simon, que son génie optimiste prédisposait aux larges vues, a inventé une sociologie, la première sociologie ; et, dernier encyclopédiste, il a ouvert aux fabricants trustés et aux ouvriers syndiqués l'ère des gouvernements industriels.

L'enseignement social du maître a connu un succès prodigieux avec l'école saint-simonienne ; pas un de nos contemporains qui lui ait échappé. L'homme qui ne pensait que sur le plan du ciel ou de l'Etat, comme fidèle ou sujet, a accédé à son appel au plan social ; il se dit producteur ; et c'est depuis cette accession que le mot « social » est même devenu la nouvelle épithète de la fraternité humaine.



A lire les histoires de la littérature française, de *René* aux *Confessions* de Musset, il semble que le siècle souffre d'un même mal, du « mal du siècle » : l'éclatante pensée née de Saint-Simon y a complètement échappé. Privilège qu'elle a partagé avec Stendhal et Balzac.

Aux désespoirs des cœurs déçus, tel Vigny, à l'individualisme lyrique, au désenchantement de Lamartine, poète des traditions royales, s'opposent l'âpre ambition d'un Julien Sorel ou d'un Lucien Leuwen, d'un Rastignac ; s'opposent surtout la pensée optimiste, l'action collective de Saint-Simon et de ses élèves, leur puissant carté-



sianisme social. Là, point de mélancolie ; mais d'énergiques marches à travers l'histoire et l'avenir pour arracher à celle-là le secret de celui-ci. En Saint-Simon, point de repliements maladifs sur soi-même ; mais l'exaltation magnifique de l'effort social, un perpétuel hymne au travail ; un grand cri de pitié active devant les douleurs ouvrières.

Saint-Simon, longtemps ésotérique, même aux saint-simoniens de 1829, n'est parfaitement clair qu'aujourd'hui : les faits contemporains vont à lui comme à une lumière photographique.

N'y a-t-il pas comme une espérance saint-simonienne, dans notre attente d'un gouvernement économique, d'une administration scientifique et d'une libre croyance ? Il en est aujourd'hui de l'œuvre de Saint-Simon comme de celle de Stendhal : de même que l'auteur du *Rouge et Noir* a fixé dans les années 80 le temps où il serait compris, Saint-Simon a remis à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle l'ère qui réaliserait ses pronostics d'une industrie gouvernante.

Ceux qui réclament une constitution tournée à l'avantage du producteur, une morale anathématisant l'oisiveté, une poli-

tique expérimentale, ne rêvent point chimériquement dans un coin étroit de la chronologie contemporaine: tout un siècle de pensées plus ou moins saint-simoniennes rend intelligibles tous ces desseins, en les marquant, par delà le rêve du Précurseur, d'une immense fatalité économique.

---

# BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

---

## I

Il existe plusieurs recueils des œuvres de Saint-Simon ; aucun n'est complet, mais ils se complètent les uns les autres. Le plus ancien est de son disciple Olinde Rodrigues (1<sup>re</sup> édition, 1832 ; seconde, 1841), qui assura la tranquillité de ses derniers jours avec une très noble générosité. Voici le titre de la seconde, que nous citons :

*Œuvres de Saint-Simon, contenant : 1° Catéchisme politique des industriels. 2° Vues sur la propriété et la législation. 3° Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains. 4° Parabole politique. 5° Nouveau christianisme. Précédés de fragments de l'Histoire de sa vie écrite par lui-même, publiés en 1832.* (Capelle, libraire-éditeur, 1841.)

De 1859 à 1861, Charles Lemonnier a publié, d'une façon anonyme :

*Œuvres choisies de C.-H. de Saint-Simon, précédées d'un Essai sur sa doctrine.* — Trois volumes (H. Van Heenen et C<sup>ie</sup>, imprimeurs à Bruxelles).

De 1868 à 1876, les exécuteurs testamentaires d'Enfantin, chef de la « religion saint-simonienne », ont publié les œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin. Sur quarante-sept volumes, onze sont consacrés aux œuvres de Saint-Simon.

Voici le titre de la collection :

*Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin, précédées*

dées de deux notices historiques, et publiées par les membres du Conseil institué par *Enfantin* pour l'exécution de ses dernières volontés.

La collection a été éditée d'abord par *Dentu*, puis par *Ernest Leroux*, éditeurs à Paris.

*N.-G. Hubbard* a fait suivre la biographie qu'il a consacrée à *Saint-Simon* de divers extraits de ses œuvres :

*Saint-Simon, sa vie et ses travaux.* Paris, 1857.

*Henri Fournel* a publié en 1832 (Paris) une très complète *Bibliographie Saint-Simonienne*.

On trouvera les œuvres de *Saint-Simon*, en éditions originales, à la Bibliothèque Nationale et à la Bibliothèque de l' Arsenal, dans le Fonds *Enfantin*.

## II

En voici la liste :

1802. — *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains.*

1807. — *Introduction aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle.*

1808. — *Correspondance avec M. de Redern* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> parties).

1808. — *Introduction aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle.*

1808. — *Lettres de C.-H. Saint-Simon*, connues sous le nom de « *Lettres au Bureau des Longitudes* ».

1810. — *Nouvelle Encyclopédie.*

1810. — *Mémoire sur l'Encyclopédie.*

1810. — *Histoire sur l'Homme* (1<sup>er</sup> brouillon).

1811-1812. — *Mémoire introductif de M. de Saint-Simon sur sa correspondance avec M. de Redern.*

1813. — *Mémoire sur la Science de l'Homme.*

1813. — *Travail sur la Gravitation universelle.*

1813. — *Mémoire sur l'Encyclopédie.*

1813. — *Lettre à M. le baron de Gérando, conseiller d'Etat.*

1814. — *De la Réorganisation de la Société européenne* (en collaboration avec son élève Augustin Thierry).

1814. — *Lettre à l'empereur Alexandre.*

1814. — *Lettre sur l'établissement du parti de l'opposition* (parue dans le *Censeur européen*).

1815. — *Prospectus d'une association des propriétaires nationaux.*

1815. — *Prospectus d'un ouvrage ayant pour titre: Le défenseur des propriétaires des domaines nationaux, par le comte de Saint-Simon et d'autres gens de lettres.*

1815. — *Profession de foi des auteurs de l'ouvrage annoncé sous le titre: Le défenseur des domaines nationaux.*

1815. — *Profession de foi du comte de Saint-Simon au sujet de l'invasion du territoire français par Napoléon Bonaparte.*

1815. — *Opinions sur les mesures à prendre contre la coalition de 1815.*

1816. — *Quelques idées soumises par M. de Saint-Simon à la Société d'Instruction primaire.*

1816-1817. — *L'Industrie ou Discussions politiques, morales et philosophiques.*

1817. — *Saint-Simon à Chateaubriand* (juin 1817).

1817. — *Quatre circulaires.*

1818. — *L'Industrie* (4<sup>e</sup> volume).

1818. — *Naissance du Christianisme.*

1819. — *Le Politique.*

Saint-Simon publia à part les extraits suivants:

1819. — 1<sup>o</sup> *Le parti national ou industriel comparé au parti anti-national.*

2<sup>o</sup> *Sur la querelle des abeilles et des frelons.*

1819. — *Prospectus de l'Organisateur.*

1819. — *Extraits de l'Organisateur.*  
 1819-1920. — *L'Organisateur.*  
 1820. — *Lettres de Henri de Saint-Simon à MM. les Jurés qui doivent prononcer sur l'accusation intentée contre lui.*  
 1820. — *Plaidoyer de M<sup>e</sup> Legoux pour M. Henri de Saint-Simon.*  
 1820. — *Circulaire relative à la publication de l'Organisateur.*  
 1820. — *Sur la loi des élections.*  
 1820. — *Considérations sur les mesures à prendre pour terminer la Révolution.*  
 1821. — *Système industriel (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> parties).*  
 1822. — *Des Bourbons et des Stuarts.*  
 1822. — *Suite à la brochure : Des Bourbons et des Stuarts.*  
 1822. — *Système industriel (3<sup>e</sup> partie).*  
 1822. — *Du contrat social (suite des travaux ayant pour but de fonder le Système industriel).*  
 1823. — *Catéchisme des Industriels (1<sup>er</sup> cahier).*  
 1824. — *Catéchisme des Industriels (2<sup>e</sup> cahier).*  
 1824. — *Catéchisme des Industriels (3<sup>e</sup> cahier), d'Auguste Comte, publié séparément sous le titre de : « Système de politique positive. »*  
 1824. — *Catéchisme des Industriels (4<sup>e</sup> cahier). Ouvrage inachevé.*  
 1825. — *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles. (En collaboration.)*  
 1825. — *Nouveau Christianisme.*

## III

Sur la pensée et la vie de Saint-Simon, on consultera :

1° La biographie qu'Hubbard a publiée en 1857, sous la surveillance d'Olinde Rodrigues : *Saint-Simon, sa vie et ses travaux* ;

2° La notice qui précède la collection Dentu-Leroux, éerite par Henri Fournel ;

3° L'essai qui précède le recueil de Charles Lemonnier (c'est l'étude philosophique dont nous recommandons surtout la lecture), *Saint-Simon et le Saint-Simonisme*, par Paul Janet. Paris, Germer-Baillère et C<sup>ie</sup>, éd., 1878 ;

4° *Un précurseur du Socialisme : Saint-Simon et son œuvre*, par Georges Weill. Paris, Perrin et C<sup>ie</sup>, éd., 1894.

Les rapports intellectuels de Saint-Simon et de Comte présentent un grand intérêt, mais aussi de grandes difficultés. On consultera utilement sur ce point : *Des premiers rapports entre Saint-Simon et Auguste Comte, d'après des documents originaux*, par Alfred Péreire.

Pour mémoire, nous signalerons ici : G. Dumas, *Psychologie de deux messies positivistes : Saint-Simon et Auguste Comte*, et l'article consacré par E. Faguet à Saint-Simon dans *Politiques et Moralistes du XIX<sup>e</sup> siècle* (2<sup>e</sup> série).

Ajoutons encore :

Les articles d'Olinde Rodrigues, dans *le Producteur*, 1826 ; l'article de L. de Loménie, dans *la Galerie des Contemporains illustres* (il signalait : *Un homme de rien*), 1840-1847, et celui de Louis Reybaud, dans ses *Etudes sur les Réformateurs contemporains*. 1836.

Des chapitres intéressant Saint-Simon dans :

R. Flint, *La Philosophie de l'Histoire de France*, trad. de l'anglais par L. Cassan, Paris, 1878.

Ch. Adam, *La Philosophie en France*, Paris, 1894.

La dernière étude parue est de M. Elie Halévy, *La Doctrine économique de Saint-Simon* (*Revue du Mois*, 10 décembre 1907). A consulter.





## TABLE DES MATIÈRES

---

|  |     |
|--|-----|
| PRÉFACE .....  | I   |
| I. — L'homme et l'œuvre.....   | 1   |
| II. — Liberté et organisation.....   | 21  |
| III. — Saint-Simon physicien social....  | 31  |
| IV. — Plus d'oisifs : rien que des tra-<br>vailleurs .....                                     | 55  |
| V. — Le gouvernement professionnel..   | 67  |
| VI. — La royauté industrielle ou l'indus-<br>triel-roi .....                                   | 79  |
| VII. — Le socialisme, accomplissement<br>des prévisions religieuses de<br>Saint-Simon .....    | 89  |
| VIII. — L'art, exaltation de la vie des<br>producteurs .....                                   | 107 |
| IX. — La Société professionnelle des<br>Nations .....  | 123 |
| X. — Entre Rousseau, Babeuf, Fourier<br>et Marx.....   | 135 |
| XI. — Le problème d'organisation et de<br>pensée cent ans après la mort<br>de Saint-Simon..... | 155 |
| CONCLUSION .....   | 177 |
| BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE.....  | 189 |

# Date Due

|  |  |  |  |
|--|--|--|--|
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |
|  |  |  |  |



HX 265 .S4 L45  
Leroy, Maxime, 1873-  
Le socialisme des producteurs.

010101 000



0 1163 0231068 9  
TRENT UNIVERSITY

HX265 .S4L45

Leroy, Maxime

Le socialisme des producteurs

|      |                  |
|------|------------------|
| DATE | 128008 ISSUED TO |
|      |                  |

128008

# BIBLIOTHÈQUE D'INFORMATION SOCIALE



Volumes de 300 pages environ. Prix : 6 francs



## VOLUMES PARUS :

CHARLES CESTRE

**Production industrielle et Justice sociale en Amérique.**

Lieutenant-Colonel ÉMILE MAYER

**La Guerre d'hier et l'Armée de demain.**

J.-L. PUECH

**La Tradition socialiste en France et la Société des Nations.**

MAXIME LEROY

**Les Techniques nouvelles du syndicalisme.**

MICHEL AUGÉ-LARIBÉ

**Le Paysan français après la guerre.**

CH. GUIGNEBERT

**Le Problème religieux dans la France d'aujourd'hui.**

GEORGES GUY-GRAND

**La Démocratie et l'après-guerre.**

MAXIME LEROY

**Henri de Saint-Simon (Le socialisme des producteurs).**

## VOLUME EN PRÉPARATION :

CH. GIDE

**La Coopération et l'après-guerre**